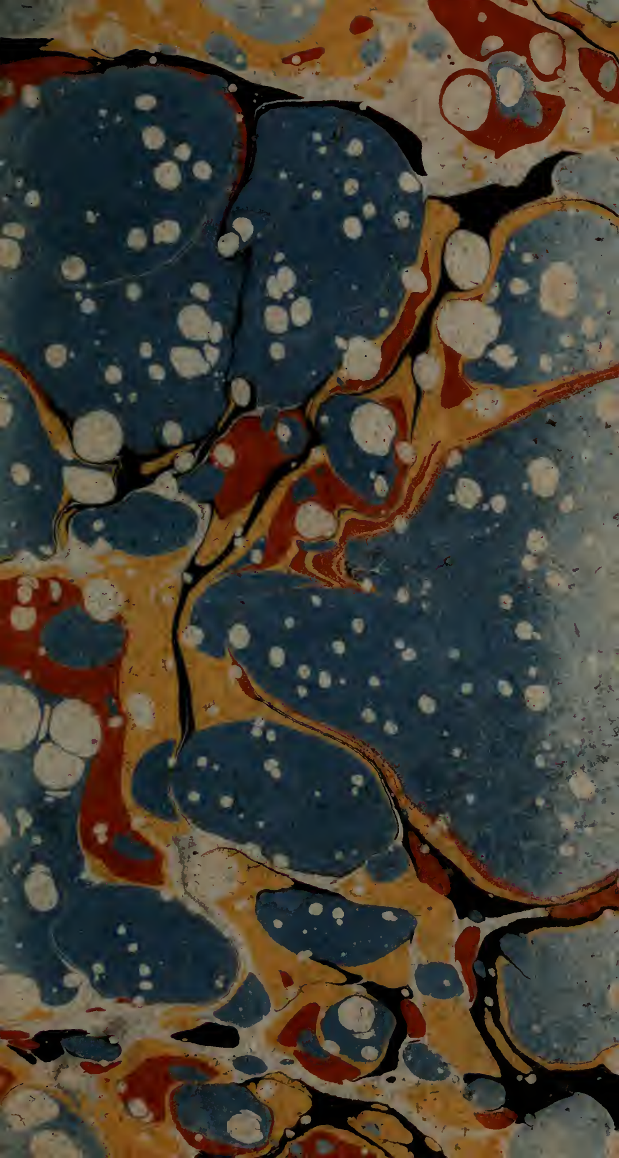






Ioan I. Busgi

LE DIABLE.

T. II.

Tom. II.



Je veux que vous soyez mon maître.

F. Huot del · *Mariage Sc.*

LE DIABLE,

HISTOIRE SATYRIQUE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.



TOME DEUXIEME.

A PARIS,

Chez LE NORMANT, libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois.

AN XI. — 1802.

LE DIABLE,

HISTOIRE SATYRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les caractères de romans, que l'on représente ou très-vicieux ou vertueux par excellence. — Comment nous envisageons nos fautes. — Caricature qui approche de la vérité. — Démocrite *et* Héraclite. — *Lequel des deux étoit le plus*

sage. — Nous nous plaignons toujours d'être maltraités par les Dieux. — Le thé de madame Pawlet. — Nouveau personnage. — Avantage qu'il y a à parler mauvais anglais. — Les Français et les Ephraïmites. — Un syllogisme. — Où la nature a placé la fontaine de l'amour.

COMME je me propose de tracer dans ce chapitre, un caractère dont les couleurs ne sont pas des plus brillantes, il ne sera pas inutile, je pense, de dire quelques mots sur les caractères de romans en général.

Il y a des critiques qui prétendent qu'un écrivain qui trace un caractère vertueux, et auquel il attribue des perfections sublimes, mais auxquelles, cependant, un mortel peut

atteindre, rend un grand service à la société; mais que celui qui met sous les yeux de ses lecteurs, le tableau d'un homme vicieux, et qui ne respire que le crime, est à peine à l'abri du reproche d'être lui-même un homme méchant.

Mais ceux qui soutiennent cette opinion ont-ils bien réfléchi que ce n'est pas sur l'homme de bien, mais sur le méchant que les caractères vertueux ou vicieux sont destinés à produire leurs effets ? Le méchant, en voyant un caractère vertueux le comparera au sien, et le résultat de la comparaison sera une horreur profonde de lui-même. Si c'est un caractère vicieux qu'on lui présente, le sentiment d'indignation qu'il excitera dans son âme, lui paroîtra être l'épanchement d'un cœur ver-

tueux. Il mettra ses actions à côté de celles du scélérat qu'il a sous les yeux, et il se croira un saint auprès de lui ; son âme lui semblera pure comme la rosée du matin, et blanche comme la neige. Je conviens qu'il y a quelque danger à encourager une pareille indulgence pour nos propres défauts, puisque nous ne sommes déja que trop disposés à regarder comme une vertu, dans nous, ce que nous reprochons aux autres comme un vice. Nous considérons nos fautes comme des taches noires dans une hermine, propres à donner du lustre à notre caractère, ou comme les signes sur la figure d'une jolie femme, qui, loin de la déparer, ne servent qu'à la rendre plus piquante.

D'un autre côté, on peut dire

avec raison que le tableau du vice et de la vertu, représenté sous ses véritables couleurs, est un moyen infaillible de faire détester l'un et aimer l'autre. « Attachez-vous à la nature, nous crient sans cesse ces juges sévères, et vous êtes sûrs de réussir. » Pour moi, j'avoue que j'ai quelques doutes sur la solidité de ce précepte. Je craindrois que celui qui s'asserviroit à copier la nature (et par-là, j'entends les caractères tels qu'ils existent), ne fût bientôt accusé de ne représenter que des caricatures. Telle est, par exemple, l'opinion que l'on pourra se former du caractère de madame Pawlet : je proteste que, loin d'avoir chargé ce tableau, le modèle que j'ai vu, est autant au-dessus de ce que je présente ici à mes lecteurs, qu'un

tableau original est au-dessus de sa copie ; et, modestie d'auteur à part, je demande la permission de déclarer, comme mon opinion invariable, que plus on s'obstinera à regarder le portrait de mad. Pawlet comme une caricature, et plus je croirai avoir approché de la vérité. Toutes les caricatures ne sont pas en peinture, il y en a qui marchent sur deux pieds, et de celles-ci on en rencontre de toutes les espèces ; de sorte que si Héraclite vivoit encore, il auroit plus que jamais sujet de pleurer sur l'espèce humaine ; et si Démocrite étoit encore existant, il trouveroit, plus que de son tems, à exercer son talent pour la satyre et à dilater ses poulmons. Qu'il me soit permis de dire, en passant, que le plus sage de ces deux philosophes

c'étoit le dernier ; et la raison, que j'en donne, et qui me paroît péremptoire, c'est qu'il a vécu cent neuf ans, au lieu qu'Héraclite qui a pleuré toute sa vie, n'en a vécu que soixante. Il vaut donc mieux rire que pleurer ; et nous avons d'autant plus de raison de rire les uns des autres, que les Dieux eux-mêmes quoiqu'ils aient, en nous créant, consulté leur propre goût, ne peuvent s'empêcher de se moquer de nous en regardant leur ouvrage.

Barclay et M. Pawlet trouvèrent les dames dans le salon : miss Pénélope assise à une table, au milieu de la chambre, et disposant ce qui étoit nécessaire pour le thé ; et madame Pawlet à une autre table auprès du feu avec son thé à part ; car mad. Pawlet ne prennoit jamais son thé

comme les autres. Un capitaine de la compagnie des Indes, de sa connoissance, lui fournissoit des thés des espèces les plus rares ; de sorte qu'elle avoit une très-grande quantité de *Canapoi*, *de Pekoe*, *de Singlo* et *de Twankei*, dont elle étoit très fière et très-avare.

Barclay fut cependant invité à prendre une tasse de *Twankey* qu'il accepta autant par curiosité que par politesse, mais qu'il trouva tellement détestable, qu'il ne fut pas tenté d'en demander une seconde. Le Twankei servit de texte à madame Pawlet pour faire une longue et savante dissertation sur toutes les espèces de thé et leurs qualités respectives. Elle avançoit dans sa harangue avec une excessive volubilité, lorsque l'on annonça quelqu'un ; et un

instant après, entra un grand homme maigre qui salua avec beaucoup de grâces toute la compagnie, et qui alla ensuite se placer à côté de madame Pawlet.

« Ah! M. l'abbé, vous voilà; que je suis ravie de vous voir! »

« Madame, vous me faites trop d'honneur. »

« Une tasse de twankey, M. l'abbé? »

« Ah! madame, la chose du monde la plus délicieuse à mon gré! Du twankey, madame, s'il vous plait? »

Tandis que M. l'abbé va prendre son thé, permettez-moi, cher lecteur, de vous dire ce qu'il est.

M. l'abbé Dupont étoit un émigré français, d'un âge plus que mûr, ayant un esprit superficiel, mais

possédant au suprême degré les qualités et les agrémens qui suppléent, et qui sont même souvent préférés, dans un certain monde, aux plus grandes vertus et aux sentimens les plus exquis d'honneur et de probité.

S'il est vrai que le visage d'un homme soit le miroir de son âme, cet homme-là devoit avoir la plus vilaine âme qui ait jamais animé le corps d'un mortel : sa figure étoit sombre, son maintien déceloit une conscience troublée par des remords, et son regard vous avertissoit de vous défier de lui. Tel étoit le jugement que l'homme le moins observateur pouvoit porter sur l'abbé Dupont ; il étoit néanmoins parvenu, par ses manières insinuantes, à se faire accueillir par toutes les familles des

environs. Sa pauvreté étoit un titre de recommandation pour M. Pawlet, et ses connoissances, ou plutôt ses flatteries, lui avoient gagné les bonnes grâces de madame Pawlet : il enseignoit le français à Pénélope, et le bon M. Pawlet prenoit lui-même quelques leçons de lui, afin d'augmenter d'autant ses honoraires et lui épargner l'humiliation de recevoir de l'argent par charité. Il étoit faux comme un jeton; quoiqu'il pût parler l'anglais correctement, il affectoit de l'écorcher, pour avoir le droit de rejeter sur son ignorance de la langue les sottises qu'il disoit.

M. Pawlet ayant avancé quelque chose dont madame Pawlet, suivant son usage, contestoit la vérité, demanda l'avis de l'abbé : « Sur mon honneur, dit celui-ci, vous m'em-

barrassez extrêmement ; il me semble que monsieur a raison ; madame n'a cependant pas tort, car les dames ne peuvent jamais avoir tort. »

Barclay conçut dès le premier instant contre lui des préventions que lui inspirèrent ses regards malassurés et sa conduite artificieuse ; mais son extrême indulgence le porta à attribuer ces défauts à la situation nécessiteuse où il se trouvoit.

Après que l'abbé eut pris quatre à cinq tasses du thé favori de madame Pawlet, toujours en soutenant que la dernière tasse étoit la meilleure, celle-ci débita un long sermon sur la politique, que l'abbé écouta dans le silence de l'admiration. Pendant ce tems-là Barclay, assis à côté du ministre, rêvoit à sa situation et échangeoit de tems en

tems quelques œillades avec Pénélope; celle-ci étoit placée vis-à-vis de lui et à côté de l'abbé, occupée à faire une bourse. « Quand je songe, dit madame Pawlet, aux hommes que les Français ont souffers à la tête du gouvernement : *souffert*, n'est-ce pas le mot, M. l'abbé? »

« Oui, madame, *souffert*; ce mot renferme un grand sens. »

« Quand je songe donc, reprit madame Pawlet, aux hommes que les Français ont soufferts à la tête du gouvernement depuis le renversement du trhône, je ne puis m'empêcher d'admettre ce passage de l'écriture sainte, qui est singulièrément applicable à la circonstance : *Il donne aux méchans un roi dans sa colère, et il met à la*

tête des nations les plus scélérats de tous les hommes. »

« *Précisément*, s'écria l'abbé; juste comme cela, madame, *les plus scélérats de tous les hommes*! »

« C'est une chose bien singulière, M. l'abbé, dit madame Pawlet, que vous vous obstiniez à estropier la langue anglaise d'une manière aussi épouvantable, et que vous prononciez notre *th* comme un *d* ou comme un *t*; savez-vous que je suis tentée de croire que les Français sont destinés à éprouver le sort des habitans d'Ephraïm, qui furent égorgés par ceux de Giléad, parce qu'ils ne purent prononcer exactement le mot *shibboleth*, qu'ils prononçoient tous *sibhuleth*; je voulois donc dire que si les Français se trouvoient dans le même cas que les habitans d'E-

phraïm, et qu'on leur donnât à prononcer un mot anglais dans lequel se trouveroit le *th*, ils ne manqueroient pas de se déceler en supprimant l'*h*..... »

« Ah! madame, vous avez parfaitement raison; mais, de grâce, épargnez les pauvres Français. »

« Eh bien, maintenant je vais vous indiquer un moyen de vous défendre lorsque l'on vous reprochera de supprimer l'*h* dans le *th*, vous répondrez que l'*h* n'est pas réputée lettre de l'alphabet par les meilleurs grammairiens. »

L'abbé sourit et fit une profonde inclination.

« Lorsque je condamne les Français, je ne les condamne pas parce qu'ils sont Français, cela ne seroit ni juste ni généreux; non, je désap-

prouve seulement les principes funestes qu'ils ont adoptés et qu'ils s'efforcent de faire adopter aux autres nations, dont ils détruisent le repos et le bonheur. Je ne suis pas moins indignée contre mes compatriotes, lorsque je les vois s'abandonner à l'esprit de révolte et d'irréligion. Je déteste les scélérats de tous les pays, et je maintiens que les gens dont je parle sont des scélérats, et je le prouve par ce syllogisme : « Celui-là est un scélérat qui cherche à rendre ses concitoyens misérables; or, celui qui manifeste des opinions séditieuses, et qui répand des doutes et des calomnies sur la religion chrétienne, dans un pays où le plus grand nombre croit à cette religion, ébranle la foi des foibles, et contribue à les rendre misérables;

misérables; donc, celui qui manifeste des opinions séditieuses, etc. est un scélérat. »

M. l'abbé Dupont ne prétendit pas être plus satisfait que M. Pawlet de la solidité de ce syllogisme; les applaudissemens furent unanimes, et madame Pawlet alloit continuer d'argumenter avec plus de véhémence qu'auparavant, lorsqu'on vint avertir Barclay que ses malles étoient arrivées.

« Portez-les dans la chambre de M. Temple, » dit M. Pawlet. Il étoit neuf heures, et notre héros qui étoit extrêmement harassé par les fatigues du voyage et par les peines de l'esprit, demanda tout bas à M. Pawlet la permission de se retirer, ce que celui-ci lui accorda sans hésiter. Barclay se leva, salua la com-

pagnie et suivit le domestique chargé de porter ses effets dans sa chambre.

Le silence respectueux de Barclay paroîtra peut-être extraordinaire à ceux qui ne connoissent pas les rafinemens de l'amour ; mais ceux qui ont aimé véritablement, verront dans son respect apparent la plus douce familiarité, et dans son silence, la correspondance la plus délicieuse. Un ancien auteur assure que l'*œil est la fontaine d'amour* ; il auroit pu ajouter qu'il est aussi l'organe du cœur. Croyez-vous, aimable lecteur, que lorsque Barclay et Pénélope avoient les yeux fixés l'un sur l'autre, leurs regards n'exprimoient qu'un respect glacé, et ne parloient qu'un langage respectueux et réservé? Lorsque les yeux parlent (j'entends les yeux de deux amans), la bouche

la plus éloquente doit admirer et se taire.

Dès que Barclay fut seul dans sa chambre, il se jeta sur son lit, et s'abandonnant tout entier à ses réflexions : « Aimable, adorable créature ! s'écria-t-il, combien tu m'es chère ! qu'il est heureux celui qui peut vivre sous le même toit et contempler tant de beautés et tant de perfections ! Mon emploi est bien vil, sans doute ; mais je le trouve glorieux, puisqu'il me procure le bonheur dont je jouis. Je copierai jusqu'à ce que mes doigts tombent en dissolution : quelque déplorable que soit ma situation, ou je me trompe fort, où la belle Pénélope ne m'en chérira pas moins ; la bouche peut nous tromper ; mais le langage de l'âme est toujours celui

de la vérité. J'ai lu dans ses tendres regards, qui ne savent exprimer que l'amour et l'innocence, j'ai lu tout ce que mon cœur peut désirer et tout ce que mon ambition peut se flatter d'obtenir; mais tant de charmes ne seroient-ils qu'une illusion qu'un instant peut détruire? Oh Keppel! oh! mon ami! ne suis-je pas coupable envers toi? Je tremble lorsque je pense à tes dernières paroles; je sens dans mon cœur une lutte cruelle entre mon amitié et mon amour! Ah! plût au ciel que ce combat terrible pût mettre fin à mon existence, et me délivrer du danger de les violer l'un ou l'autre.»

Barclay resta quelques heures dans cet état d'anxiété, lorsqu'enfin l'espérance prenant le dessus de la crainte, il se familiarisa avec des

idées plus consolantes, telles que celles de voir bientôt son ami lui abandonner ses droits sur Pénélope.

« Oui, disoit-il en lui-même, oui il me la cédera ; le sacrifice sera grand, sans doute, mais il en sera plus glorieux ; et puis, il est impossible qu'il l'aime autant que moi! »

C'est avec cette pensée consolante, mais trompeuse, qu'il se coucha et qu'il passa la nuit au milieu des songes les plus flatteurs, et dans lesquels il ne vit que bonheur constant et amour sans fin.



CHAPITRE II.

Madame Pawlet et Pénélope dans leur déshabillé du matin. — Les anges des Perses. — Comment sont faites les femmes que Mahomet promet à ses disciples. — Sujet curieux mis en avant par madame Pawlet, pendant le déjeûner. — Usage que le ministre fait de son chien. — Un empereur de Maroc, père d'un grand nombre d'enfans. — Pourquoi le ministre doit se trouver très-embarrassé, lorsqu'il entrera dans le ciel. — Barclay reçoit ses instructions et se met à l'ouvrage.

— Pourquoi la nature nous a donné deux yeux. — Madame Pawlet fait une singulière expérience sur son mari. — Quelques extraits tirés d'un manuscrit singulier.

BARCLAY se trouva si bien dans l'Elysée où l'avoient conduit ses songes agréables, qu'on fut obligé de venir l'avertir, le lendemain matin, que le déjeûner étoit prêt. Il se leva sur-le-champ, et descendit dans la salle où toute la famille étoit déja rassemblée. Le ministre avoit sa robe-de-chambre et son bonnet de velours noir; madame Pawlet et miss Pénélope, chacune en déshabillé du matin, formoient le plus singulier contraste : on ne pouvoit guères mieux les comparer qu'à *Hécate* et

à *Hébé*. La première avoit une robe de toile de coton d'une couleur foncée, et un bonnet dont on voudroit envain essayer de faire la description, et qui couvroit en grande partie un visage ridé, un nez plein de tabac et des yeux dépareillés qui regardoient chacun de leur côté. L'autre portoit une robe de mousseline aussi simple qu'élégante, sous laquelle on appercevoit des formes qui auroient pu faire envie aux grâces, et sous un bonnet de dentelle, orné d'un ruban couleur de pensée, on voyoit une figure angélique; ses traits réguliers auroient pu servir de modèle à un peintre; ses yeux bleus, semblables à ceux de la reine des amours, sembloient suspendus dans leur sphère et nager dans le fluide transparent qui les environnoit;

vironnoit; sa bouche, ornée de deux rangs de dents blanches comme l'ivoire, exhaloit un parfum plus doux que les zéphirs de l'Arabie heureuse: on dit que les Anges des Perses sont entièrement composés de parfums; si cela est, et que cela constitue l'essence des Anges, il n'y a pas de doute que Pénéloppe n'en ait été un sur la terre, car toute sa personne étoit un parfum délicieux.

Barclay se présenta dans un déshabillé du matin très-élégant, et après avoir demandé poliment des nouvelles de la santé de chacun de la famille, et reçu le même compliment, il prit sa place au thé.

« J'ai fait préparer tout ce qui vous est nécessaire, dit madame Pawlet assise comme la veille à sa table particulière, et après déjeûner

je vous accompagnerai à la bibliothèque. »

Barclay fit une inclination.

Cela fut suivi d'un moment de silence; mais madame Pawlet, qui ne permettoit jamais que la conversation tombât tout-à-fait, dit, en posant sur la table un livre qu'elle tenoit à la main, tandis que de l'autre elle prenoit son thé :

« J'ai, dit-elle en adressant la parole à Barcley, entretenu cette nuit M. Pawlet sur les avantages de la polygamie. Maintenant.... — Mais pourquoi m'interrompez-vous toujours comme cela, M. Pawlet? »

Il faut dire qu'au moment où madame Pawlet entamoit cette conversation, M. Pawlet avoit pris sur ses genoux une petite levrette italienne, et lui parloit de manière

qu'il étoit impossible d'entendre ce que disoit sa chère moitié. Je dois encore ajouter que toutes les fois que quelque chose lui déplaisoit, notre bon ministre avoit recours à ce petit manège : c'étoit-là sa manière de témoigner son mécontentement. Dès qu'il avoit vu sa femme entamer le sujet de la polygamie, il s'étoit mis à caresser sa chienne; mais s'appercevant que cela ne produisoit pas l'effet qu'il désiroit, et que madame Pawlet alloit toujours son train, il dit à Pénélope :

« Pen, ma chère, faites-moi le plaisir d'aller dans le jardin et d'observer les abeilles, car je m'attends à chaque instant qu'elles vont essaimer. »

Pénélope entendit ce qu'on vouloit lui dire, et sortit.

« Eh bien! monsieur, dit madame

Pawlet, maintenant que vous avez fini, je puis continuer. Je ne sais pas pourquoi vous avez renvoyé cette petite ; mais vous ne pouvez souffrir que je lui apprenne jamais rien. Voici un livre, M. Temple, qui traite de la polygamie et qui en démontre les avantages d'une manière incontestable. Vous êtes étonné, peut-être, qu'une femme comme moi s'établisse le champion d'un pareil systême ; mais quand vous me connoîtrez mieux, vous verrez que je ne me laisse jamais diriger par des motifs personnels ni par aucun sentiment d'égoïsme, lorsqu'il s'agit de faire triompher la vérité ou de m'immoler à l'intérêt public. Alethée observe (ici elle prit son livre et lut un long passage latin) que la polygamie, loin de contrarier les

vues de la nature et le bien de la société, sert, au contraire, à seconder les unes et à propager l'autre. Si nous prenons pour exemple un homme fortement constitué, et capable de donner la vie à un grand nombre d'enfans dans une même année, ce qui ne pourroit se faire avec une seule femme, il est certain que la nature ne peut avoir favorisé cet homme en vain; il est encore incontestable que cette faculté ne lui a pas été donnée pour n'en pas user: qu'en pensez-vous, M. Temple? »

« Ma foi, répondit Barclay en regardant le ministre qui continuoit de s'amuser avec sa petite chienne, je n'ai pas assez étudié la matière pour donner un avis réfléchi; mais au premier apperçu, et en ne consul-

tant que mon goût particulier, j'aimerois assez un pareil systême. »

« Rapportez-vous en à votre intérêt, M. Temple, dit mad. Pawlet, il ne vous égarera jamais. Voilà mon mari qui n'est pas de notre avis : il pense qu'une femme doit suffire, et qu'avec la sienne il en a tout autant et même plus qu'il ne lui en faut. »

Le ministre leva les yeux d'abord sur notre héros, puis sur sa femme, et les baissa de nouveau sans dire un seul mot.

« Mais ceci, continua madame Pawlet, n'est qu'un vice d'éducation qui nous empêche d'appercevoir notre propre bien. Je vais citer un exemple qui prouvera non-seulement l'avantage de la polygamie, mais qui ne laissera aucun doute sur

la nécessité de l'introduire dans la société : je n'irai pas le chercher dans les tems reculés, je ne veux pas aller plus loin que le siècle actuel :

» Abdallah, nous dit-on, l'un des derniers empereurs de Maroc, a eu de ses femmes et de ses concubines sept cents fils, tous en état de monter à cheval. On ne parle pas du nombre de ses filles, mais on doit supposer qu'il étoit à-peu-près égal à celui des garçons. Eh bien! je dis que c'est-là user noblement des facultés que la nature a données à l'homme afin d'atteindre le but de son existence, qui est de *croître et de multiplier*. »

Personne ne répondit à cette tirade, et madame Pawlet agita ses bras et sa tête en signe de triomphe. Pénélope entra et reprit sa place.

« Pénélope, dit mad. Pawlet, vous avez perdu en vous retirant; mais prenez-vous en à M. Pawlet. Pour parler logiquement, je n'ai jamais pu donner à mon cher époux une idée exacte de la propriété et de l'impropriété des choses. Mais apprenez-moi donc, M. Pawlet, comment il se fait que vous soyiez autant l'ennemi de toute espèce de connoissance?

» Comme ministre de l'Evangile, vous devriez savoir parfaitement l'hébreu, afin d'être en état d'expliquer avec discernement les saintes Ecritures. Au lieu de cela, vous êtes obligé, comme beaucoup d'autres de vos confrères, de les expliquer sans les entendre. Je vous ai souvent proposé de vous mettre en état de vous acquitter avec honneur des devoirs de votre

profession, mais vous avez constamment refusé d'écouter mes leçons. Au reste, vous ne savez pas ce que vous dédaignez. La connoissance de l'hébreu est nécessaire à tout le monde. Vous apprenez le français quoique vous n'ayiez pas la certitude de jamais aller en France; mais il est une contrée que nous avons tous l'espoir d'habiter un jour, et cependant nous négligeons d'apprendre la langue que l'on y parle. C'est l'opinion de plusieurs savans du premier ordre, qu'Adam parloit hébreu dans le paradis terrestre, et que les saints ne parlent pas d'autre langue dans le ciel. Eh bien! vous vous mettez dans le cas, par votre obstination, de ne pas entendre un mot de ce que l'on dira, à moins cependant que je ne sois à côté de

vous, pour vous servir d'interprète. »

« Ma chère amie, dit le ministre en riant, j'espère que nous nous retrouverons dans cet heureux séjour. »

Madame Pawlet secoua la tête; puis se retournant vers Barclay, elle lui dit: « Quand vous voudrez, monsieur Temple, nous nous retirerons. »

« Aussi-tôt qu'il vous plaira, madame, » et il se leva.

En ce moment il rencontra les yeux de Pénélope, qui sembloient lui dire qu'elle étoit bien fâchée de le voir ainsi à la merci des caprices de cette vieille folle. Cela lui prouva qu'elle prennoit quelqu'intérêt à sa situation, et il se trouva heureux

d'être l'objet de la pensée de Pénélope.

Il monta à la bibliothèque avec madame Pawlet, et là il trouva, à une petite distance de la table dont il a été parlé plus haut, un bureau, une chaise, et tout ce qui étoit nécessaire pour commencer son opération.

Après lui avoir dit, avec une longue circonlocution, qu'elle avoit supprimé la ponctuation, comme une invention nouvelle des Mascorètes, faite pour mettre de la confusion dans le travail, sans être d'aucun avantage, et après lui avoir recommandé en écrivant l'hébreu, de ne pas suivre la méthode des rabbins, mais de donner à ses caractères une forme quarrée ou plus angulaire, elle le mit devant ses

cahiers, auxquels elle travailloit depuis vingt ans, et elle lui indiqua la manière dont il devoit faire sa copie, sur cinq colonnes parallèles. Ces préliminaires les occupèrent pendant un tems considérable; mais enfin elle le laissa à sa besogne, lorsqu'elle fut convaincue qu'il la comprenoit, et elle se retira pour se livrer à ses études particulières.

Tandis que Barclay étoit occupé à copier, il s'apperçut que madame étoit réglée dans l'emploi de son tems par un sablier placé devant elle, consacrant un nombre déterminé de minutes, pour chaque genre d'occupation. Lorsque son sablier fut épuisé, elle se leva, prit un grand *in-folio* sur l'anatomie, elle le plaça sur une table; puis étendant la main gauche elle ouvrit une petite porte,

et découvrit aux yeux étonnés de Barclay, le squelette d'un homme parfaitement complet, qu'elle contemploit et qu'elle examinoit avec la plus grande attention, en portant de tems en tems les yeux sur son livre.

« Grands dieux! s'écria-t-elle, en s'étendant sur sa chaise, comme un homme est fait! C'est assurément une chose très-merveilleuse, et qui m'épouvante. Comme la nature, monsieur Temple, est prévoyante! Elle a donné à l'homme deux yeux, deux oreilles, deux ceci, deux cela, lorsqu'il est démontré qu'il est aussi capable de remplir les fonctions qui lui sont assignées avec une de ces choses-là qu'avec deux; ce qui annonce clairement que la seconde

n'est destinée qu'à remplacer la perte éventuelle de la première. »

Barclay eut beaucoup de peine à ne pas rire d'une idée aussi bizarre que celle du don que nous auroit fait la nature d'un œil superflu, et que l'on pourroit se faire crever à volonté, si l'on étoit sûr de pouvoir conserver l'autre; mais il eut la force de se retenir et de témoigner par un signe d'approbation, qu'il sentoit comme il le devoit, la finesse de la remarque.

« Ce que c'est que l'ignorance, continua-t-elle. Croiriez-vous, monsieur, qu'hier encore j'ignorois ce qu'aujourd'hui je vois plus clair que le jour. Un homme, monsieur Temple, est d'un pouce plus long le matin que le soir. Cela peut vous paroître ridicule; mais j'en ai fait

l'épreuve, car j'ai mesuré monsieur Pawlet, hier au soir et ce matin encore. »

« Est-il possible, » dit Barclay, faisant les plus grands efforts pour ne pas éclater de rire.

« Oui, monsieur, très-possible, et je vais vous expliquer cela d'après les principes d'anatomie. Le livre que j'ai sous les yeux dit que les vertèbres forment une chaîne de petits os, qui prend depuis la nuque du cou, descend le long du dos, et va se terminer à l'*os sacrum*. Le corps de chaque vertèbre (le cou en contient sept) est spongieux et rempli de cavités, et ayant au milieu une grande ouverture, au travers de laquelle passe *la medulla spinalis*, et sept apophyses. Maintenant il faut que vous sachiez que ces corps spon-

gieux sont comprimés pendant le jour, par le poids de la tête, et diminuent par conséquent la taille qui, le matin, se trouve rétablie dans sa longueur naturelle. »

Elle avoit à peine achevé que, regardant son sablier, elle referma la porte de l'armoire qui contenoit le squelette et se retira dans une chambre voisine, d'où elle sortit un instant après, habillée pour la promenade, et ayant un livre sous son bras.

« Je vois, monsieur Temple, que vous allez fort bien sans moi; je vous laisse en ce moment; je vais visiter l'Olympe. »

« Vous allez, madame . . . . ? »

« Visiter l'Olympe, monsieur, et si l'on vient me demander, vous direz: *Viamque affectat Olympo.* »

« Le

« Le diable m'emporte, cette femme-là est folle, s'écria Barclay, lorsqu'elle fut sortie ; mais m'en voilà débarrassé, et ce n'est pas à moi de me plaindre. »

La-dessus Barclay quitta son bureau, et se mit à examiner la bibliothèque. En parcourant ce fatras de volumes de toute grandeur, il apperçut sur la table de madame Pawlet un porte-feuille de maroquin rouge : c'étoit le répertoire de ses observations qu'elle avoit oublié ou fait semblant d'oublier. Notre héros ne put vaincre sa curiosité, il l'ouvrit sans façon et le lut. J'ai cru devoir moi-même en transcrire plusieurs pages que j'ai fait imprimer dans le chapitre suivant, pour l'avantage de mes lecteurs, auxquels je souhaite beaucoup de plaisir.

CHAPITRE III.

Sans Sommaire.

Il est seulement nécessaire que le lecteur sache que madame Pawlet avoit toujours avec elle un porte-feuille dans lequel elle tenoit des notes exactes des remarques qui lui étoient suggérées par ses diverses lectures, ou par ses réflexions; ce qui expliquera la diversité des matières dont ce Mémorandum *étoit composé. — Barclay l'ouvrit donc et lut, ainsi qu'il suit :*

MEMORANDUM.

Dans le premier chapitre de la Genèse, on trouve ce passage :

« Dieu créa l'homme à son image. »

Plusieurs rabbins pensent que Dieu créa Adam des deux sexes, c'est-à-dire, qu'il le créa hermaphrodite ; quelques-uns qu'il le créa homme d'un côté et femme de l'autre ; d'autres enfin qu'il lui donna deux corps, celui d'un homme et celui d'une femme, et que lorsqu'il voulut créer Eve, il sépara ces deux corps l'un d'avec l'autre.

Platon nous dit qu'au commencement il y avoit des créatures humaines doubles, et nées avec les deux sexes; mais que cette addition de membres ayant considérablement augmenté leur force et leur vigueur, elles devinrent audacieuses, au point de déclarer la guerre aux Dieux ; que là-dessus Jupiter, afin d'abattre leur orgueil, les avoit fen-

dues en deux parties égales, de manière cependant que les deux moitiés avoient toujours retenu une forte inclination pour se réunir; et c'est dans cette tendance à se rapprocher, que ce philosophe trouve l'origine de l'amour entre les deux sexes.

La première question que l'on trouve dans Plutarque sur les usages des Romains, est celle-ci : « Pourquoi prescrivent-ils aux nouveaux époux de toucher le feu et l'eau ? » Sa réponse est pleine de philosophie, mais il ne paroît pas avoir même soupçonné que le feu et l'eau sont l'emblême admirable de l'union qui subsiste entre un mari et sa femme.

Lorsque les anciens parloient du mariage, ils se servoient de cette expression : *Uxorem ducere*, mener une femme. Cela pouvoit être très-intelligible autrefois : mais aujourd'hui la plupart des hommes qui vont à l'autel de l'hyménée, se feroient tout aussi bien entendre en disant : « Je vais me faire mener par une femme. »

Les Aloïdes, deux fils de Neptune, croissoient, dit-on, de neuf pouces par mois. Je ne comprends pas cela. *Mem.* Consulter monsieur Pawlet.

Que n'ai-je les connoissances astronomiques de miss Herschel ! Que de choses étonnantes elle voit

au travers de son télescope! Je lis dans les Transactions Philosophiques de la Société Royale, pour l'année 1796, que miss Caroline Herschel a découvert une petite comète sans *nucleus*. Heureuse miss Herschel!

Il y a 4386 arètes dans une carpe. DUVERNOI.

Dans l'espace de six mois, j'ai j'ai lu tous les livres latins qui sont dans ma bibliothèque, depuis *propria quæ maribus*, jusqu'à Lucrèce *de naturâ rerum*.

Août. C'est dans ce mois que le soleil entre dans le signe de la Vierge.

En Suisse on se marie en habit

de deuil. Ce costume convient merveilleusement à une aussi triste cérémonie.

Apulée nous parle dans son premier livre de l'Age d'Or, de sorcières qui avoient beaucoup de goût pour la chair humaine. La loi salique portoit ceci : « Une sorcière qui sera convainçue d'avoir mangé un homme , paiera une amende de cinquante livres sterling. »

C'étoit l'opinion des Talmudistes qu'Adam avoit deux femmes, LILLIS et Eve , et que tous les enfans de la première étoient des diables. Je voudrois savoir si la race en est entièrement éteinte.

Je crois qu'en voilà plus qu'il n'en ſaut, cher lecteur, pour vous donner une idée du *Memorandum* de madame Pawlet, et que cet échantillon suffira pour vous en degoûter, ainsi que vous l'avez été de son thé et de ses ordonnances.

Tandis que Barclay étoit occupé à visiter la bibliothèque qui, quoique composée en grande partie d'ouvrages relatifs à la Bible, n'en étoit pas moins une collection précieuse, il entendit quelqu'un qui montoit l'escalier ; il abandonna sur-le-champ sa visite, et se remit à son travail.

C'étoit le ministre.

« Ah! ah! dit-il en entrant, et regardant autour de lui, j'ai bien pensé que ma femme étoit sortie. »

« Oui,

« Oui, monsieur, elle est sortie, *Viamque affecta Olympo.* »

« Oh ! j'entends cela parfaitement. »

« L'entendez-vous, monsieur ? Eh bien ! vous êtes plus habile que moi ; car je veux mourir si je sais ce que madame Pawlet a voulu dire par ces mots. »

« Quoi ! vous ne le savez pas, vraiment ? Elle ne vous a pas expliqué cela ? Eh bien ! je vais le faire pour elle. C'est une ancienne plaisanterie de sa façon. Elle a donné au vallon que nous habitons, le nom de la vallée de Tempé ; au ruisseau qui serpente dans toute sa longueur, celui du fleuve Pénée ; aux deux coteaux qui la bordent de chaque côté, ceux du mont Ossa et du mont Olympus ; c'est sur ce dernier

qu'elle ne manque jamais d'aller tous les matins prendre l'air, et méditer sur les nouvelles découvertes qu'elle a faites pendant la nuit. »

Barclay sourit à cette explication.

« Mais, ajouta M. Pawlet, allons, serrez vos papiers, et allons aussi faire un tour de promenade. J'ai une visite à faire au village avec Pénélope, et vous nous accompagnerez. Je ne veux pas que vous travailliez ici tout le jour, sans prendre un moment de relâche. »

Barclay le remercia de son attention, et fut bientôt en état de le suivre.

On étoit à la fin d'avril, et la rosée du matin avoit répandu sur les fleurs et dans l'air un parfum délicieux, lorsque le ministre, don-

nant le bras à Pénélope, dont un simple chapeau de paille ornoit la tête, prit le petit sentier qui remontoit à l'église. Barclay étoit au comble de la joie de pouvoir converser avec Pénélope et le ministre sur la beauté du site et le charme de la campagne. En arrivant à l'église, ils apperçurent madame Pawlet, à une grande distance, sur le sommet de l'Olympe, assise sous un arbre, que le ministre lui dit être un laurier qu'elle avoit planté de ses propres mains.

« Mais descendons au village, dit M. Pawlet, il y a là une pauvre femme qui nous attend, Pénélope et moi; elle est malade, et elle a grandement besoin de nous; quand nous nous serons acquittés de notre devoir envers elle, nous reviendrons. »

« Et je suis bien sûr, dit Barclay, que vous trouverez à votre retour, la campagne plus riante : ce sera la récompense de votre bienveillance et de votre commisération. Mais si cette pauvre femme est malade, il me semble que vous ne feriez pas mal d'appeler madame Pawlet, et de l'emmener avec vous. »

Pénélope laissa échapper un sourire, et le ministre répondit : « Oh! non, non, elle n'a pas besoin de médecin. La pauvreté et le malheur, voilà son mal, et avec quelques consolations et un peu d'argent, nous la tirerons d'affaire. »

Ils prirent donc tous les trois le chemin du village. En descendant le coteau, M. Pawlet dit à Pénélope qu'après avoir visité cette pauvre femme, il avoit le projet de rendre une visite

à son frère; alors Barclay se rappela qu'il avoit une lettre de recommandation pour lui. Il en parla sur-le-champ au ministre qui lui dit :

« Fort bien ! Vous n'avez pas besoin de moi pour vous présenter. Allez-y, tandis que nous allons faire notre petite tournée, et nous irons ensuite vous rejoindre. »

Ceci arrangé, notre héros prit le chemin de la maison de M. George Pawlet, qu'on lui dit être à l'extrémité du village.



CHAPITRE IV.

La manière de placer une sonnette. — Domestiques d'un nouveau genre. — Une jeune personne dont la figure fera plaisir au lecteur. — Ce que le Talmud dit sur la création de la femme. — Madame George Pawlet prétend que son mari ne peut pas aller en paradis.

LORSQUE Barclay fut arrivé à l'extrémité du village, il demanda le chemin de la maison de monsieur George Pawlet; on lui dit qu'à cent cinquante pas environ, il trouveroit

une allée d'arbres, qui le conduiroit droit à la porte.

En effet, Barclay apperçut une avenue qu'il reconnut pour le lieu où son compagnon de voyage descendit de la diligence, et il lui vint sur-le-champ dans l'esprit, que cet homme, par la manière équivoque dont il s'étoit expliqué, pourroit bien être celui auquel il avoit à faire. Cette circonstance, jointe à ce que Vonhein lui avoit dit de la famille de M. George Pawlet, le rendoit encore plus curieux d'en faire la connoissance. Il trouva à l'entrée de l'avenue, une grande porte qui paroissoit encore très-éloignée de la maison, et il sonna. Lorsque dans les contes de Fées, un héros donne du cors en approchant d'un château enchanté, et que deux griffons se

présentent pour le recevoir, il n'est pas plus émerveillé que Barclay ne le fut de ce qui suivit immédiatement : au moyen d'un mécanisme ingénieux, très-peu propre d'ailleurs à assurer le repos et la tranquillité des gens du logis, la sonnette de la porte répondoit aux autres sonnettes de la maison, qui toutes se mirent en mouvement, et mêlèrent leurs divers sons dans un ordre et un accord parfait. Ce concert dura au moins cinq minutes, et se termina par un carillon de toutes les sonnettes allant à-la-fois. Barclay très-étonné de ce qu'il entendoit, et obligé d'attendre patiemment la fin de cette singulière musique, commençoit à soupçonner que les personnes qui avoient accompagné Pénélope à Oxford, et sur lesquelles il

n'avoit pas encore eu l'occasion de prendre aucun renseignement, pourroient très-bien faire partie de la famille de M. George Pawlet. Cependant comme personne ne se présentoit pour ouvrir, il songeoit déja à se retirer, bien déterminé, quelque chose qui pût arriver, à ne pas toucher la maudite sonnette, lorsqu'enfin une espèce de domestique, avec une figure hétéroclite, ouvrit la porte, et lui demanda sur un ton, qu'en musique on appelle récitatif, ce qu'il vouloit.

Barclay répondit en riant qu'il désiroit voir M. George Pawlet, ou, s'il étoit absent, quelqu'un de la maison. Ce qu'il voyoit avoit monté sa curiosité à un tel point, qu'il étoit résolu de ne pas s'en aller sans la satisfaire.

« Suivez-moi, suivez-moi, monsieur, reprit le drôle toujours sur le même ton. »

Barclay obéit et suivit son guide le long de l'avenue. Il la trouva garnie des deux côtés d'Apollons, de Pans, jusqu'à la porte du principal corps-de-logis, qui lui parut considérable. Là, le domestique lui ayant demandé son nom, il l'annonça en fausset à un second domestique, qui le répéta à un troisième, en haute-contre, qui le rendit aux maîtres de la maison, en basse-taille. Lorsque le nom de Barclay Temple eut ainsi résonné dans tous les appartemens, on lui permit de traverser plusieurs pièces, et il arriva à une antichambre, où ses oreilles furent frappées des sons de plusieurs instrumens qui exécu-

toient un concert en règle. Personne ne sortoit, sinon un des gens, dont le costume annonçoit qu'il étoit chargé du département des vins et des liqueurs, et qui lui dit toujours en récitatif, comme son confrère : « Madame ne peut pas encore vous recevoir. »

Le concert dura un quart-d'heure à-peu-près, que Barclay employa à examiner plusieurs tableaux des anciens maîtres. J'ai oublié de dire à mes lecteurs que notre héros étoit un amateur en peinture, et pouvoit passer pour un professeur dans l'art du dessin qu'il avoit appris dans sa jeunesse, et dans lequel il avoit fait depuis de très-grands progrès. Une Vénus avoit particulièrement fixé son attention, et il étoit monté sur deux chaises placées l'une sur l'autre pour

en admirer les détails et les beautés ; lorsque son léger échaffaudage vint à crouler et le renversa avec un fracas épouvantable, qui n'étoit pas tout-à-fait en harmonie avec le concert qui avoit lieu dans la chambre voisine. Tous les instrumens se turent à-la-fois, et un domestique fut détaché pour connoître la cause de ce bruit discordant. Le domestique rendit compte de ce qui étoit arrivé, et introduisit en même tems notre héros pour faire lui-même ses excuses.

Soit que madame George Pawlet voulût se venger d'avoir été interrompue, soit qu'elle fût bien aise de développer ses talens devant Barclay, c'est ce que je ne saurois dire ; mais à peine notre héros fut-il entré, que madame George Paw-

let se tournant vers M. l'abbé Dupont, dit: « Allons, M. l'abbé, *da capo* » ; et celui-ci ayant répondu, volontiers, madame ; tous les instrumens se mirent de nouveau à jouer, et Barclay fut obligé de rester encore un bon quart-d'heure, les bras pendans, regardant autour de lui d'un air assez niais, mais avec des yeux passablement pénétrans.

L'occasion d'observer et de reconnoître son monde étoit trop belle pour la laisser échapper ; aussi en profita-t-il. La première personne qui attira son attention fut l'abbé qui paroissoit avoir ses entrées par-tout. Comme il savoit un peu de musique, il ne lui en avoit pas fallut davantage pour se faire accueillir de madame George Pawlet. Il avoit entre

les jambes un violoncelle qu'il assommoit à grands coups d'archet. A côté de lui étoit un piano-forté, où présidoit madame George Pawlet, que Barclay reconnut sur-le-champ, pour cette petite femme maigre, et d'une tournure si plaisante, qu'il avoit vue à Oxford ; et dans celui qui étoit auprès d'elle, et jouant de la flûte, ce grand et gros garçon qui l'accompagnoit avec Pénélope: la personne qui complétoit ce charmant quartetto étoit une jeune demoiselle, la sœur de ce lourdaut, qui pinçoit de la harpe. Je voudrois bien, cher lecteur, vous faire son portrait, mais je crains de ne pouvoir m'en acquitter dignement. Elle avoit à-peu-près quatre pieds de haut, dont un et demi pour sa tête seulement: savoir, six pouces

pour son front, six pour son nez et autant pour son menton ; car ces deux derniers se touchoient presque. Quant à sa physionomie, pour me servir de l'expression de sa belle-sœur, madame Pawlet, « on ne peut s'en faire d'idée, parce qu'il n'existe rien dans la nature auquel on puisse la comparer, et que, sans comparaison, on ne peut avoir d'idées. » Son maintien étoit celui d'un satyre ; quant à sa taille, après ce que je viens de dire, on connoît à-peu-près sa longeur. J'ajouterai seulement qu'elle ressembloit assez bien à la côte dont elle est originairement descendue, et qu'elle étoit l'emblême de son esprit envieux, satyrique et pervers. Il sembloit que la nature et l'éducation avoient pris soin de réunir dans sa personne,

tout ce que le Talmud dit des femmes en général.

Si vous n'avez pas lu le Talmud, mon cher lecteur, vous saurez qu'il dit que Dieu balança d'abord à créer la femme, parce qu'il prévoyoit que l'homme se plaindroit bientôt de ce fatal présent ; il voulut donc attendre qu'Adam lui demandât une compagne ; et alors il prit toutes les précautions imaginables pour la rendre bonne et vertueuse. Il ne voulut pas la tirer de la tête d'Adam, de crainte qu'elle ne fût coquette, ni de ses yeux, de crainte qu'elle ne fît des œillades et des mines aux hommes ; ni de sa bouche, de crainte qu'elle n'aimât trop à parler ; ni de son oreille de peur qu'elle ne fût curieuse ; ni de son cœur dans la crainte qu'elle ne fût jalouse ; ni de ses

ses mains, ni de ses pieds, de crainte qu'elle ne courût le monde ou qu'elle ne se fit voleuse. Mais toutes ces précautions furent inutiles ; car quoique Dieu l'ait tirée de la partie de l'homme la plus solide et la plus exempte de défauts, elle possède toutes les mauvaises qualités auxquelles il avoit voulu la soustraire.

Barclay jugea par la contenance des musiciens, que l'abbé les avoit instruits de son arrivée, et de leur rencontre le soir précédent. Madame George Pawlet et son fils, l'aimable Etienne, ne manquèrent jamais de fixer leurs yeux sur lui, toutes les fois qu'un repos leur en fournissoit l'occasion. L'abbé, dont la face étoit tournée vers lui, lui avoit, une ou deux fois souri gracieusement, et l'avoit honoré chaque fois d'une in-

clination de tête. Mais miss Phillis dont les longs bras éthiques, cherchoient à embrasser la harpe qu'elle tenoit serrée entre ses deux genoux, tenoit constamment ses grands yeux attachés sur lui.

A la fin le morceau finit. et Barclay s'avança poliment vers madame George Pawlet, lui demanda humblement pardon d'avoir interrompu ce qu'il appeloit son concert délicieux.

Madame Pawlet reçut ce compliment de la meilleure grâce du monde, et après l'avoir invité à se rasseoir, au lieu de s'informer du sujet de sa visite, ce qui devoit être la question la plus naturelle à faire dans cette circonstance, elle lui demanda s'il jouoit de quelque instrument.

« Non, madame, répondit Barclay, j'ai été assez malheureux pour n'avoir jamais eu une occasion d'apprendre la musique, mais je n'en suis pas moins un des admirateurs les plus prononcés de la douce et tendre mélodie. »

« On n'imagine pas, reprit-elle, combien l'éducation est négligée dans ce pays-ci; n'est-ce pas, monsieur l'abbé? »

« Etonnant, madame! »

« Aussi je remercie tous les jours le ciel de ce que mes enfans n'auront pas un pareil reproche à me faire. »

« Non, madame, jamais, » dit l'abbé; puis se tournant vers Etienne et sa sœur, il ajouta: « Vous voyez ce que c'est que d'avoir une bonne mère. »

Quoique Barclay fût indigné de la basse complaisance de l'abbé, cette flatterie grossière paroissoit lui faire tant de plaisir, qu'elle auroit pu regarder son silence comme une insulte, il prit donc le parti le plus sage, celui de sacrifier à la vanité de la dame.

Barclay profita du moment de silence qui suivit, pour informer madame George Pawlet du motif de sa visite. « Je suis chargé, lui dit-il, de remettre à M. George Pawlet, votre mari, une lettre de mon ami Vonhein. »

« Oui, oui, répondit madame George Pawlet, qui n'avoit pas cessé depuis que le concert étoit fini, de parcourir son clavier avec une rapidité incroyable, et l'air de la plus grande satisfaction; oui, il

est vrai qu'il est mon mari; mais c'est un homme stupide, qui n'a aucun sentiment de la musique ; un de ces hommes qu'on ne devroit pas souffrir sur la terre, et qui n'auront jamais le bonheur d'aller dans le ciel. »

Barclay la regarda avec un air de surprise.

« Vous paroissez étonné de ce que je dis, monsieur, continua-t-elle ; je vais m'expliquer. Vous n'ignorez pas que Shakespéare dit, que « celui qui n'aime pas la musique n'est propre qu'à faire un assassin etc., et par conséquent, indigne de vivre parmi les hommes. Après cela, comme on nous assure qu'il règne dans le ciel l'harmonie la plus parfaite, et que tous les habitans du paradis se réunissent pour

chanter perpétuellement la gloire de Dieu, il suit de-là que celui qui ne connoît même pas une seule note de musique, ne peut pas espérer de jamais aller dans ce séjour. »

Ici, monsieur l'abbé, madame George Pawlet et ses charmans enfans, s'abandonnèrent à des éclats de rire immodérés.

Barclay fut choqué d'une légèreté aussi condamnable ; mais il ne put s'empêcher de sourire, en réfléchissant aux efforts industrieux de deux femmes, celle du ministre, et madame George Pawlet, pour interdire à leurs maris l'entrée du paradis, le premier parce qu'il n'entendoit pas l'hébreu, et le second parce qu'il ne savoit pas la musique.

Je ne conçois pas pourquoi certaines femmes ne se contentent pas

d'être le moins qu'elles peuvent avec leur mari, dans ce monde, mais désirent encore en être séparées dans l'autre. J'ai connu une femme qui étoit inconsolable de la mort de son mari, quoiqu'il fût connu de tout le monde que, pendant les dix dernières années de leur mariage, ils n'avoient jamais été plus de trois heures ensemble. Elle prononçoit sans cesse le nom de son mari, mais sur-tout lorsqu'elle étoit malade; alors elle s'écrioit : « Oh! il est mort! il est mort! Il faudra que je le suive. Oui, je le suivrai! j'en suis certaine. » Un de ses amis, honnête et pieuse créature, s'il en fut jamais, qui avoit essayé en vain toutes sortes de moyens pour la tranquilliser, tomba par hasard sur un expédient qui lui réussit à merveille, quoiqu'il

fût pris dans un sens bien différent de celui dans lequel il l'avoit présenté. Il l'exhorta à ne pas désespérer de rencontrer son mari dans le ciel, parce que, lui dit-il, beaucoup de gens pensoient qu'une des récompenses qui nous attendoient dans l'autre monde, étoit de nous trouver réunis à ceux qui nous ont été les plus chers dans celui-ci. « A ceux qui nous ont été les plus chers! s'écria-t-elle. Ah! c'est au moins une consolation. »

On rioit encore aux dépens de M. George Pawlet, lorsqu'il entra. Barclay le reconnut sur-le-champ pour son compagnon de voyage, et il se leva; l'abbé en fit autant; mais les autres ne firent aucune attention à lui. Il tenoit encore la porte entrouverte, lorsqu'appercevant Barclay,

clay, il lui fit signe de le suivre, ce que celui-ci fit, après avoir salué respectueusement la compagnie.



CHAPITRE V.

Monsieur Pawlet communique à Barclay ses affaires de famille. — L'origine de ses malheurs. — Tableau d'un ménage. — Le négociant se justifie de son antypathie pour la musique. — Il pense à deux choses auxquelles il n'avoit pas songé auparavant. — Motifs de consolation. — La religion. — Ses charmes. — La Trinité. — Observations sur ce mystère.

« Je suis bien aise de vous voir, dit M. George Pawlet à Barclay,

en traversant le salon pour aller dans le jardin ; je vous remercie d'être venu si promptement, je me disposois à vous faire une visite. Apparemment que vous avez parlé de moi à mon frère, et qu'il vous a dit que je demeurois ici. »

« Non Monsieur, répondit Barclay, ma visite a une autre cause que cette lettre vous expliquera. »

En disant cela, il présenta la lettre de recommandation de son ami à M. George Pawlet qui la prit et la parcourut. Après en avoir fait lecture, il prit la main de notre héros, la serra étroitement, et lui dit :

« Soyez le bien-venu M. Temple ; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous servir. J'étois déja prévenu en votre faveur ; mais vous

êtes si bien recommandé, que j'espère que vous m'honorerez de votre amitié. »

Barclay fit une inclination, et remercia M. Pawlet.

« J'avois besoin d'un ami, » dit celui-ci.

« Vous avez cela de commun avec beaucoup d'autres. »

« C'est vrai, mais je n'ai jusqu'à présent trouvé personne en qui je pusse me confier. Je suis étranger, plus qu'étranger dans ma famille. Personne ne me chérit, personne ne pense à moi ; je ne trouve de consolation nulle part ; tout le monde m'abandonne. »

Ces mots furent prononcés avec un son de voix altéré, et la contorsion des muscles de sa figure annonçoit clairement l'agitation de

tous ses sens. Il paroissoit très-affecté, mais on n'appercevoit dans ses yeux la trace d'aucune larme. »

« Je suis excessivement touché de votre situation, lui dit Barclay, et je ne sais comment vous consoler. »

« Hélas! répondit-il, il n'y a point de consolation pour moi; il est maintenant trop tard pour en chercher. Je suis malheureux, et je suis condamné à l'être toute ma vie. »

Les hommes en général ne sont que trop disposés à s'abandonner à leurs chagrins, et à les raconter au premier venu. M. George Pawlet ne put s'empêcher de faire part des siens à Barclay.

Ses malheurs, comme ceux de beaucoup d'autres, venoient d'une femme. Son mariage avec madame George Pawlet étoit la cause de ses

douleurs. Des intérêts de commerce l'avoient appelé à Florence. Il avoit alors trente ans. Tout le tems que ses affaires le retinrent dans cette ville, il le passa, comme les autres étrangers de son âge, dans les plaisirs et la dissipation. C'est là qu'il fit la rencontre de sa femme. Elle étoit anglaise, et elle avoit épousé en Angleterre un homme riche, dont elle avoit eu deux enfans; son mari étant tombé malade, il avoit suivi le conseil de ses médecins qui lui avoient ordonné d'aller en Italie. Après un séjour de quelques années dans ce pays, il étoit mort, en laissant à sa femme un douaire de peu de valeur, mais après avoir assuré à ses deux enfans une fortune considérable. Mad. Pawlet avoit pris toutes les habitudes du pays, et à l'aide des meil-

leurs maîtres, elle étoit parvenue à acquérir une grande pratique de la musique, avec quelque théorie. Lorsque M. Pawlet la vit pour la première fois, elle venoit de perdre son mari, et elle étoit par conséquent coquette, vive et enjouée comme une jeune veuve. Il fut enchanté de son exécution brillante sur le piano, et sa voix, comme celle d'une syrène, l'entraîna dans le gouffre du mariage. Il faut dire, pour sa justification, que, depuis ce moment-là, il a eu le piano-forté et la musique vocale en horreur; en un mot, elle le captiva tellement, que dans un moment d'ivresse, il lui proposa de l'épouser: la dame y consentit; et c'est l'unique fois de sa vie qu'elle a consenti à ce qu'il a voulu.

Jamais deux individus n'ont été

aussi bien taillés pour faire ce que l'on appelle proprement et emphatiquement *un mari et une épouse*. Ils n'avoient rien de semblable, ni au physique, ni au moral. Elle étoit petite et maigre, avec tous les airs d'une étrangère; il étoit au contraire de vraie taille anglaise, haut de cinq pieds trois pouces, d'une figure large et plate, ayant un gros ventre, une taille épaisse, mais des cuisses et des jambes assez bien faites, de larges épaules, et une contenance ferme. Sans être très-spirituelle, elle aimoit passionnément la musique et la dépense, il les aimoit aussi autrefois tandis qu'il étoit à Florence et amoureux de sa femme; mais depuis qu'il étoit en Angleterre et marié, il n'aimoit que le repos et l'économie. Il poussoit même cette dernière qua-

lité jusqu'à l'avarice ; il savoit ce que l'argent coûtoit à gagner , et son amour pour ce métal étoit égal à son antipathie pour la musique, parce que celle-ci lui rappeloit sans cesse Florence et son mariage.

Quoi qu'il en soit, il arriva ce qui devroit avoir lieu dans toutes les familles, (c'est-à-dire, si tout ce qui se fait est pour le mieux), que mad. Pawlet prit un ascendant irrévocable sur son mari, et qu'elle gouverna la maison à sa fantaisie. Elle réclama comme sa propriété le droit exclusif d'élever ses enfans; il n'avoit pas eu la peine de les faire , il n'étoit pas juste qu'il se mêlât de leur éducation.

« Elle les a instruits, dit M. George Pawlet à sa manière. Le garçon a vingt-deux ans, et la fille vingt-

trois. Jusqu'à présent on leur a appris à danser, à baragouiner du français, mais sur-tout à faire de la musique. Si on leur donne quelque chose à lire, ce n'est jamais que d'insipides romans. Ils me regardent comme un étranger dans la famille, et souvent ils me traitent non-seulement sans affection, mais avec ridicule. Ma femme les soutient dans tout ce qu'ils font, et je ne suis pas le maître dans ma maison. J'ai quitté le commerce pour lui plaire, et je suis venu demeurer ici; j'ai cru y trouver la paix et la tranquillité; mais je n'y ai rencontré ni l'une, ni l'autre. La solitude et le manque d'occupations m'ont amené à des réflexions sur moi-même et sur la religion; deux choses auxquelles je n'avois pas encore songé. Ne trouvant aucun plai-

sir dans ce monde, j'ai tourné mes pensées vers l'autre, et ces pensées m'ont rempli d'ennuis, d'espérances, de doutes de craintes, et de troubles.

Barclay écouta ses plaintes jusqu'au bout, et lorsqu'il eut cessé de parler, il se tourna vers lui (ils étoient assis sur une banquette du jardin), et le conjura d'envisager sa situation du beau côté, et de ne pas s'abandonner au désespoir, en ayant les yeux constamment fixés sur le côté le moins favorable et le plus décourageant. « Chaque situation dans ce monde, dit-il, a ses inconvéniens; mais la vôtre est comparativement une situation désirable. Les choses dont vous vous plaignez sont des bagatelles, en comparaison des afflictions dont un grand nombre de familles honnêtes et vertueuses sont

accablées. La cause principale de vos chagrins, c'est la solitude, car c'est elle qui trouble votre félicité, et vous empêche de goûter les charmes de la religion. — Vous vous appesantissez sur des choses de peu d'importance, jusqu'à ce qu'enfin votre imagination troublée vous persuade que vous êtes véritablement malheureux. »

« Il pourroit y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous me dites, dit M. Pawlet, pour ce qui est relatif aux affaires de ce bas-monde; mais je ne vois pas comment l'amour de la solitude pourroit être un obstacle à la religion. »

« Non, répondit Barclay, lorsqu'il n'est pas poussé à l'excès; mais je crois qu'une trop grande passion pour la solitude égare l'esprit, rend

l'homme sombre et fâcheux, et produit d'autres effets semblables que la religion réprouve. C'est un des plus précieux avantages de la religion, de guider les hommes dans le sentier de la justice, et de les rendre heureux et contens. La religion ne nous impose pas la loi de vivre dans une triste solitude, elle nous prescrit au contraire de jouir de la vie, et elle nous enseigne à en jouir avec le plus d'avantages possibles, avec une conscience tranquille, sans laquelle il n'y a ni joie pure, ni plaisirs sans remords. Lisez, Monsieur, le Nouveau Testament, et suivez ses préceptes. Si vous ne croyez pas qu'ils puissent vous rendre heureux dans l'autre monde, au moins vous ne pourrez vous refuser à croire qu'ils sont de nature à vous rendre

heureux dans celui-ci. Sans parler de sa divine origine, l'Evangile est la règle de tout ce qu'un homme de bien peut désirer d'être, et le modèle à suivre par tous ceux qui soupirent après un état de paix et de félicité.

« Je n'ai plus qu'un scrupule qui m'embarrasse, dit M. Pawlet, dont la contenance devenoit à chaque instant plus radieuse, et que vous dissiperez (j'ose le croire) tout aussi aisément que vous avez résolu mes autres doutes et mes objections. En admettant les autres dogmes de la religion chrétienne, j'ai de la peine à me familiariser avec l'idée de la *Trinité*. Comment expliquer cela ? »

« Monsieur, répondit Barclay, il en est de la religion comme de tous les autres ouvrages de la toute puis-

sance divine. Dieu a mis beaucoup de choses au-dessus de l'intelligence humaine. Quelqu'un a dit que dans un seul grain de sable, il y a dix mille questions qui restent à résoudre, et que les philosophes les plus instruits n'ont pu encore expliquer; mais ce que l'on en connoît, suffit aux hommes pour les diriger dans les choses ordinaires de la vie. Il en est de même de la religion, il doit nous suffire de savoir que notre religion exige que nous croyions au mystère de la Trinité, sans le comprendre entièrement. Nous aurions tout autant de raison de douter de l'existence d'un grain de sable, parce qu'il contient dix mille propriétés qui nous sont inconnues, que de ne pas croire au mystère de la Trinité, parce que nous n'entendons

pas parfaitement ce que comme dans le grain de sable, Dieu a jugé dans sa sagesse, qu'il étoit convenable que nous ignorassions. L'habitant de la campagne, ignorant et grossier, peut révoquer en doute les effets étonnans, produits en physique et en chymie par les savans de ce siècle; mais ces effets en existent-ils moins, parce que la stupide ignorance de ces paysans ne leur permet pas d'y ajouter foi? Un homme né à la Jamaïque, qui n'aura jamais vu de la neige, a bien plus de peine encore à se former une idée de ce phénomène de la nature; cela n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait de la neige. L'homme est un être borné qui ne peut comprendre les choses infinies; mais quoiqu'il ne les comprenne pas, il ne peut douter de leur existence.

En

En un mot, sans scruter, avec un regard impie, les secrets de la Providence, l'homme en sait assez pour vivre paisiblement dans la situation où Dieu l'a placé, et s'il est sage, pour se préparer au bonheur éternel. »

En ce moment, un domestique vint les avertir que le révérend M. Pawlet et miss Pénélope attendoient Barclay pour retourner ensemble au logis. Ils se levèrent. Le négociant, en serrant affectueusement la main de Barclay, lui dit qu'il n'oublieroit jamais cette conversation, et qu'elle seroit désormais l'objet de ses constantes méditations.

» Si jamais je goûte quelque félicité, ajouta-t-il, c'est à vous que j'en aurai eu l'obligation. »

CHAPITRE VI.

Bizarrerie de mad. George Pawlet. — Compagnie. — Musique. — Bon mot de miss Phillis. — Remarques sur les visites de village. — Craintes ridicules d'une chaste dame. — Second Essai de Zimmerman sur la Solitude. — Invitation. — Commentaire de Nathan, sur l'antienne de madame George Pawlet. — Récompense donnée à quelqu'un pour avoir bien chanté des pseaumes.

« QUELS sons ravissans ! Je n'ai rien entendu de plus délicieux de

ma vie, dit Barclay au négociant, comme ils regagnoient la maison. Je suis enchanté, en vérité; voyez comme les tons s'élèvent et s'affoiblissent en mourant; comme ils s'enflent et suivent les progrès de la brise. Quel est donc cet enchantement, monsieur? »

« C'est une imagination de ma femme, répondit M. George Pawlet; je suis étonné que vous n'ayez pas déja entendu cette musique; mais la brise ne fait que de se lever et elles viennent de commencer. »

« Qu'est-ce qui vient de commencer »? reprit vivement Barclay.

« Les harpes; et si vous les aviez entendues autant que moi, vous n'en seriez pas si enchanté, je vous le jure. Ma femme a placé dans

divers endroits du jardin une douzaine de petites harpes éoliennes ; de sorte que si je me sauve de la maison, afin d'échapper à ses maudits concerts, je trouve dans tous les coins du jardin une harpe qui me salue de ses accords, pour peu qu'il fasse du vent. »

Barclay sourit.

« Cependant, continua-t-il, je lui pardonne cette fantaisie, parce que, contre son intention, elle est de quelque utilité : ces harpes servent à effrayer les oiseaux et à garantir nos cerisiers. »

Ils entrèrent en ce moment dans le salon, où ils trouvèrent grande compagnie ; trois dames, outre le ministre et Pénélope, qui étoient venus rendre à madame George Pawlet une visite du matin ; ces

dames, dans l'unique intention de faire leur cour, demandèrent quelques morceaux de musique, et miss Phillis, ainsi que sa mère, qui en pareil cas ne se le faisoient jamais dire deux fois, jouèrent, la première deux ou trois symphonies sur sa harpe, et la seconde un long et ennuyeux concert sur son piano, que le petit chien du ministre accompagna des plus piteux hurlemens; ce qui valut à cet être inharmonieux, comme madame George Pawlet l'appeloit, les honneurs du bannissement. Après quoi on pria miss Pénélope de chanter, ce quelle fit avec tant de charmes, qu'elle enleva les suffrages de tout le monde, excepté ceux de la mère Pawlet et de sa fille, qui trouvèrent qu'elle avoit chanté faux tout du long. Le fils

Etienne, au contraire, se confondit en complimens plus bêtes les uns que les autres sur son talent pour la musique, et protesta que, quoiqu'il eût appris la musique de sa mère, il iroit prendre de ses leçons pour étudier les grâces de l'exécution. Cela fut dit d'un ton excessivement vain et familier, et de manière à faire croire qu'il étoit l'objet des tendres affections de Pénélope ; car il termina en disant que quelquefois la jeunesse (en parlant de lui) et les grâces pouvoient former un fort joli duo.

Madame Pawlet et sa fille qui vouloient s'amuser, invitèrent une des trois dames qu'elles savoient être une musicienne détestable, à donner à la compagnie un échantillon de son savoir sur le forté-piano. La

pauvre malheureuse y consentit, et servit pendant quelques minutes de passe-tems à la junte musicale, et sur-tout à M. l'abbé Dupont qui, par des signes et des grimaces, correspondoit avec la mère et la fille. Notre héros qui étoit assis à côté de miss Phillis, lui demanda quel étoit le morceau que cette dame exécutoit.

« C'est la bataille de Prague, lui répondit-elle, de Kotzwarrous, celui qui s'est pendu lui-même. »

« Et quel motif a pu le déterminer à une pareille action? »

« Je ne sais pas précisément pourquoi; mais il aura probablement entendu dire que cette dame avoit exécuté sa bataille. »

Là-dessus, elle se mit à rire de manière à être entendue de la pauvre

dame qui, sous prétexte de ne pouvoir exécuter un passage très-difficile, pria qu'on voulût bien la dispenser d'aller plus loin. Les deux autres dames se levèrent en même tems, et toutes les trois saluèrent la compagnie et se retirèrent.

A peine furent-elles parties que madame George Pawlet et sa fille, tombèrent sur elle sans pitié.

« Comment une femme comme cela peut-elle oser jouer devant une société, s'écria la mère? Elle ne se connoît pas plus en musique que... que mon mari que voilà! Elle est encore à distinguer une clef mineure d'une clef majeure, une tierce d'une quinte. Eh puis ses doigts! — Avez-vous jamais vu des doigts comme ceux-là? — On les prendroit pour des doigts de pieds. »

Cette

Cette tirade fut couronnée par un éclat de rire, et par cinq ou six anecdotes scandaleuses sur le compte de ces dames, que le ministre essaya en vain de défendre, et qu'il fut obligé de leur abandonner, en se retirant lui-même avec Pénélope et Barclay.

Je ne puis laisser passer cette occasion de dire un mot sur les visites que les principales familles qui habitent le même village sont dans l'usage de se faire réciproquement. Rien n'est plus capable de choquer, de révolter même les âmes douées de quelque sensibilité, ou même jalouses de garder les simples convenances de société. On ne rencontre dans ce commerce couvert du voile de l'amitié ni bons offices, ni amour, ni bienveillance.

L'orgueil et l'oisiveté en sont la source, la calomnie et la médisance, les alimens. Dans ces assemblées les absens sont sûrs d'être diffamés, ridiculisés et calomniés ; et je ne conçois pas comment ceux qui sont présens, s'ils sont en état de réfléchir un peu, ne s'apperçoivent pas qu'ils vont être traités de la même manière, dès qu'ils auront le dos tourné. Lorsque je rencontre trois vieilles femmes assises autour d'un thé, il me semble voir les Euménides, les furies, environnant le trône de Pluton dans les Enfers. C'est l'envie, la haine et la vengeance personnifiées. (1)

---

(1) Une de ces vertueuses dames, qui habitoit une petite ville de la Suisse, disoit un jour à Zimmerman « qu'elle » souffroit patiemment, et sans aucune » marque d'indignation, les énormités de

Nos amis avoient pris congé de la famille musicale, et le négociant

---

» ses voisines, parce qu'elle étoit con-
» vaincue que ce seroit peine perdue que
» d'entreprendre de réformer des péche-
» resses aussi endurcies dans le crime;
» mais qu'elle ne pouvoit supporter l'idée
» de se trouver, au jour de la résurrec-
» tion, à côté de pareilles femmes. »

Zimmerman observe encore, dans son second *Essai sur la Solitude*, qu'avec cette tranquillité et cette monotonie apparentes, qui règnent dans les petites villes, on trouve souvent plus de passions haineuses que dans les grandes cités. Viennent ensuite des remarques très-judicieuses sur les petits mensonges qu'ils (les habitans des petites villes) emploient pour échapper à l'ennui qui les poursuit; sur l'extrême avidité de leur imagination; sur l'empressement avec lequel ils se réunissent autour d'une table de jeu; la vigilance industrielle et infatigable avec la-

avoit dit tout bas à l'oreille de Barclay qu'il espéroit le voir souvent, lorsque madame George Pawlet, sur un signe que lui fit miss Phillis, se retourna vers le ministre et lui dit :

« Mon frère, vous n'oublierez pas que vous êtes invité, vous et votre famille à dîner et à passer la soirée, demain avec nous, pour célébrer l'anniversaire de notre mariage. » En prononçant ces derniers mots, elle regarda son mari qui poussa un profond soupir ; puis elle continua :

---

quelle ils s'occupent, du matin au soir, à examiner les circonstances les plus insignifiantes de la conduite oiseuse de leurs voisins ; et le compte exact qu'ils tiennent pour le publier ensuite, de leurs actions les plus simples et les plus indifférentes.

« J'espère que vous amènerez M. Temple avec vous. Il ne refusera pas, j'ose le croire, de se joindre à nous. »

Barclay salua respectueusement.

« Oui, oui, vous viendrez, » s'écria le négociant.

Barclay pouvoit voir dans les yeux de tout le monde qu'il seroit bien reçu, excepté dans ceux de l'abbé qui ne pouvoit s'empêcher de déceler un sentiment de jalousie, malgré qu'il s'efforçât de le masquer par une affectation de politesse la plus servile.

« Je suis extrêmement flatté de tout ce que vous voulez bien me dire d'obligeant, répondit-il; j'aurai certainement l'honneur de me rendre à votre invitation. »

Pénélope, Barclay, le ministre et

sa chienne abandonnèrent le château de l'harmonie, et prirent le chemin du logis. A peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils entendirent le chant d'un hymne, exécuté non par des anges, mais par des enfans de la nature, aussi différens des chérubins, que la terre est éloignée du ciel. Barclay jetta les yeux sur Pénélope, comme pour lui demander ce que cela pouvoit signifier.

« Qu'est-ce qui vous fait peur, dit le ministre à sa chienne. Petite sotte, est-ce que vous ne reconnoissez pas votre ancien camarade Nathan? »

Pen sourit; la petite chienne aboya; dressa les oreilles, et resta en arrêt.

Comme il disoit cela, il vit paroître, en tournant un coin de rue,

le vieux Nathan, le bedeau de la paroisse, accompagné de quatre rustaus d'assez mauvaise mine et de trois jeunes garçons, qui chantoient, comme les bergers de Virgile, pour charmer leur route. Du moment qu'ils apperçurent le ministre, ils quittèrent le chemin de pied, et passèrent sur la grande route, en ôtant leurs chapeaux, et en laissant expirer sur leurs lèvres les chants pieux de Steinhol et d'Hopkins.

« Eh bien! Nathan, dit le ministre, vous allez prendre une leçon de ma sœur? »

« Oui, monsieur, répondit Nathan, nous somme sûrs du pseaume à présent; mais l'antienne (car c'est là le nom qu'elle lui donne), il nous est impossible d'en venir à bout. Dieu me damne, il faut mon-

ter et desdendre ; je n'ai jamais rien vu de pareil. Pour moi , je ne puis croire que ce soit là un chant d'église. Lorsque madame, miss Phillis et monsieur Etienne la chantoient , cela avoit l'air d'une contre-danse ; n'est-ce pas Giles , que cela avoit l'air d'une contre-danse ? »

« Ma foi oui , maître Nathan, répondit Giles qui étoit un des choristes ; je suis pourtant fâché que nous ne puissions pas l'apprendre , à cause de ce que madame nous a promis. »

« Que vous a-t-elle donc promis ? » reprit le ministre.

« Mais, sauf votre respect , monsieur , elle nous a promis autant de bierre que nous en pourrions boire , si nous l'apprenions comme il faut;

mais voilà que nous ne pouvons pas mordre à son antienne, et adieu la bierre. »

« Bon ! dit le ministre, il n'y a pas encore de mal. Je suis pourtant fâché que ma sœur vous ait mis dans la tête que le meilleur moyen de s'enivrer, étoit de bien chanter des pseaumes. Allez vers elle ; si elle ne vous donne pas à boire, parce que vous n'avez pu apprendre votre antienne, venez me trouver ; si vous vous comportez bien, je vous donnerai autant de bierre qu'il en faudra pour vous rafraîchir. »

CHAPITRE VII.

Dessin. — Agrément que cet art procure à Barclay. — Délicieuse instillation de l'amour. — Malheurs arrivés à madame Pawlet. — Cette dame regrette les mœurs anciennes. — Elle lit un sermon au ministre. — Homère mutilé. — Madame Pawlet fière de son peu de courage, et pourquoi. — Elle suit un mode ordinaire dans ses traductions. — Charité. — Ce que l'on fit au presbytère après souper.

TANDIS que nos amis avançoient vers le presbytère, le ministre ra-

conta à Barclay que, dans l'origine, il n'y avoit point de chant dans son église ; mais qu'obligé de céder aux pressantes sollicitations de sa sœur, il lui avoit permis d'instruire un certain nombre de paysans dans lesquels il avoit reconnu de l'oreille et de la voix. « Ils font de la pauvre musique, ajouta-t-il ; mais toute mauvaise qu'elle est, je crois qu'elle engage à venir à l'eglise beaucoup de gens qui, sans cela, s'en tiendroient éloignés ; c'est pourquoi je passe là-dessus, comme sur un mal nécessaire. Cet inconvénient seroit plus supportable, si ma sœur vouloit se borner au chant d'église, mais elle y substitue des airs beaucoup trop difficiles pour les foibles moyens et l'intelligence de ces pauvres gens. Après cela elle leur donne tant de

choses à exécuter, que la partie du chant est une fois plus longue que mon sermon. Cependant, comme tout cela se fait avec la meilleure intention du monde, je les laisse faire ce qu'ils veulent. »

En causant ainsi, ils arrivèrent à l'église. Là, Pénélope portant ses regards sur l'Olympe, s'apperçut que madame Pawlet s'étoit retirée plutôt que de coutume.

Le ministre prit aussi-tôt sa montre, et s'appercevant qu'il s'en falloit encore de plus d'une heure avant que le dîner fût prêt, il fut également très-surpris de ce que sa femme eût sitôt quitté le lieu de ses méditations; mais comme il étoit bien loin de soupçonner qu'il lui fût arrivé quelque accident, il proposa d'employer le tems qui leur restoit

à parcourir les coteaux, et à jouir des belles perspectives qu'ils offroient. Cette proposition fut acceptée avec joie. A mesure qu'ils avançoient, le ministre faisoit remarquer à Barclay les points de vue que Pénélope avoit dessinés sur les lieux. Barclay fut très-chaud dans ses éloges; il loua sur-tout plus particulièrement le choix des sites, et l'exactitude du dessin.

« En vérité, dit Pénélope, ce que j'ai fait ne vaut pas la peine qu'on en parle; car les plus beaux points de vue sont ceux que j'ai laissés en arrière. Celui-ci, par exemple, continua-t-elle, est un des plus délicieux que l'on puisse imaginer; je désire beaucoup l'avoir; mais il est si étendu, et il comprend une si grande variété d'objets, que

je n'ai pas osé l'entreprendre, dans la crainte que l'exécution ne fût trop au-dessous de l'idée que je m'en suis faite. »

Vous êtes trop modeste, répondit Barclay, mais c'est le propre du véritable mérite de se défier de ses propres forces. Si je croyois que ce ne fût pas une trop grande présomption de ma part de tenter d'exécuter ce qu'un excès de modestie vous a empêché d'entreprendre, je vous proposerois, puisque vous désirez avoir ce point de vue, d'essayer de le dessiner, de manière à n'être pas tout-à-fait indigne de vous être présenté. »

« Vous savez-donc dessiner ? » lui dit Pénélope dont la joie animoit la contenance.

« Un peu », répondit Barclay.

« En ce cas, dit-elle, vous vous êtes joliment moqué de moi lorsque vous m'avez fait de si beaux complimens sur mes folles productions. »

« Non, sur mon honneur, reprit Barclay ; elles annoncent du goût, du génie et les plus heureuses dispositions. »

« Nous n'avons point de maîtres dans les environs, dit le ministre, autrement je n'aurois rien négligé pour son instruction ; j'espère que vous voudrez bien lui donner quelques leçons. »

« Bien volontiers, répondit Barclay, si l'on m'en juge capable. »

Pendant cette conversation notre héros avoit tiré de sa poche un crayon et du papier, et dessinoit en petit la perspective qui s'offroit à sa

vue, avec le projet de l'exécuter en grand dans la suite; et comme il avançoit rapidement et avec une grande facilité, le ministre qui regardoit par-dessus l'une de ses épaules, tandis que Pénélope étoit penchée sur l'autre, s'écria : « Mais vous êtes un virtuose; il faut absolument que vous soyez le maître de ma Pénélope. »

« Oui, oui, sans doute », dit Pénélope, d'un ton qui déceloit toute la joie qu'elle ressentoit.

Barclay pouvoit à peine contenir la sienne ; il se tourna vers elle ; elle baissa les yeux et rougit.

Le ministre qui étoit sans défiance parce que son cœur étoit sans artifice, ne fit aucune attention à ce qui se passoit entre nos jeunes gens; toute son attention étoit fixée sur la

perspective

perspective dont Barclay étoit occupé à faire l'esquisse.

Notre héros n'avoit jamais joui d'un plaisir plus doux. Pénélope n'avoit jamais été plus heureuse; elle resta auprès de lui tout le tems qu'il fut sur le coteau, et leurs âmes confondues l'une avec l'autre, n'éprouvoient qu'un même sentiment. Depuis ce moment ils devinrent plus familiers, et jouirent avec plus de facilité de ces douces instillations de l'amour, que l'on dit être un avant-goût de l'immortalité.

L'AUTEUR au LECTEUR : Peut-être, madame, n'entendez-vous pas parfaitement ce que signifient ces douces instillations de l'amour; mais si, après avoir bien considéré la situation de Barclay travaillant

pour l'objet de son amour, tandis que celui-ci penché sur son épaule, suit des yeux tous ses mouvemens, vous vous obstinez à n'y rien comprendre, je ne pourrai m'empêcher de vous dire avec Rousseau : « Cessez de m'interroger ! Que vous importe de savoir ce que vous n'êtes pas en état de sentir ? »

Pénélope et Barclay seroient restés pendant toute l'éternité, touchant et retouchant leur dessin, suivant les remarques de l'un ou les réflexions de l'autre, si le ministre, en regardant sa montre, ne les avoit avertis que l'heure du dîner étoit passée, et qu'ils arriveroient à la maison un grand quart-d'heure trop tard.

« Allons, allons, leur dit-il, dépêchons-nous ; madame Pawlet

va nous faire une querelle épouvantable. »

Madame Pawlet étoit en effet très - mécontente ; mais la cause du trouble qui l'agitoit n'étoit pas celle que le ministre imaginoit. Vous saurez bientôt ce que c'est, cher lecteur ; je ne suis pas homme à abuser de votre patience, en vous laissant trop long - tems en suspens. Il y a cependant des choses que, malgré votre impatience et votre pénétration, vous ne saurez qu'à la fin du dernier volume.

Les jeunes gens furent bientôt en état d'obéir au ministre, et tous les trois descendirent le coteau, et arrivèrent au presbytère. La première question que le ministre fit au domestique qui vint lui ouvrir fut celle-ci : « Votre maîtresse est-elle

à la maison ? » — « Il y a déja quelque tems qu'elle est rentrée, répondit cet homme ; mais depuis ce moment, elle n'a pas cessé de se plaindre et de gémir ; je n'ai pu deviner la cause de son chagrin, attendu que dans ses lamentations elle n'a pas prononcé un seul mot d'anglais. »

« Justes Dieux ! s'écria le ministre, il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose ! — Où est-elle, où est-elle ? »

« Dans la salle, monsieur, » lui répondit le domestique. Sur-le-champ le ministre et Pénélope coururent dans la salle pour s'informer de ce qui pouvoit lui être arrivé. Barclay les suivit lentement.

Madame Pawlet étoit dans un coin, un livre ouvert sur ses genoux, absorbée dans ses pensées comme

à l'ordinaire, et il s'écoula plusieurs minutes avant que le ministre pût parvenir, à force de prières et de caresses, à obtenir d'elle le récit de ce qui lui étoit arrivé. A la fin elle avoua qu'elle avoit été volée.

« Volée! » s'écria le ministre.

« Oui, dit-elle, volée! Lâchement, ignominieusement volée! »

« Qui sont les gens qui ont pu...? J'espère, ajouta-t-il, qu'il ne vous ont pas maltraitée......! »

« Non, non, il ne m'ont point maltraitée...... »

« Que Dieu soit loué! »

« Non! reprit-elle, non! Ils n'en vouloient qu'à mon misérable argent. Voilà les mœurs d'à-présent! Les anciens se conduisoient tout autrement. — Alors, il arrivoit bien quelquefois que l'on violoit une

femme, mais je n'ai vu nulle part qu'on en ait jamais volée. »

« Pénélope, allez faire préparer le dîner, ma chère, » dit le ministre, dont la confusion étoit remarquable, et qui ne savoit pas trop jusqu'où sa femme pousseroit son histoire.

Madame Pawlet fit parade de l'érudition la plus recherchée sur les mœurs primitives, et finit par démontrer de la manière la plus satisfaisante, à ses propres yeux, que les hommes avoient prodigieusement dégénéré. Des mœurs des anciens, elle passa à leurs actions et à leur taille; puis à l'occasion d'un passage d'Homère, qu'elle cita fort à-propos, elle fit à son mari, sur ses facultés diminutives, une harangue qui se prolongea jusqu'au thé, et à laquelle le bon ministre ne fit d'autre ré-

ponse que celle qu'il avoit coutume de faire en pareil cas, et qui consistoit, comme je l'ai dit plus haut, à caresser sa petite chienne, et à tenir avec elle une conversation en règle. Quoique le ministre fût le sujet de ce discours, l'orateur néanmoins adressoit particulièrement la parole à Barclay, parce que c'étoit à lui seul qu'il vouloit faire voir son érudition. Ce ne fut qu'après le thé que l'on put avoir quelques détails précis sur le vol. On sut que des fripons ayant remarqué que madame Pawlet alloit tous les jours se promener dans l'endroit le moins fréquenté de la colline, avoient formé le dessein de la voler, et l'avoient exécuté.

« Ils m'ont pris ma bourse, dit-elle ; mais j'attache peu d'importance

à cela, parce que ce n'est que de l'argent, et qu'on peut aisément le remplacer ; mais comment réparer la perte d'un porte-feuille qui contenoit des notes précieuses sur les sujets les plus importans. Ils ont cru sans doute que ce porte-feuille contenoit des billets de banque ou d'autres ordures semblables. »

Barclay ne fut pas peu flatté de l'entendre faire mention du *mémorandum*; il ne crut pas devoir lui dire qu'elle l'avoit oublié sur sa table.

« Les Vandales! s'écria-t-elle, ils ont détruit ce qui leur étoit inutile. Mon superbe petit Homère portatif! L'un d'eux s'en est emparé, l'a ouvert, et voyant qu'il n'y comprenoit rien, il l'a mis en pièces et en a dispersé les débris dans tout

l'Olympe, en m'appelant vieille sorcière. »

Pénélope lui dit qu'elle se flattoit que cette scène ne lui avoit pas causé une grande frayeur.

« Comment, mon enfant! s'écria madame Pawlet, une frayeur mortelle! Et dès que je l'ai pu, je me suis mise à courir de toutes mes forces. Démosthènes, Archiloque, Horace et Cicéron n'étoient pas plus braves que moi, monsieur Temple. Pourquoi prétendrois-je l'être plus qu'eux? Je fais gloire de ma poltronerie. Démosthènes a dit, et il l'a prouvé, que « celui qui s'enfuit un jour de bataille, peut vivre pour se battre une autre fois. » Et croyez, monsieur, que Xénophon, dont au reste j'admire les écrits, n'étoit qu'un sot, lorsqu'il a dit que « ceux

qui fuient sont plutôt tués que ceux qui restent. »

« Votre version est ingénieuse, dit notre héros ; mais malgré le respect que j'ai pour votre opinion, je crois que le second passage de Xénophon est celui-ci : « Ceux qui prennent honteusement la fuite, sont toujours plus exposés à être tués que ceux qui combattent vaillamment. »

Madame Pawlet se redressa, et écouta Barclay avec un plaisir mêlé d'attention.

« Vous avez raison, monsieur, vous avez parfaitement raison, M. Temple ; mais en traduisant ainsi ce passage, vous avouerez que je n'ai fait que ce que d'autres font tous les jours. Je l'ai arrangé pour l'adapter à mon sujet. »

En disant cela elle se rengorgea, et elle alloit lui expliquer, dans le plus grand détail, de quelle façon les Juifs interprêtoient la Bible, pour servir leurs desseins, lorsqu'un domestique vint dire au ministre qu'une pauvre femme qui étoit mourante, avoit besoin de son assistance. Lorsqu'il étoit question de remplir un devoir d'humanité, le ministre n'hésitoit jamais; et quoiqu'il lui fallût franchir plusieurs hauteurs, durant un tems peu favorable, il ne balança pas à se rendre où on l'appeloit. Son bon cœur l'aidoit à supporter gaiement les désagrémens de la route, et le récompensoit largement de toutes les fatigues qu'il éprouvoit, en allant au secours de ceux qui étoient en proie à la misère et à la douleur. Barclay offrit de l'accompagner;

mais ce digne eccésiastique lui répondit :

« Non, non ; restez ici, vous amuserez ces dames. J'espère qu'à mon retour vous aurez bien avancé le point de vue que vous avez pris avant dîner. Vous, Pénélope, vous aurez soin de fournir à monsieur Temple le papier, et les choses dont il peut avoir besoin, et tâchez de profiter, le plus que vous pourrez, de ses talens. »

« Oui, monsieur, je n'y manquerai pas », dit Pénélope, en accompagnant le ministre hors de la salle, afin d'aller chercher une feuille de papier à dessiner, des crayons, de la gomme élastique, et les autres choses nécessaires pour commencer l'opération.

Tandis que Pénélope étoit ab-

sente, madame Pawlet demanda à Barclay ce qu'ils alloient faire. Celui-ci lui répondit qu'ayant appris à dessiner à l'Université, il avoit pris un point de vue, pour faire plaisir à miss Pénélope, à laquelle il se croiroit heureux d'enseigner ce qu'il savoit. Elle approuva son goût pour les arts d'agrément, et entama sur leur origine et leurs progrès un discours qui dura jusqu'après le retour de Pénélope. A la fin, voyant qu'elle ne pouvoit le continuer plus long-tems, elle laissa nos jeunes amis en liberté, et se retira dans le coin de la salle le plus éloigné, afin, dit-elle, de recueillir les notes éparses du *memorandum* que les voleurs lui avoient enlevé.

Barclay continua son travail, sous les yeux de Pénélope qui, de tems

en tems, lui faisoit part de ses conseils et de ses observations. A mesure que les objets se produisoient sur le papier, Pénélope témoignoit sa joie; et Barclay à son tour sentoit un doux plaisir à satisfaire celle qu'il aimoit. En effet, s'il existe une félicité préférable à toute autre félicité, c'est celle dont notre héros jouissoit en ce moment.

Cependant, au milieu d'une joie si pure, il se mêloit quelques soupirs; mais c'étoient des soupirs occasionnés par l'excès du plaisir, et par la crainte qu'il ne fût d'une trop courte durée.

Le tems que dura l'absence du ministre, fut pour eux une petite éternité de bonheur; et comme il étoit un peu tard lorsqu'il rentra,

on se mit à table et l'on soupa ; après quoi, comme il arrive dans toutes les familles bien réglées, chacun fut se coucher.



CHAPITRE VIII.

Le ministre avec le fourgon et les pincettes. — Madame Pawlet avec Virgile. — Animaux qui se reproduisent avec des feuilles. — Madame Pawlet est attaquée. — Elle prend la résolution de tuer un taureau. — Pourquoi elle renonce à ce projet. — Watts, Lionardo et Young, cités comme autorités, pour prouver que c'est nous qui sommes les anciens. — Ce qui nous porte à croire que les anciens étoient plus instruits que nous. — Dans quelle circonstance cela est vrai. — Portrait

d'une beauté romaine. — Quelles étoient les femmes qui portoient des perruques à Rome. — Leçon de français. — Confusion de l'abbé.

Le lendemain matin, après le déjeûner, madame Pawlet et Barclay se retirèrent dans la bibliothèque pour se livrer à leurs occupations respectives. Il y avoit à peine une heure qu'ils y étoient, lorsque leur attention fut détournée par un grand bruit qui se fit entendre en bas. Madame Pawlet sonna, et un domestique vint lui dire que ce bruit étoit occasionné par le ministre, auquel le jardinier venoit d'apprendre que les abeilles avoient abandonné leur ruche. Sur cette nouvelle, madame Pawlet prit un Vir-

gile sous son bras, et se hâta de se rendre sur le lieu du délit. Barclay qui étoit bien aise de voir les abeilles essaimer, la suivit dans le jardin. Du plus loin que madame Pawlet vit son mari, elle s'écria :

Tinnitusque cie, et Martis quate cymbala circum.

« Eh! mon Dieu, ma chère! je n'ai pas de cimbales, dit le ministre; voici le jardinier qui arrive avec la pelle et les pincettes, et cela fera le même effet. »

Le ministre se mit alors à frapper ses ustenciles l'un contre l'autre, et les abeilles se grouppèrent peu-à-peu sur une branche d'arbre. Pendant se tems-là madame Pawlet étoit assise sur un banc, tenant à la main le quatrième livre des Georgiques, qu'elle lut tout haut, sans

oublier les notes, auxquelles elle ajoutoit des commentaires de sa façon. Pénélope étoit absente.

« Aristote, dit madame Pawlet, n'étoit pas bien certain si c'est la peur ou le plaisir qui obligent les abeilles de se réunir, lorsqu'elles entendent le bruit de l'airain. Platon et Pline, à ce que je vois ici, attribuoient cet accident au plaisir, et Varron et Columelle à la peur. Pour moi, je suis de l'avis du Moïse de l'attique. du divin Platon. »

« Bien, bien, ma chère, dit le ministre, qui s'embarrassoit fort peu de la cause, pourvu que l'effet fût assuré; je vois qu'elles sont fort tranquilles maintenant, et si je pouvois seulement prendre la reine, tout iroit bien. »

« Pourquoi l'appelez-vous la

Reine ? s'écria madame Pawlet, tandis que Virgile dit positivement, *Rex*, le roi. Je sais que les modernes, qui prétendent toujours en savoir plus que les anciens, disent que les abeilles ne souffrent qu'une reine parmi elles ; et que le soin de propager leur espèce est entièrement confié à cette reine et aux bourdons. — Mais cette opinion me choque, et je préfère celle de Virgile, qui soutient avec beaucoup de modestie qu'elles (les abeilles) portent dans leur bouche le germe de leur reproduction, et que c'est sur les fleurs et sur les plantes qu'elles cueillent leur nouvelle géniture. »

« Ici, elle fut interrompue par le ministre qui s'écria : « Oh ! mon Dieu ! les voilà parties encore une fois ! Les voilà qui vont sur madame

Pawlet ! Ma chère, ne bougez pas ; pour Dieu ne bougez pas ; elles ne vous feront aucun mal. »

Madame Pawlet n'avoit pas eu le tems de lui demander ce qu'il vouloit dire, que son bras étoit déja entièrement couvert. Elle eut une peur épouvantable ; mais, sur l'assurance que lui donna son mari que les abeilles ne lui feroient aucun mal, pourvu qu'elle se tînt tranquille, elle resta immobile, osant à peine respirer, tant elle étoit effrayée. Lorsqu'elles furent toutes posées, le ministre saisit la reine, et la porta dans une ruche, où toutes les abeilles la suivirent immédiatement, et madame Pawlet fut heureusement délivrée de toutes ses appréhensions. J'aurois dû dire qu'avant cet

accident, madame Pawlet avoit blâmé son mari de se donner tant de peines pour réunir ses abeilles, tandis qu'elle étoit sûre, en suivant la méthode indiquée par Virgile, de lui en procurer autant qu'il en voudroit avec des boyaux de taureau réduits en putréfaction. Le ministre écouta tout cela avec sa patience ordinaire, mais dans son âme il traita cette doctrine avec tout le mépris qu'elle méritoit. Madame Pawlet crut voir dans son silence qu'il doutoit de l'efficacité de sa recette; et pour le convaincre, elle offrit d'acheter un taureau du fruit de ses épargnes, et de lui donner la preuve de la supériorité des anciens sur les modernes; mais ce petit accident l'avoit tellement dégoûtée des abeilles, qu'elle avoit pris la réso-

lution de n'avoir plus rien à faire avec elles.

Dès qu'elle fut hors de danger de la part des abeilles, elle ferma son Virgile, et reprit avec Barclay le chemin de la bibliothèque, en conversant avec lui sur la folle présomption des modernes qui se croient plus habiles que les anciens.

« J'ai vu quelque part, dit Barclay, je crois que c'est dans le pieux docteur Watts, que l'on accorde aux anciens l'honneur d'avoir produit quelques grands hommes et des ouvrages d'un très-grand mérite; mais qu'il n'est pas moins vrai que ces auteurs ont vécu dans l'enfance de la société, au lieu que les philosophes et les écrivains élégans des tems modernes, sont véritablement les anciens, attendu que c'est leur

expérience et leurs observations qui ont dissipé les ténèbres et corrigé les erreurs des premiers âges. »

Quoique madame Pawlet n'aimât pas à être contredite, la réputation énorme qui avoit devancé Barclay, lui faisoit un devoir de l'entendre en silence, et de le traiter avec beaucoup de considération. Cependant, sans attaquer de front l'opinion du docteur Watts, elle crut qu'elle pouvoit au moins lui disputer l'honneur d'en être le créateur.

« Je me rappelle très-bien le passage dont vous parlez, dit-elle à Barclay; mais je ne crois pas que cette idée appartienne au docteur. » La-dessus elle ouvrit ses tablettes, et à la page 47 du premier volume de Lionardo de Capoue, elle trouva

ces mots : « A dire vrai, c'est nous qui sommes les anciens, et ceux qui sont nés tandis que le monde étoit dans son enfance ou dans sa grande jeunesse, ne peuvent avoir ni autant de lumière ni autant d'expérience que nous. »

« Eh bien! s'écria madame Pawlet, n'est-ce pas-là votre passage ? »

« Il paroît qu'oui, répondit Barclay; mais, à coup sûr, la répétition de la même idée ne prouve rien contre mon assertion. »

Madame Pawlet ne répliqua pas; mais elle pinça ses lèvres, fit de grands yeux, comme si elle avoit voulu dire : « Je crois que vous avez raison. » Barclay continua :

« Je suis tenté de croire que le mépris que certaines gens ont pour

les savans de leur tems, prend sa source dans cette vanité qui accompagne nécessairement les esprits foibles, et qui les dispose à se croire aussi sages et aussi instruits qu'aucun de leurs contemporains; et comme ils sont forcés d'avouer qu'ils sont loin d'égaler les anciens, leur vanité les induit encore à croire que personne, parmi les modernes, ne peut leur être comparé. Il faut ajouter à cela que, dans ce qui a rapport aux anciens, ils ne voient que leurs talens, leurs principes, et pas un de leurs défauts; au lieu qu'ils ont tous les jours occasion d'être témoins des fautes de leurs contemporains; ce qui détruit en grande partie le mérite de leurs ouvrages. ls n e peuvent se résoudre à admirer les meilleurs préceptes d'un homme

dont la conduite, pendant sa vie entière, a prouvé qu'il n'en faisoit aucun cas.

» Il faut convenir que, sous ce rapport, les anciens étoient plus sages que nous. On ne voit pas qu'ils aient jamais rejetté un systême sage ou une découverte utile, par cela seul qu'ils étoient nouveaux. Une école s'est établie sur une autre école, et s'est mise à sa place, toutes les fois qu'elle a pu démontrer l'absurdité du systême de celle qui l'avoit précédée, et l'avantage du sien. Si les Grecs avoient été les ennemis de toute espèce de nouveauté, autant que nous le sommes, quelles seroient les choses anciennes qui nous seroient restées ? »

Madame Pawlet écoutoit notre héros avec un plaisir mêlé d'amira-

tion ; elle aimoit à voir la chaleur et l'énergie avec lesquelles il exposoit son opinion. Elle renonça donc à prolonger la discussion, et elle aima mieux la terminer avec éclat par une citation de Tacite qu'elle se rappela en ce moment.

« Les choses que nous regardons aujourd'hui comme très-anciennes, ont été nouvelles dans leur tems. Le siècle où nous vivons deviendra aussi l'antiquité pour nos neveux, et ce que nous prétendons aujourd'hui être imité des exemples des anciens, servira d'exemple à d'autres. »

Barclay craignant d'avoir été trop loin, et d'avoir montré un peu trop de sévérité contre sa patrone, essaya de la flatter en lui faisant compliment de l'à-propos de sa citation, et de la justesse de son application,

ce qui lui plut infiniment, et ils arrivèrent à la bibliothèque les meilleurs amis du monde.

Le lecteur se rappellera que ce jour-là étoit consacré à célébrer l'anniversaire du mariage de madame George Pawlet, et que toute la famille du ministre avoit été invitée à assister à la fête. Comme cette cérémonie avoit lieu tous les ans, madame Pawlet avoit eu le tems d'y songer, et elle avoit fait de grands préparatifs pour cette occasion. Il n'y avoit pas une demi-heure qu'ils étoient dans la bibliothèque, lorsque madame Pawlet se levant brusquement s'avança vers Barclay, et lui tint ce langage :

« Monsieur Temple, j'ai la plus haute opinion de la solidité de votre jugement, et par conséquent je sup-

pose que vous méprisez souverainement les ornemens extérieurs d'une créature humaine. Je les méprise autant que vous, monsieur Temple. Que les autres se couvrent de colifichets de toute espèce, je les leur abandonne ; mais je n'en serai pas moins vêtue avec décence et avec éclat ; car, ainsi que nous lisons dans le livre des Proverbes (Ici elle cite le texte original, que je crois devoir épargner au lecteur, et surtout à mon imprimeur.), l'or, les bijoux, et les ornemens précieux sont les livres de la sagesse. XX 13. Voilà les choses que je préfère ; toutefois en me conformant à l'usage adopté dans les jours de fêtes, je veux paroître sous un costume qui pourra surprendre un peu, mais qui doit nécessairement plaire, pour peu

qu'il reste encore quelques traces du bon goût, j'entends du goût classique. Le costume grec est porté par tant de gens, que je rougirois d'être ainsi vêtue. J'ai donc choisi le costume romain, afin de paroître aussi originale qu'il me sera possible. J'ai suivi exactement Pétrone dans la description qu'il fait du costume d'une beauté romaine. J'ai consulté mon miroir, et je ne doute pas que je ne réalise le portrait d'une dame romaine, qu'il nous a laissé. » En disant cela elle tourna les talons, et se retira pour mettre son projet à exécution; et elle laissa Barclay rire à loisir de son amour-propre et de son absurdité. Afin que le lecteur ait quelque idée de la figure que madame Pawlet se proposoit de

faire, je vais tracer le portrait que madame Pawlet prétendoit imiter.

Aucune expression ne peut nous donner une idée satisfaisante de sa beauté. Tout ce que je dirai sera au-dessous de la vérité. Ses cheveux, qui frisoient naturellement, flottoient négligemment sur ses épaules; son front étoit bas (c'étoit la mode alors), et laissoit voir la racine de ses cheveux. (1)

(1) Les dames relevoient leurs cheveux pour faire voir qu'elles ne portoient pas perruque, dont l'usage étoit fréquent parmi les femmes de mauvaise vie; de sorte que, lorsqu'une matrone etoit forcée d'en porter une, elle la choisissoit noire, pour se distinguer des femmes galantes qui portoient les leurs d'un jaune ardent, imitant la couleur de l'or.

Ses

Ses sourcils longs se réunissoient presque au-dessus du nez. Ses yeux étoient plus brillans que les étoiles, après que la lune est couchée. Son nez étoit un peu aquilin, et sa bouche ressembloit à celle dont Praxitèle avoit orné la figure de Vénus. Enfin, sa figure, son cou, ses mains et ses pieds éclipsoient, par leur blancheur, le marbre de Paros. »

Après s'être conformée à ce portrait autant qu'il lui étoit possible, elle devoit mettre, au lieu d'une robe ordinaire, la *stola* ou une espèce de longue veste qui lui descendoit jusqu'à la cheville du pied, et après s'être préalablement ceinte étroitement le corps avec une étoffe extrêmement légère, afin de se faire une taille mince, ce en quoi elle étoit

sûre de réussir au-delà de ses souhaits.

Dès que madame Pawlet se fut retirée, Barclay crut qu'il en pouvoit faire autant. Il descendit donc de la bibliothèque sans trop savoir où il alloit, à moins que le lecteur ne suppose qu'il avoit un espoir secret de rencontrer, par hasard, sa chère Pénélope. En ouvrant la porte du salon, il apperçut l'abbé donnant une leçon de français à Pénélope. Le livre qui leur servoit de texte étoit la Nouvelle Héloïse Ils en étoient à la fin de la lettre à Julie, que l'abbé faisoit répéter à Pénélope.

Ah! c'est très-bien, disoit-il, c'est à merveille. Répétez encore une fois. » Je ne puis plus vivre dans l'état où je suis; et je sens qu'il

faut enfin que j'expire à tes pieds ou dans tes bras. »

Barclay étoit entré sans être apperçu, et il se trouvoit tout près d'eux; il ne pouvoit voir la figure de l'abbé pendant cette répétition; mais sa contenance d'ailleurs ne lui plaisoit pas; cependant, comme il ne vouloit pas avoir l'air de les espionner, il dit tout haut : « J'espère que je ne suis pas de trop. »

A ces mots, tous les deux tournèrent la tête. L'abbé fut un peu confus, mais Pénélope parut enchantée de le voir, d'autant plus qu'il avoit été présent à son esprit tout le tems qu'avoit duré la lecture des amours de Julie.

« Pas du tout, répondit-elle; monsieur l'abbé, nous en resterons là aujourd'hui, s'il vous plaît. »

« Quel a été le sujet de votre leçon ? dit Barclay, en prenant le livre qui étoit sur la table, et en l'ouvrant. »

« Jean-Jacques, monsieur », répondit l'abbé.

« Le style de cette lettre est brûlant, reprit Barclay, et les descriptions ne sont pas de nature, au moins suivant mon opinion, à être mises sous les yeux de toutes les jeunes personnes ; mais miss Pénélope a tant de vertu et d'innocence, que toutes ces choses peuvent entrer et sortir de sa mémoire, sans laisser aucune impression derrière elle. »

En disant cela, Barclay avoit les yeux fixés sur l'abbé, dont la rougeur déceloit l'embarras de sa situation. Il alloit cependant répondre,

lorsque Pénélope l'en empêcha, en disant :

« Je ne sais pas, monsieur Temple, s'il y a dans ce livre quelque chose que je ne doive pas lire ; ce dont je suis sûre, c'est que mon cœur sent parfaitement tout ce que j'ai lu. Au reste, s'il y a du mal, c'est monsieur l'abbé qui est à blâmer, parce que je ne fais que suivre ses instructions. »

L'abbé se justifia ensuite.

« Je ne considère dans tout ceci que la pureté du langage, et c'est beaucoup moins au sujet que mademoiselle s'attache, qu'au style et à la prononciation.

« Je vous remercie, monsieur, dit Pénélope ; mais je suis obligée d'avouer que le sujet m'a aussi beaucoup intéressée. »

Le ministre qui entra dans ce moment, vint terminer cette conversation, et tirer l'abbé de l'embarras où il se trouvoit.

« Eh bien ! eh bien ! leur dit-il, à présent que les abeilles sont rentrées et en repos, je crois que nous ne ferions pas mal d'aller faire un peu de toilette. »

L'abbé profita de l'avis, mit son rouleau dans sa poche, fit trois ou quatre profondes révérences et se retira.

Barclay ne pouvoit lui pardonner la leçon de français.



CHAPITRE IX.

Etonnement du ministre en voyant madame Pawlet. — Figure qu'elle fait dans son cabriolet.. — Le courier de la malle. — Ses observations sur les jeunes demoiselles. — Lettre de Vonhein. — Son résultat. — Leur réception chez M. George Pawlet. — Epigramme. — Un fou guéri en voyant un plus fou que lui. — Grand morceau de musique, composé pour l'occasion. — Science de madame George Pawlet dans ses compositions. — Sa justifi-

cation. — Remarques sur les compositeurs de musique. — Madame Pawlet en recommande plusieurs à sa sœur. — Boëce, Dîner, et l'arche de Noé.

LE ministre et Barclay furent bientôt habillés et rendus dans la salle, où ils attendoient, pour partir, que les dames fussent prêtes. Pénélope parut un instant après, vêtue avec autant d'élégance que de simplicité et de modestie. Barclay n'avoit pas négligé sa toilette; il étoit mis proprement et avec goût. Enfin madame Pawlet fit son entrée. Pour me servir des propres mots de Pétrone, en parlant d'une beauté romaine, je puis dire qu'aucune expression ne pourroit donner l'idée

même à-peu-près de sa figure. Tout ce que je dirois seroit au-dessous de la vérité.

Du moment que le ministre l'apperçut, il s'écria :

« Oh! miséricorde! miséricorde! miséricorde! » En faisant ces exclamations, il marchoit de long en large dans la salle, balançant sa tête comme un mandarin.

Pénélope l'examina ; puis elle regarda Barclay qui se retira vers la fenêtre, tenant son mouchoir devant sa bouche.

« Ah ! ah! dit madame Pawlet, j'étois bien sûre de vous étonner. »

« Oui, ma chère, vous nous étonnez, répondit le ministre ; vous nous étonnez, et cela est vrai. »

« Vous avez ri de mon dernier costume, et j'ai résolu..... »

« De nous faire rire encore plus fort. »

« Monsieur Pawlet ! je ne me serois pas attendue à un pareil langage de votre part ; mais votre ignorance et votre. . . . . . »

« Ma chère amie, mon intention n'est pas de vous offenser ; mais sérieusement, vous proposez-vous d'aller comme cela ? »

« Oui, monsieur, et si votre état le permettoit, vous feriez bien de prendre le même costume. »

« Allons, à la bonne heure ; mais ma chère, vous avez donc une voiture ; car enfin, vous ne traverserez pas le village dans cet équipage. »

« Non sans doute ; je n'irai pas à pied ; j'irai dans votre chaise, et Pierre me conduira. »

« A la bonne heure ! à la bonne heure ! Faites donc comme il vous plaira. »

La chaise étoit à la porte. — Le ministre la plaça dedans ; et Pierre, avec ses grands yeux ouverts et la bouche béante, s'assit le plus loin d'elle qu'il put, et partit.

« Que Dieu la préserve de tout accident ! dit le ministre. La pauvre femme ! Vit-on jamais une pareille folie ? »

Monsieur Pawlet, Pénélope et Barclay suivirent à pied. Quant au petit chien, il s'étoit si mal comporté la dernière fois, et avoit montré si peu de goût pour la musique, qu'on le laissa à la maison. Au moment où ils gagnoient le sommet de la montagne, ils apperçurent le commissionnaire du village, qui ap-

portoit les lettres de la poste voisine.

« Ah! voici la poste! s'écria Pénélope; je suis sûre qu'il y a une lettre pour moi. »

« La poste arrive bien tard ici, dit Barclay. »

« Oui, répondit le ministre; nous sommes si loin de la grande route, qu'il est toujours fort tard lorsque nous recevons nos lettres. »

Pendant ce tems-là, le commissionnaire les avoit joints.

« Eh bien! James, vous avez une lettre pour moi, n'est-ce pas? »
« Oui, miss, répondit James, j'en ai une aujourd'hui; et la voilà. La peste! ajouta le petit drole, comme vous êtes gentille et contente, lorsque j'ai une lettre pour vous; et comme vous êtes triste, lorsque je

n'en ai pas ! Eh bien ! c'est tout de même avec les autres jeunes demoiselles du village : lorsque j'ai des lettres pour elles, elles me mangent de caresses ; et lorsque je n'en ai pas, elles me tueroient, si leurs yeux étoient des pistolets : enfin c'est au point que j'ai souvent été tenté, voyez-vous, de leur écrire moi-même des lettres, plutôt que de les rendre malheureuses. Oh ! mais, tandis que je parle, j'oublie que j'en ai une autre pour un monsieur Barclay-Temple, chez le révérend monsieur Pawlet. »

« C'est moi », dit Barclay.

On renvoya le commissionnaire.

Notre héros jetta un coup-d'œil sur l'adresse, et reconnut l'écriture de Vonhein. Sa main trembloit en l'ouvrant. Il sentoit qu'en s'abandon-

nant à son amour pour Pénélope, il avoit, sans le vouloir, trahi les intérêts de son ami. Son cœur lui reprochoit sa conduite, et il rougit à la vue de ces caractères qui, dans tout autre tems, l'auroient comblé de joie.

Pénélope s'étoit arrêtée pour lire sa lettre qu'elle donna ensuite au ministre. Barclay se remit enfin, et parcourut la lettre de Vonhein, dans laquelle il annonçoit qu'attendu quelques affaires qui lui étoient survenues, il lui seroit impossible d'être auprès de lui aussi-tôt qu'il l'auroit désiré ; mais il ajoutoit : « Mon cœur est avec vous et avec Pénélope. Parlez-moi souvent d'elle. Dites-lui que, si je me tiens loin d'elle encore pour quelque tems,

c'est afin de la rejoindre bientôt ; pour ne la quitter jamais.

» Sans votre amitié, Barclay, qui me soutient et me console, et sans son amour qui adoucit l'absence et charme mes ennuis, je serois l'être le plus malheureux. Mais un peu de patience, et le tems viendra, j'espère, où dans la société de Pénélope et la vôtre, dans le sein de l'amour et de l'amitié, je jouirai d'une plus grande somme de bonheur et de tranquillité, que mon caractère bourru et fâcheux n'est susceptible de me laisser goûter dans tous les instans. »

Barclay ne pouvoit retenir ses larmes. Chaque mot d'amour pour Pénélope, chaque mot d'une amitié qu'il se sentoit dans l'impossibilité

de ne pas trahir, lui perçoit le cœur.

La lettre étoit terminée par les protestations les plus tendres et les plus affectueuses.

Ah! dit Barclay, en lui-même, oh! mon ami! ne pourriez-vous pas trouver un moyen moins cruel de m'assassiner? Votre amitié, me tue, me désespère! »

Il y avoit un *post-scriptum* entièrement consacré à Gregory, qui n'avoit pu jouir d'aucun repos, d'aucun bonheur depuis le départ de son maître, et qui demandoit à grands cris qu'il lui fût permis d'aller le rejoindre.

« Eh bien! dit le ministre à Barclay qui avoit les yeux fixés sur la lettre; eh bien! j'espère que vos amis vous annoncent quelques bon-

nes nouvelles, monsieur Temple? La lettre que Pénélope a reçue nous apprend que nous recevrons bientôt la visite d'une personne très-aimable. »

« Oui, dit Pénélope, la plus aimable femme du monde. »

« Je vous demande pardon, dit Barclay, qui avoit été réveillé par le son de voix de Pénélope; je vous prie d'excuser mon inattention; j'étois entièrement occupé de ce que je lisois. »

« Rien de désagréable, j'espère », dit le ministre.

« Oh! non, reprit Barclay, en se remettant. Cette lettre est de mon ami Vonhein. Elle me parle de l'attachement d'un ancien domestique de mon père qui, me dit-il, est extrêmement malheureux depuis mon

départ, quoiqu'il n'y ait qu'une semaine que nous sommes séparés l'un de l'autre. »

« Pauvre garçon ! s'écria le ministre. Quand verrons-nous monsieur Vonhein ? »

« Il regrette beaucoup, dit Barclay, de ne pouvoir se rendre auprès de vous aussi-tôt qu'il le désireroit ; mais il me charge de le rappeler à votre souvenir, et particulièrement à celui de miss Pénélope. Je vais vous lire sa lettre, si vous le permettez. »

Ici, il se plaça à côté du ministre, et en face de Pénélope ; et pour empêcher le premier d'observer ce qui alloit se passer, il eut soin en lisant, de marquer avec le doigt à mesure qu'il avançoit, afin de fixer son attention sur le papier. Pendant

ce tems-là , et tout en lisant , il observoit Pénélope, dont l'embarras et la rougeur déceloient les sentimens dont son âme étoit agitée.

« Fort bien dit , s'écria le ministre, quand Barclay eut fini ; vous voyez, ma chère Pénélope, comme il écrit en homme véritablement amoureux. »

Pénélope baissa les yeux ; le ministre se pencha vers elle pour juger l'effet que cette lettre avoit produit sur sa figure, et voyant sa rougeur, il lui passa la main sous le menton , en souriant et dit :

« Bien ! Que Dieu vous protège tous les deux ! J'espère que vous serez heureux ensemble. »

Le digne ministre n'appercevoit pas une larme qui obscurcissoit ses beaux yeux , et il attribua sa rou-

geur à une cause bien différente de la véritable.

Le bonheur de Barclay étoit détruit. Les idées les plus noires avoient pris la place de sa gaité, et son âme étoit en proie à la douleur et au désespoir.

Pénélope et Barclay gardèrnt un morne silence pendant tout le tems que le ministre parla de Keppel-Vonhein, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils furent à la porte de monsieur George Pawlet. Dès qu'ils furent entrés, ils furent complimentés en musique par Nathan et ses choristes, qui l'accompagnèrent jusqu'à la maison, en chantant un épithalame mis en musique par madame George Pawlet, et dont les paroles étoient de miss Phillis, le poëte en titre de toute la famille.

J'ai cru pouvoir me dispenser de mettre cet épithalame sous les yeux du lecteur, attendu que ce genre de poëme n'étoit pas son fort; celui dans lequel elle excelloit, étoit la satyre. C'étoit là que son talent brilloit; aussi ne manquoit elle pas de l'exercer contre tous ses voisins, parmi lesquels l'épouse du ministre étoit particulièrement distinguée.

Quoique ses épigrammes ne fussent pas très-remarquables, ni pour l'esprit, ni pour la finesse, elles remplissoient parfaitement le but de leur auteur, celui de déplaire souverainement à ceux qui en étoient l'objet.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, les éclats de rire et les exclamations, occasionnés par l'arrivée de madame Pawlet, avoient un peu

cessé. La famille harmonieuse, cependant, n'eut pas lieu d'être plus étonnée du costume de madame Pawlet, que nos amis ne le furent de celui de sa belle-sœur, qui n'étoit guères moins ridicule. C'étoit un habillement complet Italien, de l'ancienne école, qu'elle avoit apporté de ce pays, il y avoit un peu plus de vingt ans.

Voltaire, dans son commentaire de l'Essai de Beccaria, sur les crimes et les punitions, rapporte cette anecdote de Simon Morin.

« Il (Morin) croyoit qu'il ne faisoit qu'une substance avec Jésus-Christ, et on l'envoya dans une maison destinée à renfermer les fous. Là, il trouva un autre fou qui se croyoit Dieu le Père. Simon fut tellement frappé de la folie de son

confrère, qu'il recouvra pour un tems l'usage de sa raison. » Maintenant, le lecteur s'attend peut-être que les dames Pawlet ont produit, l'une sur l'autre, un effet tout semblable, et que, sentant toute leur extravagance, elles ont abjuré leur folie : point du tout ; elles étoient toutes les deux tout aussi folles que Simon, car aucune d'elles n'avoit assez de bon sens, pour s'appercevoir de sa folie.

Après les complimens d'usage, le négociant prit Barclay par la main, et le conduisit à une croisée où il engagea avec lui une conversation particulière, tandis que son épouse exécutoit, en attendant l'heure du dîner, un grand morceau qu'elle avoit composé pour

cette occasion, et que l'on écouta plutôt par politesse que par goût.

Les accompagnemens étoient de la composition de l'abbé Dupont qui, pour plaire à madame George Pawlet, avoit fait une partition complette. L'abbé étoit absent ; il étoit retenu chez l'honorable monsieur Buckle, et madame George n'osoit se flatter d'exécuter son grand morceau aussi bien qu'elle espéroit le faire le soir, lorsque l'abbé seroit présent. « Et même alors, ajouta-t-elle, je ne pourrai vous donner qu'une idée imparfaite des grands effets que pourroit produire un orchestre complet. Au reste, nous ferons comme nous pourrons.

« Je vais tâcher, maintenant, de vous donner, au moyen de mes divers repos, l'idée la moins imparfaite

faite que je pourrai de cette grande composition. » Alors elle commença un détestable pot-pourri, qui dura vingt-cinq minutes, en s'écriant à chaque minute : « Ici, mes cors, — mes flûtes, — mes violons ; — mes clarinettes, — mes bassons. — Maintenant tous ensemble ! » C'est ici qu'elle faisoit un vacarme épouvantable, et capable d'assourdir toute l'assemblée. Ensuite elle dirigea l'attention de la compagnie sur les divers mouvemens de cette musique infernale.

« Gracioso — expressivo — fortissimo — pianissimo — agitato. Puis, tout-à-coup : « Ici je place une figure ; et je passe en un instant de la clef de C naturelle, en sept dièses, accompagnés de plusieurs quintes roulantes, et autant d'oc-

taves. Cela peut paroître singulier ; mais nous autres modernes, nous nous permettons ces licences. De la nouveauté, des difficultés et des grands effets, voilà ce qu'il nous faut. » Enfin, après un dernier « tous ensemble », elle termina son morceau de musique, à la grande satisfaction de tous ceux qui étoient présens, et qui étoient impatiens d'arriver à la fin.

Pendant tout ce tems-là, madame Pawlet étoit sur les épines ; elle étoit prête à étouffer de jalousie ; car elle ne pouvoit souffrir que personne, et sur-tout une femme, eût l'insolence de captiver l'attention et eût la prétention d'en savoir plus qu'elle, sur un sujet quelconque. Elle avoit la vanité de croire et de vouloir persuader aux gens qu'aucune ma-

tière ne lui étoit étrangère. Et elle étoit bien déterminée à remettre sa sœur à sa place et à châtier son arrogance. Pour commencer elle parla des accompagnemens dont l'abbé étoit l'auteur, et elle finit par lui dire qu'elle ne savoit pas un mot de théorie; et que tout son talent se bornoit à une exécution bonne ou mauvaise, qu'un enfant, ou même un animal domestique pouvoit apprendre aussi bien qu'elle.

Madame George se défendit comme elle put, et dit qu'elle avoit lu plusieurs excellens ouvrages sur la basse continue.

« Sottises que tout cela! dit madame Pawlet; de tous les ouvrages publiés dans ces derniers tems sur la musique, il n'y en a pas un qui soit écrit de manière à être compris

par personne. J'ai lu un grand nombre de vos écrivains modernes sur la musique, et je ne crois pas qu'il existe dans le monde littéraire, un auteur qui ait réuni plus d'absurdités et plus de confusion. »

Madame George Pawlet convint qu'ils n'étoient pas aussi clairs qu'il seroit à désirer, mais qu'il y avoit néanmoins de très-bonnes choses à prendre dans leurs ouvrages.

« Oui, dit madame Pawlet, beaucoup de confusion. Non, ma sœur; si vous voulez sérieusement apprendre la théorie de votre art, lisez Aristoxène, Euclide, Nicomaque, Alypius, Gaudonce, Quintilien, Bacchius et Cappella avec les commentaires instructifs et profonds de Marcus Meibomius. »

« Ma foi non, ma sœur, dit

madame George Pawlet, en riant; je vous abandonne tous ces noms en *us*, et je m'en tiendrai, si vous le voulez bien, à des écrivains moins célèbres. »

« Ce que c'est que l'ignorance! s'écria madame Pawlet; vous ne saurez jamais de musique que ce que vous pouvez en apprendre avec vos doigts; mais pour ce qui est du ressort de l'imagination, c'est trop au-dessus de vous. Vous pourrez bien produire de l'harmonie, mais vous ne comprendrez jamais ce que c'est. »

« En ce cas là, ma sœur, dit l'autre, je suis encore plus excusable que vous; car vous la comprenez, et vous ne pouvez pas en faire. Mais voulez-vous bien me faire le plaisir,

ma sœur, de m'apprendre ce que c'est que l'harmonie ? »

« Boëthius *de musicâ* nous dit que *harmonica est* .... »

« Oh! pas de latin, je vous prie, ma sœur! »

« Eh bien donc, l'harmonie est une faculté qui consiste à examiner la différence des sons aigus d'avec les sons graves, au moyen du sentiment et de la raison. Mais le sentiment et la raison, de la musique, comme de toute autre chose, paroissent être entièrement hors de votre sphère, ma sœur! »

Ici on vint annoncer que le dîner étoit prêt.

« Ah! j'en suis bien aise, s'écria le ministre. Un bon dîner est la chose du monde la plus propre à bannir la discorde et à établir l'har-

monie. Allons ! un jour comme celui-ci, elle doit régner sans aucun nuage ; et j'espère que personne ne la troublera. »

En disant cela il prit, suivant l'usage, madame George Pawlet par la main et la conduisit dans la salle à manger ; le négociant offrit la sienne à l'épouse du ministre ; monsieur Etienne eut le bonheur de conduire Pénélope, et le destin avoit réservé miss Phillis pour le pauvre Barclay.



CHAPITRE X.

Opinion de madame Pawlet sur la nature humaine. — Le ministre est mécontent. — Miss Philis est réprimandée par sa mère. — Si le rire est particulier à l'homme. — Madame Pawlet pense que non. — L'hymne des Marseillais. — Réflexions de madame Pawlet sur cette marche. — Variations. — Quelle elle est. — Accident qui finit par faire rire. — La manière de toujours se bien porter. — Avis aux donneurs de conseils. — Les jambes de Pierre.

MONSIEUR George Pawlet et son épouse présidoient à table. Celle-ci

étoit au haut bout, ayant à sa droite le ministre, Etienne et Pénélope l'autre étoit vis-à-vis, ayant de même à sa droite l'épouse du ministre, Barclay et miss Phillis.

Le repas étoit somptueux, et le ministre qui étoit de la meilleure humeur du monde, faisoit tous ses efforts pour égayer tous les convives, et leur faire partager ses heureuses dispositions. Le jeune monsieur Etienne étoit si attentif auprès de sa voisine, qu'il en étoit importun. Barclay étoit poli envers la sienne; mais rien ne put lui rendre sa gaité.

La présence de Pénélope servit cependant à le rendre moins malheureux, et les œillades qu'ils se lançoient de tems en tems, leur tenoient lieu des mets les plus exquis.

Le négociant, selon sa coutume,

fut très-froid et parla peu ; sa femme ne parla guères plus, mais ce ne fut pas sa faute ; elle fut constamment réduite à écouter en silence la verbeuse érudition de sa belle-sœur qui, pour ne pas être interrompue, refusa de goûter à tout ce qu'on lui présenta, sous prétexte qu'elle avoit diné.

« Je fais comme les autres animaux, dit-elle, je mange quand j'ai faim ; et c'est ainsi que l'homme faisoit, lorsqu'étant encore sauvage, il couroit noblement dans les bois. Je ne vois pas pourquoi je ne ferois pas encore la même chose.

» Je suis convaincue que tout ce que les animaux font par instinct est essentiellement bon. Pourquoi n'imiterions-nous pas leur exemple, en mangeant quand nous avons

faim, comme nous les imitons dans beaucoup d'autres circonstances? Dans nos fonctions animales, nous faisons tout comme les autres bêtes brutes; nous mangeons comme elles, nous buvons comme elles, nous respirons comme elles. »

Le ministre étoit dans une détresse inconcevable.

« Nous dormons comme eux; nous . . . . . »

« Ma chère! oh ma chère amie! » s'écria le ministre, en la regardant d'un air avec lequel il étoit toujours sûr de la désarmer, car en même tems qu'il la conjuroit de s'arrêter, il avoit l'air de lui demander cette faveur pour l'amour d'elle-même.

Elle s'arrêta.

Le jeune Etienne et sa sœur lais-

sèrent échapper un éclat de rire immodéré.

« Phillis, mon amour, lui dit sa mère, d'un ton un peu sévère, de quoi riez-vous ainsi ? »

Phillis regarda sa mère d'un air bête, et resta muette.

Monsieur Etienne n'ayant tenu aucun compte de la réprimande que sa mère avoit faite à sa sœur, et ayant continué de rire, madame Pawlet quitta son premier sujet, pour reprocher à monsieur Etienne son impolitesse, dans laquelle elle appercevoit, dit-elle, des symptômes de bêtise les mieux caractérisés. « Mais, peut-être, me direz-vous, que le rire est un privilège particulier à l'espèce humaine. Eh bien ! je vous dirai encore, jeune homme, que vous avez tort. Je sais que

Lucien observe que l'âne ne rit pas; mais je sais aussi qu'il est contredit en cela par un autre auteur qui affirme qu'un âne peut rire tout comme un autre; et, d'après ce que je vois, je suis tentée de croire qu'il a raison. »

A ces mots, monsieur Etienne baissa la tête, et madame Pawlet se rengorgea.

La table desservie, les dames se retirèrent, après avoir bu un ou deux verres de vin.

Lorsqu'elles furent parties, monsieur Etienne se plaça vis-à-vis le négociant, et fit circuler les bouteilles. Comme la conversation languissoit un peu (car le négociant étoit toujours sombre et silencieux toutes les fois que quelqu'un de sa famille étoit présent), il fit l'histoire

scandaleuse de toutes les familles des environs; ce qui parut lui faire un très-grand plaisir. Mais s'étant apperçu (car il ne manquoit pas de cette sorte de pénétration qu'on appelle astuce) que ces petites gaités n'étoient pas du goût de ses auditeurs, il cessa ses plaisanteries, et la conversation devint générale; c'est-à-dire, très-peu intéressante, et par conséquent nous en ferons grâce à nos lecteurs. Ils avoient à peine eu le tems de boire quelques verres de vin, qu'on vint les avertir que le thé étoit prêt. En entrant dans le salon, ils furent accueillis par des salutations respectueuses et des complimens à perte de vue, de la part de l'abbé Dupont, qui avoit rejoint la compagnie. Après avoir fini ses révérences, il alla reprendre

sa place auprès de madame George Pawlet, qui parcouroit un morceau de musique. Les jeunes demoiselles étoient occupées à faire le thé, et monsieur Etienne se donnoit des peines incroyables pour les aider, ou plutôt pour les interrompre. Le ministre et Barclay s'approchèrent de la table, et se mêlèrent à la conversation. Rélégué dans l'un des coins de la salle, le négociant s'abandonnoit dans un fauteuil à bras, à sa noire mélancolie ; et dans un autre coin, étoit assise madame Pawlet, qui, peu après que tout le monde fut réuni, s'écria : « Allons, monsieur l'abbé, l'*hymne des Marseillais.* »

L'abbé se leva sur-le-champ, et avec un sourire aussi gracieux que sa triste figure pouvoit le comporter,

il prit son violoncelle, et joua l'*Hymne des Marseillais*, accompagné par madame George Pawlet sur son piano. Cette superbe musique fit tant de plaisir à madame Pawlet, qu'elle ne put s'empêcher d'en chanter occasionnellement les paroles, comme *Allons enfans de la patrie*, ou bien *Aux armes citoyens*, mais avec une voix rauque et tellement discordante, que les oreilles musicales de sa sœur en furent horriblement déchirées. Lorsque l'abbé eut fini, elle s'écria :

« C'est admirable ! Je ne suis point surprise, monsieur Temple, des effets que cet air martial a produits sur la nation française ; il me rappele ce poëme de Solon, commençant par ces mots : *Marchons à Salamine*, qui rendit aux Athé-

niens

niens leur courage, et les détermina à retourner à l'attaque d'une place qu'ils avoient abandonnée, et qu'ils désespéroient de jamais conquérir. »

« Oui, madame, répondit Barclay, et l'on peut aussi comparer à cet hymne, les chants de Tyrtée, qui inspiroient aux Lacédémoniens tant d'ardeur et d'intrépidité; tel que celui-ci: « *La voix de la patrie appelle l'homme de courage....* »

Cette citation fit grand plaisir à madame Pawlet, et le jaloux abbé en conçut un dépit mortel. Elle continua sur le même ton jusqu'à ce que le thé fut desservi; mais alors s'appercevant que sa sœur se disposoit à faire de la musique, elle se leva, prit une bougie et alla s'asseoir à l'une des extrémités de la salle, où

elle s'occupa, pendant tout le reste de la soirée, à tirer des lignes sur les feuilles blanches de son *Mémorandum*, sans faire la moindre attention à ce qui se passoit.

Le négociant qui ne connoissoit d'autre amusement que dans une partie de whist, amusement qu'on lui procuroit rarement, voyant ce que l'on se disposoit à faire, parut excessivement de mauvaise humeur. Sa femme s'en apperçut, et trouva sur-le-champ un moyen de l'égayer.

On n'imagine pas combien il faut peu de chose pour contrarier l'homme le plus doux, ou pour tempérer le caractère le plus bourru. J'ai déja dit que le négociant étoit de vraie race anglaise (*un parfait John-Bull*); je veux dire que, quoi-

qu'il fût naturellement mélancolique, il ne manquoit pas de cette originalité d'esprit, que les Anglais appelent *humeur*, et qui les distingue des autres nations. Ces traits caractéristiques des Anglais de race, brilloient par intervalles dans monsieur Pawlet, comme le soleil, dans un jour nébuleux, se laisse appercevoir de loin en loin entre deux nuages qui se suivent, qui se pressent pour l'obscurcir de nouveau. Sa femme, comme les femmes de tous les pays du monde, connoissoit le côté foible de son mari, et ne manquoit jamais de l'attaquer par-là, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Elle lui dit donc, en se retournant vers lui et sans cesser de préluder sur son instrument: « Eh bien! M. Pawlet, que ferai-je pour

vous amuser ? Je jouerai tout ce que vous voudrez. Choisissez parmi tous ces airs ; lequel aimez-vous le mieux ? »

« Celui qui sera le plutôt fini », lui répondit-il, d'une voix rauque.

Ici sa figure naturellement grave, se dérida tout-à-coup, et quoique ce fût pour la millième fois qu'il répétoit cette grosse plaisanterie, il porta ses deux mains sur ses côtés, et se mit à rire à gorge déployée.

Sa femme fit aussi semblant de rire, de même que l'abbé, quoiqu'ils s'entendissent parfaitement l'un et l'autre, pour rire aux dépens du mari, au lieu de rire avec lui. Maintenant qu'elle avoit atteint son but, et qu'elle savoit qu'elle pouvoit impunément faire ce qu'elle vouloit, elle se hâta d'entamer la pièce de sa

composition, dont la répétition avoit eu lieu avant dîner, et avec l'assistance de l'abbé qui l'accompagna sur son violoncelle, elle l'exécuta avec un enthousiasme qui approchoit de la fureur. Le jeune monsieur Etienne et miss Phillis n'eurent pas l'honneur de figurer pour leur partie; on leur avoit persuadé que la musique de leur mère étoit trop scientifique pour eux. Personne ne put dire un seul mot pendant les vingt-cinq minutes que dura cette cacophonie, excepté Pénélope et Barclay dont le langage pouvoit très-bien s'exprimer sans le secours de la langue, et seulement en faisant usage chacun de leurs deux yeux.

Quant aux deux messieurs Pawlet, on les trouva, lorsque ce morceau fut terminé, profondément

endormis, chacun dans leur fauteuil à bras; et le vacarme de l'abbé qui, avec son violoncelle, couvroit le plus souvent le forté-piano; et le bruit que faisoit madame Pawlet en criant sans cesse et à tue tête, plus bas! monsieur l'abbé, plus bas! n'avoient pas été capables de les réveiller. Cet effet miraculeux de la musique de madame George Pawlet, suggéra à mademoiselle sa fille une pointe d'esprit, qu'elle communiqua d'abord à son frère, et que celui-ci se chargea de mettre au jour, comme il étoit dans l'usage de faire pour les autres productions de sa sœur. « Eh bien! dit-il, en se levant, qui osera dire, maintenant que ma mère n'est pas en état de composer? » (1)

(1) Pour entendre ce jeu d'esprit, il

Après ce morceau, on en joua un grand nombre d'autres, et parmi ceux de sa composition, madame George Pawlet gratifia la compagnie de ce qu'elle appeloit des variations de l'air commençant par ces mots : *Dieu sauve le roi Georges.* — Elle avoit raison de l'appeler ainsi ; c'étoient des variations dans toute l'étendue du terme, car elle n'avoit pas conservé un seul trait de chant de ce bel air.

Pendant tout ce tems-là, le jeune Etienne, qui avoit la vanité de croire que toutes les femmes l'adoroient, étoit très-attentif auprès de Pénélope, qui souffroit plutôt qu'elle ne goûtoit ses attentions. D'un autre côté, miss Phillis qui, soit dit en

---

fait savoir que le mot anglais *composer* signifie aussi *calmer*, *disposer à dormir.*

passant, n'étoit jamais plus laide que lorsqu'elle vouloit faire la jolie, mettoit en usage toutes les mines, toutes les agaceries dont elle étoit capable, pour attirer vers elle le respect et les regards de Barclay. Comme il étoit déja tard, ils hasardèrent quelques mots, mais toujours à l'oreille.

« Ne trouvez-vous pas miss Pénélope fort jolie ? » dit-elle à Barclay. Et sans lui donner le tems de répondre, elle ajouta: « Savez-vous que le haut de son visage a quelque chose du vôtre ? »

Sans cette dernière observation, Barclay auroit parlé avec enthousiasme de la beauté de Pénélope; mais il se contenta de répondre:

« Miss! vous vous moquez sûrement de moi; il y a autant de ressemblance entre Pénélope et moi, qu'il

y en a entre un ange et un mortel. »

« Vous êtes trop modeste pour en convenir ; mais ma mère l'a remarqué comme moi, quoique je sois obligée d'avouer qu'elle a la manie de trouver des traits de ressemblance entre les deux premières personnes qu'elle rencontre. »

« On ne sauroit expliquer toutes les rêveries, répondit Barclay ; mais quand cela seroit vrai, cela prouveroit seulement que dans les figures les plus ordinaires, il y a des traits qui ont les caractères de la beauté. »

« De la beauté ! reprit miss Phillis, en se redressant, je n'ai pas dit que miss Pénélope fût une beauté ; elle est jolie, et, voilà tout ce qu'on en peut dire. »

« Mais de son esprit, de son heu-

reux caractère, de sa douceur, de sa bonté, dit Barclay, vous n'en dites rien ? Ne trouvez-vous pas qu'elle possède toutes ces qualités en commun avec le respectable monsieur Pawlet ? »

« C'est une bonne enfant, j'en conviens », répondit-elle avec vivacité, et même un peu piquée ; car il n'y a point de femme qui, lorsqu'elle parle à un homme des charmes d'une autre femme, ne s'attende à voir vanter les siens, comme infiniment supérieurs.

« Mais, continua miss Phillis, avec un air de mépris, quelle est sa naissance ? »

Barclay étoit tout attention pour entendre la suite, mais la musique qui cessa en ce moment, mit fin,

au grand regret de Barclay, à cet entretien particulier.

Monsieur l'abbé avoit été employé toute la soirée à accompagner madame George Pawlet, ou à tourner ses feuillets; mais cela ne l'avoit pas tellement occupé qu'il ne pût quelquefois avoir une occasion d'appercevoir que Barclay étoit assez bien avec les jeunes et avec les vieilles dames de la famille, pour lui faire craindre de perdre tout le crédit qu'il avoit auprès des unes et des autres. Mais il savoit que *patience passe science*, suivant l'ancien proverbe français, et il étoit résolu d'en faire l'essai jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présentât de se défaire de celui qu'il appeloit son rival, ou de ruiner son crédit.

Après avoir pris leur part d'une

espèce de souper froid, nos amis prirent congé. Pierre et la chaise attendoient madame Pawlet à la porte; mais comme la conversation s'étoit encore une fois rengagée sur la musique, le ministre, Pénélope et Barclay partirent sans elle, supposant qu'elle les atteindroit bientôt sur la grande route. Mais ils furent trompés dans leur espoir. Lorsqu'ils furent près du presbytère, le ministre commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Cependant, en calculant son retard sur le tems dont il supposoit qu'elle avoit eu besoin pour achever sa harangue, ses craintes diminuoient considérablement. Mais, après avoir attendu une heure dans la maison, sans rien voir venir, il soupçonna que Pierre, qui sans doute s'étoit enivré, n'avoit

pu retrouver son chemin. Cette pensée lui inspira sur-le-champ la résolution de retourner avec un fanal sur les coteaux, et d'essayer de voir s'il ne lui étoit rien arrivé. Pénélope et Barclay l'accompagnèrent ou plutôt le suivirent, tandis qu'il alloit regardant autour de lui avec sa lumière.

Pénélope prit le bras de Barclay, et dès ce moment tous les chagrins furent oubliés. Ils lièrent une espèce de conversation décousue, insignifiante, et qui fut, malgré cela, trop tôt interrompue par le ministre qui, arrivé sur le haut de la colline, leur cria de venir à lui.

« Justes Dieux ! dit-il, je ne me sens pas de frayeur. Je suis sûr d'avoir entendu des cris tout à l'heure. — Tenez écoutez ! »

Ils prêtèrent l'oreille, et ayant entendu en effet du bruit, ils dirigèrent leurs pas vers la colline. Plus ils avançoient et plus le bruit devenoit distinct. Enfin, lorsqu'ils eurent gagné le sommet de l'Olympe, ou de la colline la plus élevée, ils reconnurent parfaitement la voix de madame Pawlet, qui partoit du bas de la montagne.

« Oh Jésus ! Jésus » ! s'écria le ministre, et ils coururent tous, le plus promptement qu'ils purent, pour lui donner du secours. Lorsqu'ils furent auprès d'elle, ils virent ce que mortel ne vit jamais avant eux ; car jamais, sans doute, une dame habillée à la romaine ne s'étoit avisée d'escalader l'Olympe, dans une mauvaise chaise de poste.

Il paroît que Pierre, qui avoit bu

un peu trop largement, avoit passé, sans le voir, le détour qui conduisoit au presbytère, et avoit pris le chemin qui traversoit les collines.

Madame Pawlet qui étoit ensevelie dans ses profondes méditations, ne s'en étoit point apperçue; jusqu'à ce qu'enfin, la nuit étant fort obscure, et Pierre conduisant sa voiture trop près du bord de la montagne, versa, et le cheval, la chaise, madame Pawlet et Pierre roulèrent du haut en bas, jusques dans la vallée. On n'a jamais bien su lequel des quatre est arrivé le premier au but; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette course est regardée dans le pays comme une des plus curieuses qui aient eu lieu de mémoire des plus anciens habitans. Madame Pawlet poussa des cris épouvantables, au

point que tout l'Olympe et les forêts voisines en retentirent.

Son habit à la romaine, qui s'étoit embarrassé dans les roues de la chaise, et dans les harnois du cheval, l'avoit mise dans l'impossibilité de sortir de la voiture. Elle étoit donc renversée dans le fond de la chaise, tandis que le cheval qui avoit eu l'adresse de rompre ou de se dégager de ses traits, paissoit tranquillement à quelques pas de-là. Un peu plus loin, étoit Pierre, étendu sur le dos, et ronflant harmonieusement.

Le ministre se hâta de rendre la liberté à sa chère épouse; ce qui ne fut pas difficile. Il se trouva heureusement que le mal qu'elle s'étoit fait n'étoit pas considérable, et que tout se réduisoit à quelques contusions

peu dangereuses ; mais sa frayeur avoit été si grande, qu'elle lui avoit fait oublier tous ses anciens auteurs, et qu'elle demanda tout bonnement qu'on la reconduisît doucement à la maison. La chaise avoit le plus souffert ; elle étoit brisée en mille morceaux. Le cheval étoit de l'espèce de ceux qui ne vont jamais mieux que lorsqu'ils sont bien harassés, et bien moulus. Quant à Pierre, il étoit ivre, ainsi il ne pouvoit lui être arrivé aucun mal. « Ayez soin d'être toujours ivre, me disoit un jour un bon compagnon de table, et vous vous maintiendrez en bonne santé » ; et en vérité, l'expérience semble attester l'excellence de ce précepte ; cependant je ne prétends le recommander qu'à ceux qui ont du goût pour cette

espèce de régime. Au reste, c'est ainsi que je conseille toujours mes amis. C'est aussi la meilleure recette que je puisse recommander aux donneurs d'avis, s'ils veulent se conserver la bienveillance de tout le monde.

Il ne restoit plus maintenant qu'à réveiller Pierre de son sommeil, et à retourner au logis. Tandis que le ministre et Pénélope étoient occupés à consoler madame Pawlet, Barclay se chargea du soin d'aller chercher Pierre.

« Holà »! lui cria-t-il, en le secouant par le bras.

« C'est impos . . . . . sible, balbutia Pierre, moitié endormi, moitié éveillé, impossible. . . . . »

« Impossible ! Qu'est-ce qui est

impossible ? » dit Barclay, en le secouant encore plus fort.

« Je ne boirai pas davantage ? Non impossible, sur mon honneur ! »

« Il n'est pas question de boire, maintenant ; il faut vous lever et partir. »

« Non ! c'est impossible ! »

« Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? »

« Parce que quelqu'un me retient par les jambes. »

« Comment diable ! par les jambes ! Nous allons voir qui c'est. »

En disant cela, il courut chercher la lanterne, et à son retour, il vit que Pierre s'étoit enfoncé jusqu'aux genoux dans une espèce de fondrière, dont il n'avoit pas eu la force de se retirer, et il avoit ima-

giné que quelqu'un le retenoit par les jambes.

Après avoir surmonté tous ces obstacles, ils gagnèrent comme ils purent le presbytère, le ministre remerciant Dieu, tout le long du chemin, de ce qu'il n'étoit pas arrivé de plus grand malheur.

CHAPITRE XI.

Le lecteur est invité à aller faire un tour de promenade. — Le cheval et la charette. — Lequel des deux est le plus à plaindre. — Opinion de Barclay sur les habitans du presbytère. — Madame Pawlet prouve qu'elle n'entend rien en médecine. — On la trouve couchée sur le dos dans le jardin. — Réflexions du ministre sur cette fantaisie. — Ce qui plaît davantage aux femmes en amour. — Caricatures. — Comment un homme doit parler en fdisant sa cour aux dames.

— Chose curieuse que l'on trouve dans le miel. — Confession.

8 Septembre 1800.

JE ne puis rien faire aujourd'hui ! Il fait beau tems, et le soleil brille avec tant d'éclat, que je ne puis me dispenser de sortir et d'aller faire un tour de promenade ; si vous êtes sage, cher lecteur, vous en ferez autant ; et comme je ne me propose pas de rentrer avant le coucher du soleil, je vous conseille de me laisser là, et d'aller jouir gaiment des plaisirs de la campagne ou des agrémens de la ville, comme vous l'entendrez, et selon que vous êtes un habitant de l'un ou de l'autre ; pour moi, je vais parcourir les rues de Londres, et, s'il faut vous dire la

vérité, je les préfère aux charmes de la campagne. J'en suis pour l'ouvrage le plus parfait de la nature, et j'aime mieux observer le caractère des humains que la matière. Les hommes, les femmes et les enfans me font cent fois plus de plaisir que tous les coteaux, les vallons, et les ruisseaux limpides de l'univers. J'admire celui qui disoit qu'il avoit perdu un jour, parce qu'il s'étoit écoulé sans qu'il eût pu faire une bonne action; mais j'admire encore davantage celui qui a dit : *Que la plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.* Adieu donc, je pars, et je ne crains nullement dans mes courses vagabondes, au milieu des quartiers tumultueux de cette capitale, d'être forcé de regretter d'avoir perdu ma jour-

née, faute d'une occasion de dilater mes poumons. Je suis intimement convaincu qu'il n'existe pas une seule chose dans le monde, quand même elle nous toucheroit personnellement, qui mérite que nous nous en occupions sérieusement; mais quand je vois la moitié de l'espèce humaine, et particulièrement les politiques, se tourmenter pour des choses qui ne les regardent pas, et auxquelles ils n'entendent rien, comment puis-je m'empêcher de rire? Je ne le saurois, en vérité, et plus ils y mettront d'importance et plus je rirai. En sortant, j'irai faire une visite à un de mes plus proches voisins, qui n'a jamais moins de trois services sur sa table; eh! bien je le trouverai aussi triste qu'une souris qui vient de se laisser prendre,

et

et poussant de longs gémissemens sur la rareté des provisions. Je me contiendrai autant que je pourrai, tant que je serai en sa présence, mais du moment que je l'aurai quitté, je me laisserai aller à ma démangeaison de rire, et, aussi gai qu'un ver dans un fromage, je poursuivrai mon chemin, jusqu'à ce que j'arrive à la boutique de quelque libraire : là je m'arrêterai pour voir des hommes un papier public à la main, et disputant sur les nouvelles du jour, comme si c'étoit une question de vie ou de mort; d'autres parcourant les ouvrages nouveaux, écrits peut-être par leurs intimes amis, et les censurant avec toute l'amertume et la gravité d'un critique de profession. Je ne puis rester long-tems dans ce repaire, c'est

clair, et sans un peu de pitié et d'indignation qui se mêlent, malgré moi, à ma disposition à la gaîté, je n'y serois pas resté deux minutes: j'en sors donc. Mais un moment, j'oublie qu'il faut que je sorte réellement. En voilà assez, adieu.

10 Septembre.

« J'entends le bruit des patins des femmes qui courent dans les rues. Voilà le tems qui convient à un auteur; je reprends donc le fil de ma narration :

Depuis le moment où notre héros est arrivé au presbytère, j'ai rapporté jusqu'aux détails les plus minutieux de ce qui s'y est passé, chaque jour, pendant le déjeûner, le dîner et le souper, et je crois que le lecteur ne me reprochera pas de ne

lui avoir pas fait suffisamment connoître la famille des Pawlet ; mais si, au contraire, il trouvoit que j'eusse été trop minutieux, j'aurois à lui répondre que d'autres se plaignent que je fais de trop fréquentes digressions. Je ne manquerois donc pas de censeurs, quand même je marcherois constamment sur une ligne droite, sans jamais regarder ni à droite, ni à gauche ; ce qui prouve combien il est difficile de plaire à tout le monde. Il y a un vieux proverbe qui dit : *Qu'il vaut mieux être le cheval que la voiture :* mais je crois que cet adage mérite réflexion ; car cela dépend beaucoup de celui qui mène l'un et l'autre. Si j'ai pour conducteur l'un de ces braves gens, qui me fouettent pour me faire aller de plusieurs côtés à-

la-fois, alors je serai bien forcé de dire qu'il vaut mieux être la voiture que le cheval. Plaire à tout le monde est, à mon sens, une chose de laquelle on doit fort peu s'embarrasser. Il y a des gens auxquels je ne voudrois pas plaire, d'autres auxquels je serois très-fâché de déplaire, et, comme je me mets en tête de ces derniers, croyez, cher lecteur, que je ferai mon possible pour ne pas les offenser.

Plus le séjour de Barclay chez ses amis se prolongeoit, et plus il avoit lieu d'estimer la douceur et la bienveillance du ministre; plus il admiroit les charmes et les belles qualités de Pénélope, et plus il déploroit la foiblesse et l'extravagance de madame Pawlet. Il n'y avoit rien dans la personne du mi-

nistre, qui ne commandât le plus grand respect; sans cesse occupé de porter des secours et des consolations aux pauvres, aux malades et aux opprimés, il ne comptoit aucun ennemi autour de lui, il aimoit tout le monde, et tout le monde le chérissoit.

Il voyoit dans Pénélope tout ce qu'il y a d'aimable, tout ce qui peut satisfaire la raison et charmer les sens; comme elle étoit compagne constante du ministre dans toutes ses excursions, c'étoit elle qui étoit la distributrice de tous ses bienfaits; belle sans affectation, douce sans manquer d'une certaine fermeté, gaie mais sensible, elle possédoit toutes les grâces de l'esprit et du corps, sans presque s'en douter; enfin, elle étoit chérie des person-

nes même de son sexe, dont la jalousie naturelle avoit bientôt fait place à l'estime et à l'admiration.

Dans madame Pawlet, il ne voyoit rien qui n'excitât sa pitié, quoique souvent il fût forcé de rire des étranges folies dans lesquelles sa mauvaise éducation l'entraînoit le plus souvent. La chute qu'elle avoit faite lui avoit occasionné quelques contusions peu considérables, et dont elle auroit été bientôt guérie si elle n'avoit pas eu recours à ses connoissances en médecine, et elle prouva clairement qu'elle n'y entendoit rien, en s'administrant elle-même des remèdes intérieurs et extérieurs qui la rendirent véritablement aussi malade qu'elle prétendoit d'abord l'être. Ses fantaisies étoient sans nombre; tout ce

qu'elle trouvoit dans ses livres il falloit qu'elle le mît en pratique, tout absurde ou inutile que cela fût. Quelque tems après cet accident, elle lut dans un Traité d'Optique que les verres conservoient la vue, et sur-le-champ elle prétendit qu'elle ne pouvoit pas voir sans lunettes; elle s'en fit faire en conséquence de toutes les espèces qu'elle portoit jour et nuit; ensuite elle se mit à fumer, parce que quelqu'un lui dit que les savans aimoient beaucoup la pipe. S'il lui arrivoit d'être surprise dehors par la pluie, elle ne pressoit jamais son pas, parce qu'elle pretendoit que cela étoit contraire à la dignité d'une créature humaine. Un jour, le domestique étant allé la chercher dans le jardin, pour l'avertir que le dîner étoit prêt,

il revint dans la plus grande consternation, en disant qu'il falloit que madame fût morte ou évanouie, parce qu'il l'avoit vue couchée sur le dos et sans mouvement. On courut à elle dans les plus mortelles alarmes, et on la trouva dans la situation où le domestique l'avoit laissée; au lieu de répondre et de calmer les inquiétudes de sa famille, elle pria qu'on ne la dérangeât pas, parce qu'elle étoit occupée à mesurer la hauteur d'un orme : « Vous voyez, dit-elle, ce bâton qui est planté perpendiculairement à mes pieds; eh bien, lorsque mon œil apperçoit, comme en ce moment, l'extrémité de ce bâton, et le sommet de l'arbre; la distance de ce même bâton à l'arbre est égale à la hauteur de celui-ci : voyons si cela

est

est juste. » Et prenant une toise, elle mesura 43 pieds 2 pouces 1/2. « C'est cela même, ajouta-t-elle ; c'est parfaitement exact. »

« Fort bien, fort bien, ma chère, lui dit le ministre; mais, pour l'amour de Dieu, allons dîner.

Je ne finirois pas s'il falloit raconter toutes ses extravagances : qu'il me suffise de dire qu'elle étoit tous les jours ce que le lecteur l'a vue jusqu'à présent. Quoique la Bible polyglotte allât fort lentement, cependant madame Pawlet étoit fort satisfaite de notre héros, dont la modestie et la réserve devant elle, excepté lorsqu'il trouvoit une occasion de se distinguer, lui donnèrent la plus haute idée de son jugement et de ses talens.

Pendant tout le tems que ma-

dame Pawlet avoit été malade, ou plutôt qu'elle se traitoit comme malade, Barclay avoit joui d'une plus grande liberté, et maintenant qu'il étoit familier avec Pénélope, ils ne se quittoient presque plus, toujours sous le prétexte de lui donner des leçons de dessin. Le négociant s'échappoit quelquefois pour venir au presbytère, afin de jouir de la compagnie de notre héros, et pour faire, le soir, une partie de whist. Barclay et Pénélope étoient souvent *part ners*; heureux part ners ! jamais on ne les entendit se plaindre, et se dire : « Vous avez mal joué ! vous auriez dû jouer ceci, vous auriez dû jouer cela ! » Ils étoient satisfaits de perdre ou de gagner, pourvu qu'ils gagnassent ou qu'ils perdissent ensemble. Le négociant

qui se trouvoit débarrassé de sa famille, perdoit tous les jours beaucoup de sa mélancolie : ses conversations avec Barclay étoient d'une nature sérieuse; mais quoiqu'elles fussent consolantes pour lui, elles ne sont pas assez intéressantes pour amuser le lecteur ; c'est pourquoi nous lui en ferons grâce.

Quand notre héros n'auroit pas eu d'autre avantage sur Keppel, la compagnie habituelle de Pénélope l'auroit rendu infiniment plus heureux que lui. En amour, il y a des choses qui sont extrêmement agréables aux femmes (ce que personne ne disputera, je pense); mais je crois pouvoir assurer avec confiance que ce qui leur plaît davantage c'est l'attention; c'est là ce qui les séduit, c'est là ce qui les conserve. Une

femme se plaint-elle de son mari ? toutes ses plaintes sont comprises dans son défaut d'attention. Voyez-vous une belle femme mariée à un homme ordinaire, ou donnant la préférence à un homme simple sur un beau Narcisse ? soyez sûr que le premier l'a emporté sur l'autre par ses attentions. Barclay avoit donc sur Vonshein l'avantage du terrein, et cet avantage étoit considérable ; cependant son bonheur n'étoit pas sans mêlange ; il étoit heureux dans la compagnie de Pénélope, parce qu'il croyoit appercevoir qu'elle l'aimoit ; d'un autre côté il étoit malheureux en songeant à son ami, à l'égard duquel il se voyoit obligé de jouer le rôle d'un ingrat ; mais il étoit parvenu à se faire illusion sur l'avenir, et il jouissoit avec ravisse-

ment du présent. C'étoit là de la vraie sagesse ; peu de gens sont en état de jouir du présent : la plupart cherchent dans l'avenir des plaisirs qui ne se réaliseront peut-être jamais, et pour lesquels ils négligent ceux qu'ils ont sous la main.

Dans leurs exercices sur le dessin, Pénélope et Barclay s'amusoient quelquefois à faire d'innocentes caricatures, telles qu'une Anglaise habillée suivant le suprême bon ton, et à côté d'elle une Chinoise avec le plus riche costume de son pays ; alors ils se demandoient laquelle étoit la plus absurde et la plus ridicule, et il résultoit de cette discussion que l'Anglaise étoit pour les Chinois un objet aussi plaisant que l'autre l'étoit pour les Anglais. Dans toutes ses conversations, excepté de

tems en tems lorsqu'ils en étoient sur l'amour, Barclay s'adressoit toujours à son esprit; il croyoit, et je pense qu'il avoit raison, qu'un homme qui fait sa cour à une femme, ne doit pas toujours l'entretenir d'objets frivoles, parce que, pour peu qu'elle ait quelque sens commun, elle doit regarder cela comme une insulte; lorsqu'au contraire on parle raison à une femme, c'est lui supposer de l'esprit et du jugement, et si elle s'estime, elle doit considérer cela comme un hommage.

Nos jeunes amans étoient déja si familiers l'un avec l'autre, qu'ils avoient de tems en tems de petites querelles. Pénélope étoit d'un caractère vif et enjoué, ce qui indisposoit souvent Barclay et le contra-

rioit dans ses épanchemens amoureux, au point d'accuser sa maîtresse de cruauté.

« Mais, disoit-il, voilà la nature humaine ; les objets les plus charmans ont leur côté désagréable et puisque le miel lui-même contient des particules de fer, c'est ainsi qu'il faut que j'explique quelques apparences de cruauté de la part de Pénélope. »

A cette époque rien ne troubloit la félicité de Barclay, si ce n'étoit les lettres de Keppel, et la nécessité d'y répondre. Un jour qu'ils avoient achevé leur leçon de dessin, Barclay dit à Pénélope qu'il alloit écrire à son ami, et lui demanda en la regardant avec un œil pénétrant, ce qu'elle vouloit qu'il lui annonçât de sa part.

« De ma part », dit elle en hésitant.

« Oui, dit Barclay, je vous ai constamment rendu compte de tout ce que Keppel m'a chargé de vous dire dans ses lettres, et jamais vous ne m'avez ordonné de lui rien répondre en retour. »

« Et désirez-vous sérieusement, dit Pénélope en le regardant avec attention, que je vous prie de dire quelque chose de tendre de ma part à monsieur Vonhein. »

Barclay la regarda sans lui répondre.

« Ah ! vous pouvez bien rester muet, dit-elle, car c'est bien votre faute si monsieur Vonhein est condamné à ne rien apprendre d'agréable de ma part. »

« Ma faute ! » s'écria Barclay.

« Oui, votre faute, reprit-elle en riant ; ne me dites-vous pas qu'il vous a prié de me parler en sa faveur, et de lui garder mon cœur jusqu'à ce qu'il arrive ? Vous êtes un joli gardien, vraiment ; vous volez le fruit que l'on vous a chargé de conserver ! »

« Aimable fille, dit Barclay en prenant sa main et la pressant contre ses lèvres, je n'ai point volé votre cœur, je l'ai échangé contre le mien. »

« Eh bien donc, dit-elle, en retirant sa main et en s'enfuyant vers la porte, puisque vous convenez que vous vous êtes emparé de mon cœur, je vous laisse afin de vous consulter sur ce que vous devez écrire à votre ami. Si ce cœur est aussi sincère qu'il l'étoit lorsque je

l'avois encore, il ne dira jamais un mensonge. »

En disant cela elle sortit de la chambre.

« Heureux, ou plutôt malheureux que je suis! s'écria Barclay. Pénélope ! Keppel ! pourquoi l'amour et l'amitié, comme mes plus cruels ennemis, conspirent-ils contre mon bonheur ? Il n'étoit réservé qu'à moi de trouver un pareil ami et une pareille maîtresse ! Tant d'amour et tant d'amitié ! et c'est dans ce qui devroit faire tout mon bonheur que je trouve le comble du malheur et du désespoir ! »

CHAPITRE XII.

Comment les hommes se trompent sur leur propre compte. — Universités. — Probité et propreté en public. — Expédition. — Barclay comparé à la colombe d'Anacréon. — Une scène qui doit furieusement déplaire au leeteur. — Un voyage sans accident. — Conversation singulière entre Barclay et le domestique de monsieur Addlehead. — Succès de sa mission.

LES hommes sont trop disposés à juger par la loi des contraires;

de-là les nombreuses erreurs dans les opinions qu'ils se forment d'eux-mêmes.

Parce qu'Aristote nous dit qu'un homme doué d'une grande âme est un bon orateur, le plus impudent démagogue se croit un grand homme. — Parce que les hommes de génie sont remarquables par leur imprudence et leur amour du repos, tous les imprudens et les oisifs se croient des hommes de génie. — Parce que le véritable patriote consacre son existence à la prospérité et à la gloire de son pays, le premier impudent coquin qui se mêle de politique, qui accuse à tort et à travers les ministres de causer la ruine de leur pays, s'intitule un patriote. — Parce que la religion est représentée sous un caractère de sainteté, tout homme

qui affecte une contenance modeste et réfléchie, se croit un homme religieux. — Parce que les poëtes font des vers, tous ceux qui font des vers s'imaginent qu'ils sont poëtes. — Parce que des écrivains d'un grand talent ont été méconnus par leurs contemporains, il n'y a pas de si mince écrivailleur, justement méprisé, qui ne se croie un auteur d'un grand talent. — Parce que nos Universités ont produit des hommes véritablement illustres par leurs lumières et leur génie, le fat le plus ignorant, qui a essuyé pendant quelques années les bancs d'un collège d'Oxford ou de Cambridge, veut être un homme illustre et un savant. — Parce que l'adultère et le duel sont regardés, dans un certain monde, comme des actions d'éclat, le scé-

lérat qui séduit la femme de son ami, et qui ensuite lui coupe la gorge, en guise de satisfaction, se regarde comme un galant homme et un homme courageux. — Parce que d'honnêtes gens se plaignent de la corruption du siècle, le plus vil coquin croit qu'il suffit de se plaindre des mœurs actuelles pour être considéré comme un honnête homme. J'ajouterai quelques mots sur la probité. Cicéron observe que si vous n'êtes pas honnêtes par inclination, et que vous le soyiez pour votre avantage ou pour de l'argent, vous n'êtes en effet que des scélérats; car, ajoute-t-il, qu'est-ce qu'un homme, qui n'est arrêté que par la crainte d'être vu, ne fera pas lorsqu'il sera dans l'ombre?

En effet, j'ai une mauvaise idée

de la probité et de la propreté d'un homme qui ne pratique pas l'une et l'autre en particulier comme en public. Celui qui se fait beau lorsqu'il va en compagnie, et qui est sale chez lui, est, selon moi, propre pour se conformer à l'usage, et sale par sa nature. — Il en est de même de la probité. Je serois encore tenté de croire qu'il y a beaucoup de gens qui, s'ils étoient sûrs de n'être pas vus, se comporteroient comme des fripons ou comme des lâches, et qui passent dans le monde pour des hommes de bien et de courage; je sais aussi qu'il y a des écrivains qui descendroient aux actions les plus basses et les plus méprisables, pour obtenir, dans un petit coin d'une feuille périodique, un article de quatre lignes, qui les proclamât des

hommes de génie. Mais pour mettre un terme à cette liste sans fin de jugemens erronés que nous sommes si enclins à prononcer sur nos propres actions, je reviens enfin à madame Pawlet qui, ayant vu quelque part que les savans étoient remplis de caprices et de fantaisies, avoit mis dans sa tête qu'en les imitant, elle obtiendroit un rang parmi eux. Avec de pareils principes, il n'y a pas de folie ni d'extravagance dont elle ne fît l'essai sur elle-même ou sur quelque individu de sa maison. Il y avoit environ trois semaines que notre héros étoit au presbytère, lorsqu'un soir, après souper, tout le monde étant encore à table, madame Pawlet s'écria tout-à-coup :

« Très-bien pensé ! voilà le moment, et il faut que vous partiez, monsieur

monsieur Temple. Mon ami m'a dit que, s'il ne me les faisoit pas parvenir, je devrois les envoyer chercher. Or, il ne me les a pas transmis, *ergò*, il faut que vous alliez les chercher. »

Barclay ne comprit rien de ce qu'elle vouloit dire ; mais il fit néanmoins une inclination de tête, en signe d'obéissance ; il étoit résolu de ne rien faire qui pût lui déplaire.

« Où voulez-vous envoyer monsieur Temple, ma chère » ? dit le ministre.

« A . . . . . . » répondit-elle.

« Mais, ma chère, c'est à plus de 90 milles d'ici, et par des routes de traverse, encore ! Je crois que vous feriez mieux d'y envoyer Pierre. »

« En vérité, mon mari, je crois

que vous feriez mieux vous-même de ne pas vous mêler de mes affaires. Monsieur Temple n'y voit pas d'inconvénient, pourquoi en trouveriez-vous ? C'est une affaire que je ne peux confier à d'autre qu'à lui, et s'il ne veut pas y aller, j'yirai moi-même. »

Le ministre ne répondit rien.

Notre héros dit qu'il étoit prêt à faire tout ce qui pourroit convenir à madame Pawlet, et à aller par-tout où elle voudroit.

Madame Pawlet parut extrêmement flattée de sa soumission, et elle lui assigna un rendez-vous pour le lendemain matin, afin de lui donner ses instructions, parce qu'elle désiroit qu'il partît le même jour.

« Comme ce sont des routes de traverse, dit-elle, je vous conseille,

pour ne pas éprouver des retards, de prendre une chaise. Votre voyage ne doit pas durer plus de trois jours. »

A ces mots, « trois jours », Barclay et Pénélope se regardèrent, en se disant (des yeux) : « Quoi ! nous ne nous verrons pas pendant trois jours! »

« Il fut un tems, dit Barclay, en lui-même, lorsqu'il fut retiré dans sa chambre, où j'aurois été révolté de la seule idée d'un emploi aussi servile ; mais si Omphale a pu amener Hercule jusqu'à filer auprès d'elle, est-il étonnant que Pénélope auprès de laquelle les charmes de la reine de Lydie auroient paru très ordinaires, me fasse faire tout ce qu'elle veut? Oui, tout ce qu'elle veut ; car, malgré les apparences

ce n'est pas de madame Pawlet, mais de ma Pénélope que je suis l'esclave ! Chaînes de fleurs ! esclavage plus doux que la liberté ! Comme la colombe d'Anacréon, elle peut me chasser si elle veut, mais je reviendrai et je la servirai toujours ! »

Le lendemain matin, après déjeûner, madame Pawlet conduisit Barclay dans son cabinet, et lui communiqua l'affaire importante dont il alloit être chargé. Après avoir tracé sa route sur la carte, elle lui remit une lettre, en lui disant : « La personne à laquelle cette lettre est adressée est un de mes amis, savant profond dans la Bible, qui m'a promis un commentaire de sa composition sur les prophètes. Je désire beaucoup avoir cet excellent ouvrage, et vous me ferez un grand

plaisir en mettant tous vos soins à me l'apporter sain et sauf. »

Barclay eut ensuite la permission d'aller faire les préparatifs de son départ. Après avoir fait un paquet des choses qui lui étoient nécessaires pour le voyage , et l'avoir remis au domestique pour le porter dans la voiture, il descendit dans la salle basse où il trouva Pénélope seule , le visage tourné vers la fenêtre. « Pénélope , dit-il d'une voix basse , il faut donc nous quitter ! »

Comme elle ne lui répondit rien , il s'avança vers la fenêtre, et se penchant vers elle , il s'apperçut qu'elle pleuroit.

« Que signifie ceci , dit-il; pourquoi ces pleurs ? »

« Je suis une imbécille de pleurer , n'est-ce pas ? lui répondit-elle ,

en affectant un air riant ; mais je ne peux pas m'en empêcher. »

« Que vous est-il arrivé, Pénélope ? En vérité, je ne puis vous laisser en cet état. »

« En ce cas-là, vous ne partirez donc jamais ; car il faudra nécessairement que je pleure, lorsque ce moment viendra. »

Barclay étoit assis sur un siège auprès de la fenêtre, tenant la main de Pénélope dans les siennes, tandis qu'elle prononçoit ce discours. Alors, il ne fut plus en état de se contenir ; il se leva, la prit dans ses bras, et la serrant contre son cœur, il lui adressa ces mots qu'il accompagna de mille baisers sur ses joues : « La plus chérie, la plus aimable de toutes les femmes ! non, nous ne nous séparerons jamais. »

Le lecteur. « Fort bien, monsieur l'auteur ! »

L'auteur. « Laissez-donc, madame ! Vous m'interrompez toujours ! »

Pénélope lui répondit avec des accens à peine articulés : « Ah ! Barclay, ne me trompez pas ! ah ! j'espère que jamais vous ne me tromperez ! »

Le « lecteur. Sans doute, monsieur l'auteur, que pendant ce tems-là les baisers alloient leur train ! »

L'auteur. « Sans doute, madame, et ne vous en déplaise ! »

Barclay n'ajouta pas un mot ; mais pressant ses lèvres contre les siennes, il fut sur le point de l'étouffer pour lui prouver la force et la sincérité de son amour.

Le lecteur. « Mais c'est affreux ! »

« L'auteur. « Pourquoi donc, madame ? »

Le lecteur. « Je n'en veux pas voir davantage. Vous êtes un homme abominable ! »

L'auteur. « Quoi ! madame, un baiser vous met dans un pareil courroux ? »

Le lecteur. « Un baiser ne m'a jamais fait peur ; mais cet acharnement n'est pas tolérable. »

L'auteur. « Je vous assure, madame, que cette manière de s'embrasser peut être fort innocente ; oui, fort innocente, quoi que vous en disiez. Barclay et Pénélope n'éprouvèrent dans tout cela que des sensations, très-vives, peut-être, mais certainement très-pures. »

Le

Le lecteur. « Au moins, vous conviendrez, monsieur l'auteur, que les apparences sont suspectes. »

L'auteur. « Oui, madame, pour une personne chatouilleuse comme vous. »

Cette douce crise d'un amour mutuel fut interrompue par l'arrivée du ministre ; mais comme heureusement il étoit précédé de son chien, nos amans eurent le tems de se dégager d'entre les bras l'un de l'autre et évitèrent une explication qui auroit fait beaucoup de chagrin au digne recteur.

« Je suis honteux, dit-il en voyant Barclay, je suis fâché et confus, en même tems, que ma chère épouse vous charge d'un soin aussi peu nécessaire. Vous envoyer si loin ! Mais qu'y faire ? »

« Ne faites pas attention à cela, mon cher monsieur, lui dit Barclay, je serai bientôt de retour de ce voyage ; et j'ose croire que ce sera le dernier. »

« Vous êtes trop bon, dit le ministre, en lui serrant la main ; vous êtes trop bon. — N'est-ce pas, Pénélope, qu'il est trop bon ? »

En disant cela, il se retourna vers Pénélope qui alloit répondre, lorsque madame Pawlet entra. Après avoir donné à Barclay une courte et très-inutile leçon sur ce qu'il avoit à faire, elle le conduisit vers la voiture, et lui souhaita un heureux voyage, voyage qui lui parut maintenant bien doux, à cause de l'effet qu'il avoit produit.

Il y a des lecteurs qui ne voient jamais partir un héros de roman,

pour un voyage, si court qu'il soit, sans s'attendre à quelque aventure extraordinaire ; et ces mêmes lecteurs-là sont les premiers à nous reprocher, à nous autres écrivains, d'outrer la nature dans toutes nos productions. Leur plaire dans ces deux points, n'est pas chose aisée ; cependant, je crois qu'en m'attachant à suivre la nature, je pourrai venir à bout de les satisfaire. D'abord, je crois qu'en Angleterre rien n'est plus commun, rien n'est plus naturel que de voir un homme s'embarquer dans une bonne chaise de poste, et faire 90 milles de chemin, sans rencontrer le moindre accident facheux, ou même aucune espèce d'aventure ; voilà justement ce qui arriva à Barclay : il atteignit sain et

sauf le terme de son voyage, le jour même de son départ.

Comme il arriva trop tard pour faire sa commission, il soupa et alla se coucher, dans l'intention de se rendre chez le docteur Addlehead le lendemain matin, dans l'espoir de repartir tout de suite et de regagner le presbytère le même jour. Plein de cette douce pensée, et au milieu des songes les plus agréables, dans lesquels son imagination lui fit répéter plus d'une fois la scene délicieuse qui avoit eu lieu entre Pénélope et lui avant son départ, il passa la nuit la plus voluptueuse.

Après avoir déjeûné, Barclay demanda le chemin de la demeure de monsieur Addlehead. On lui enseigna une grande habitation, la plus

considérable de l'endroit, dont il apperçut, à mesure qu'il approchoit, les portes et les volets fermés, comme si les maîtres de la maison étoient absens. Cependant, ne doutant pas qu'il ne trouvât un domestique à qui parler, il frappa à la porte qu'ouvrit bientôt une espèce de domestique campagnard, tout botté et éperonné, avec ses grands cheveux plats, pendans comme des branches de cyprès, des deux côtés de sa face pâle et bénite. Barclay put à peine s'empêcher de rire à sa vue.

« Votre maître est-il à la maison ? »

« Quel est mon maître, monsieur ? »

« N'est-ce pas monsieur Addlehead ? »

« Oui, monsieur, oui. »

« Votre maître ou non, monsieur Addelhead est-il à la maison ? »

« Qu'entendez-vous par la maison ? »

« Que veut dire cet imbécille ? Est-il dans ce logis ? »

« Oui, il y est. »

« Eh bien ! donc, puis-je le voir ? »

« Non, monsieur, vous ne le pouvez pas. »

« Mais, puis-je voir quelqu'un de la famille ? »

« Non, ils sont tous partis, excepté moi. »

« Pourquoi ne puis-je pas voir monsieur Addelhead ? »

« Je ne puis pas vous le dire, mais vous ne le verrez pas. »

« Que faut-il donc que je fasse? J'ai ici une lettre que je voudrois lui faire tenir. »

« Eh bien! donnez-la moi, et je la lui remettrai dès que je le verrai. »

« La voici; mais la réponse? »

« Venez ce soir, ou demain, et je verrai ce que je puis faire pour vous. Si nous sommes partis, en regardant ses bottes, vous trouverez la réponse dans cette salle-ci. » En disant cela il ferma la porte au nez de Barclay, en le laissant dans l'incertitude sur ce qu'il avoit à faire et sur ce qu'il devoit penser de cette réception.

C'étoit le délai qui le contrarioit. Il attendit jusqu'au soir, et il y retourna. Son ancien camarade, équipé de la même manière que le matin,

le reçut avec un peu moins de questions, et se contenta de lui dire :

« Je ne l'ai pas vu ; revenez. » Et il ferma la porte.

Barclay étoit désolé, mais il ne vouloit pourtant pas s'en retourner sans avoir accompli l'objet de son voyage ; il attendit donc patiemment, et alla régulièrement plusieurs fois par jour, pendant deux jours de suite, à la porte de monsieur Addlehead, sans pouvoir obtenir d'autre réponse que celle que l'homme botté et éperonné (car il n'avoit pas changé d'équipage), lui avoit donnée la première fois. Il y avoit maintenant trois jours qu'il étoit absent du presbytère, et il étoit si inquiet, si misérable, qu'il résolut d'aller chez monsieur Addlehead pour la dernière fois ; et si on ne lui donnoit

pas ce qu'il demandoit, de s'en retourner, sans le commentaire sur les prophètes, quelque chose qui pût en arriver.

Dès le matin du quatrième jour, il frappa à la porte, pour la quatrième fois. On ouvrit, et le même imbécille, le pria poliment d'entrer; c'étoit la première fois qu'il se montroit un peu courtois. Barclay ne se fit pas prier; il fut introduit dans une très-belle salle, dont les beautés cependant étoient à peine visibles, attendu qu'il n'y avoit que deux ou trois volets d'ouverts.

Il étoit néanmoins aisé de voir qu'elle étoit élégamment meublée; mais il ne fut pas peu surpris de la voir encombrée d'une quantité de malles et de paquets tous prêts à être transportés.

« Asseyez-vous, asseyez-vous, dit cet homme, et il lui montra l'exemple en se plaçant lui-même sur une malle. Voici votre paquet. Ce n'est pas sans peine, je vous jure, que j'ai pu l'avoir. »

« Comment ! dit Barclay, je ne verrai donc pas monsieur Addlehead ? »

« Non, personne ne peut le voir, ni à présent, ni jamais. »

« Pourquoi cela, mon ami ? Quelle peut en être la raison ? »

« Eh bien ! approchez-vous un peu ; je vais vous le dire. Je vois que vous appartenez à quelqu'un qui lui veut du bien, et je ne veux rien avoir de caché pour vous. Afin de couper au plus court, lui et moi, nous sommes sur le point de partir pour Jérusalem. Vous voyez que

tout est disposé pour cela, et que je suis moi-même tout préparé. Je ne sais vraiment pas ce qu'il pourra faire là, lorsqu'il y sera arrivé, si je ne vais pas avec lui; car depuis sa prophétie, comme il l'appelle, il est resté dans une chambre noire, son menton dans ses mains, sans faire aucuns préparatifs. »

Barclay ne dit rien ; mais il regarda cet homme avec étonnement.

« Ainsi, voilà votre paquet, continua-t-il; lorsqu'il me l'a remis, il m'a dit, comme quoi il ne seroit d'aucune utilité, parce que le monde alloit finir un jour de cette semaine, et comme quoi toutes ses prophéties alloient être accomplies. Allons, tenez, allez-vous en. Je ne puis rester plus long-tems avec vous, parce

que je m'attends à partir à chaque instant. »

Ici il conduisit Barclay vers la porte, et après l'avoir poussé dehors, il le laissa avec le commentaire de monsieur Addlehead sur les prophètes, et pouvant à peine croire à l'étrange aveuglement dont il venoit d'être témoin. « Oh ! madame Pawlet, s'écria-t-il, presque involontairement, pourquoi n'êtes-vous pas madame Addlehead ? »



CHAPITRE XIII.

Rencontre inespérée. — Boutique de barbier. — Explication. — Une étrangère. — Un enfant. — Où la pitié va se cacher. — Une chance pour gagner le ciel. — Les effets de la douleur. — Opinion de l'auteur sur les enfans. — Beauté mathématique. — Censure de John Clarke, sur certains ouvrages, mais qui ne regarde pas celui-ci.

« FAUT-IL en croire mes yeux ? s'écria Barclay. Certainement, cela n'est pas possible ! »

Que croyez-vous qu'il vit ? cher lecteur ; quoi ! vous ne devinez pas ? Allons ne vous creusez pas la cervelle davantage ; car ce n'est pas en le frappant que vous ferez avancer votre tête d'aliboron ; et lorsque l'on vous fera la même question, répondez : Gregory.

Après avoir laissé sa chaisse à la porte de l'auberge située à l'entrée du village (il étoit six heures du soir), il s'avançoit à grands pas vers le presbytère, ayant sous son bras le commentaire de monsieur Addlehead sur les prophètes, son cœur palpitant de joie et d'espérance, lorsque tout-à-coup il apperçut Gregory assis et fumant sa pipe, à la porte d'un barbier. Barclay étoit de l'autre côté de la rue, et à peine eut-il prononcé le nom

de Gregory, que celui-ci levant les yeux sur lui, jetta sa pipe et courut vers lui. Il étoit si ravi de voir son ancien maître, qu'il ne put proférer une seule parole; Barclay étoit muet d'étonnement, et ne savoit s'il devoit être content ou fâché. Cependant, poussé par un sentiment secret, il ne put s'empêcher de lui tendre la main que Gregory saisit, et couvrit de baisers et de larmes, comme auroit fait un enfant.

Barclay n'étoit pas insensible aux marques évidentes d'attachement que lui prodiguoit Gregory, et qui lui ôtèrent la liberté de s'exprimer; mais ne pouvant se rendre compte à lui-même comment il se trouvoit là, et voulant avoir une explication avec lui là-dessus, il lui proposa d'aller dans la boutique du barbier. Dès

qu'il ſut entré, Gregory qui le suivoit de près, courut vers un vieux ſauteuil antique, mais commode, qui étoit dans un coin de la boutique, et après l'avoir épousseté avec soin, il le présenta à Barclay, en le priant de s'asseoir. Barclay ne pouvoit rien comprendre à ce qu'il voyoit; il vit seulement avec plaisir qu'ils étoient seuls, et il débuta ainsi, tandis que Gregory étoit debout devant lui.

« Comment êtes-vous ici, Gregory? »

« Je vous demande pardon, monsieur; mais j'espère que vous cesserez de m'en vouloir, lorsque vous m'aurez entendu. »

« Fort bien: je vous écoute. — Dites-moi ce que vous ſaites dans cette boutique? »

« Ce

« Ce que je fais ! en regardant autour de lui avec un air d'importance, ce qu'un homme fait quand il est chez lui. »

« Chez vous ! »

« Oui, monsieur, et j'espère que vous me pardonnerez ; mais je n'ai pris cette boutique que pour ne vous être plus à charge ; non, je ne veux plus vous être à charge, non, monsieur : tout ce que je vous demande c'est de me permettre de rester ici, de vous voir quelquefois, et de m'assurer que vous vous portez bien, et que vous ne manquez de rien. »

Barclay fut pénétré de cette preuve d'attachement — Après un moment de silence, il lui demanda où étoit Vonhein, s'il étoit parti avec son consentement, et où étoit

le vieillard qui occupoit la boutique au moment où il avoit passé par-là, il y avoit cinq jours.

« Sur ma vie, je vous dirai la vérité, lui répondit Gregory. Si jamais je vous trompe, monsieur Temple, chassez-moi loin de vous; j'en mourrai, mais je l'aurai mérité. Depuis long-tems je tourmentois monsieur Vonhein pour me permettre de retourner auprès de vous. Il me disoit toujours que cela étoit impossible. A la fin, à force de l'importuner, il consentit à ce que je vinsse vous voir, à la condition de revenir, si je ne pouvois obtenir de vous la permission de rester ; et je retournerai aussi si vous l'exigez ; mais j'espère que vous ne le voudrez pas. — N'est-ce pas, monsieur, que vous ne le voudrez pas? »

Barclay ne répondit rien ; mais Gregory vit dans ses regards qu'il pouvoit compter sur sa permission, et il continua ainsi :

« Voici une lettre qui vous prouvera que je ne vous ai dit que la vérité. »

Il lui présenta en effet une lettre de Vonhein, qui confirmoit tout ce qu'il avoit dit. Après quoi il ajouta : « Je pris une place sur l'impériale de la diligence, et j'arrivai ici le jour même que vous en êtes parti. La première chose que je fis, fut de demander de vos nouvelles ; et comme je sais par expérience que la boutique d'un barbier est le lieu le plus propre pour savoir des nouvelles, je vins ici. Pour avoir un prétexte d'entrer en conversation, je me fis raser par William, ce

vieillard qui occupoit la boutique avant moi.... Vous êtes-vous jamais fait raser par lui, monsieur ? »

« Oui », dit Barclay.

« Je crois que sans me vanter... »

« Oui, oui, dit Barclay, vous rasez mieux que lui. Il n'y a pas de comparaison : mais continuez. »

Gregory fit une inclination, et fier de ce que l'on reconnoissoit son mérite supérieur, il poursuivit :

« Après qu'il m'eut rasé, à ce qu'il prétendoit, car il m'avoit laissé deux ou trois bouquets de barbe, je le fis jaser, et j'appris bientôt que vous étiez absent. Je lui dis alors que j'avois été autrefois dans l'état : là-dessus il me traita en confrère, fit venir deux pipes et une pinte de bierre, et nous nous mîmes à table. Nous ne tardâmes pas à devenir

bons amis. Je lui touchai quelque chose relativement à son âge, et je lui fis entendre qu'il étoit tems pour lui de se retirer des affaires; il me répondit qu'il n'en seroit pas éloigné s'il trouvoit quelqu'un qui voulût acheter son fonds. J'étois au comble de la joie, et bientôt nous convînmes de nos termes. Ces préliminaires arrangés, je demandai le chemin du presbytère; je fus trouver monsieur Pawlet, et je lui dis que j'avois été domestique de votre père, et que j'avois une lettre à vous remettre de la part de votre ami. Que Dieu le bénisse! Dès que j'eus prononcé votre nom, et que je lui eus dit que j'étois Gregory, il me traita plutôt comme un frère, que comme un domestique et un étranger. Il me présenta à toute sa fa-

mille. La vieille dame me regarda un peu de travers ; mais quoi qu'il en soit, elle parla de l'hospitalité des Grecs, et dit là-dessus quelque chose que je n'entendis pas ; si bien qu'elle ordonna à ses gens d'avoir soin de moi. Mais la jeune dame, la plus gentille, la plus belle que j'aie jamais vue, et que je verrai jamais, ... elle me fit encore plus de caresses que monsieur Pawlet. Je me trouvai seul avec elle pendant cinq minutes ; oh ! comme nous avons parlé de vous ! Elle m'a pressé de prendre sa bourse, dans la crainte, disoit-elle, que je ne manquasse de quelque chose avant votre retour. Je n'ai pas voulu l'accepter parce que j'avois de l'argent ; mais j'en ai été fâché, car j'ai cru m'appercevoir que cela lui faisoit de la peine. Oh ! c'est la plus

douce, la plus aimable créature qu'il y ait sur la surface de la terre! »

« Quoi! vous en parlez, Gregory, comme si vous étiez amoureux d'elle. »

« Amoureux d'elle, répondit Grégory; je baiserai la place où elle a marché. Est-ce que vous ne l'aimez pas, vous monsieur? »

Barclay sourit, et lui dit de continuer.

« Si bien donc, monsieur, reprit-il, que monsieur Pawlet vouloit que je logeasse et que je vécusse dans sa maison; mais je lui fis part de mon projet, et j'avois à peine achevé qu'il vint avec moi chez le vieux William, prit pour moi tous les arrangemens nécessaires, et me donna sa pratique. C'est moi maintenant qui

le rase et qui lui porte sa perruque tous les matins. J'ai fait mettre une nouvelle enseigne à ma porte. Il m'a recommandé à tous ses paroissiens, et je suis actuellement barbier-général. Depuis que je suis ici, je vais passer toutes les soirées au presbytère, et je trouve dans la cuisine du ministre bon accueil et bon traitement. Mon bonheur est complet; mais si vous désirez qu'il cesse, vous n'avez qu'à dire un mot, et quelque chose qui puisse arriver, je ne vous désobéirai pas. »

Barclay garda le silence pendant quelques instans; il vouloit examiner les circonstances nouvelles dans lesquelles il se trouvoit. Il connoissoit la fidélité de Gregory, et il n'étoit pas fâché de trouver quelqu'un à qui il pût confier les secrets de son

cœur.

cœur. Voyant donc, dans la situation où étoient les choses, qu'il n'y avoit aucun inconvénient à ce qu'il restât, il rendit le pauvre Gregory parfaitement heureux, en lui disant qu'il pouvoit demeurer où il étoit, si cela lui faisoit plaisir.

« Mais, ajouta-t-il, j'attends de vous que vous vous conduirez honnêtement ; car si vous vous abandonnez désormais à vos mauvaises habitudes, vous nous déshonorerez tous les deux. »

« Non, monsieur, non jamais, dit Gregory. Je dois cependant vous apprendre que depuis que je suis ici, j'ai déja fait une connoissance. »

« Ah ! ah ! » dit Barclay.

« Oui, monsieur, reprit-il; Nancy, la femme-de-chambre de miss

Pénélope ; nous sommes, elle et moi, deja fort bien ensemble, et j'espère que vous ne vous opposerez pas à ce que je lui fasse un petit doigt de cour. Je vous promets sur mon Dieu que cela n'ira pas plus loin. »

« Je reçois votre promesse, dit Barclay d'un ton sérieux ; si vous y manquez je me sépare de vous à jamais. Nous avons reçu l'un et l'autre de cette famille généreuse les plus grands bienfaits, et il y auroit la plus noire ingratitude à déshonorer un seul des individus qui lui appartiennent. Je ne me pardonnerois jamais une pareille action, et certes, je ne vous la pardonnerois pas. Restez ici, ajouta-il d'un ton plus doux, et je viendrai souvent vous voir.

» Votre présence ici m'a d'abord un peu embarrassé; mais à présent que tout est éclairci, je ne balance pas, Gregory, à vous avouer que je suis bien aise de vous voir. »

En disant cela il lui serra la main, et après avoir plaisanté un instant sur l'ameublement de sa boutique, il quitta Gregory dans une joie qui approchoit de la folie.

Il étoit près de huit heures lorsque Barclay arriva au presbytère. Du moment que madame Pawlet l'apperçut à la porte d'entrée, elle s'élança vers lui, et, avant qu'il pût dire un mot à personne, elle l'entraîna dans sa bibliothèque, où elle s'enferma avec lui pendant une heure. A la fin, lorsqu'elle fut satisfaite, elle lui permit de descendre dans la salle, où il fut reçu avec une

bonne poignée de main par le ministre, et par Pénélope, avec un regard qui indiquoit assez combien elle étoit aise de son retour.

« Voici madame Buckle, dit le ministre à Barclay, en lui montrant avec la main une dame qui étoit à côté de lui. — Cousine permettez-moi de vous présenter monsieur Temple. »

Les complimens d'usage étant épuisés, on parla de Gregory.

« Le cher homme ! dit le ministre, nous avons fait pour lui ce que nous avons pu. »

« C'est une excellente créature », s'écria Pénélope.

« Je ne sais comment vous remercier, l'un et l'autre, répondit Barclay, des bontésque vous avez eues

pour lui : il ne les oubliera jamais, ni moi non plus. »

« Oh ! ne parlez pas de cela, dit le ministre ; mais racontez-nous plutôt les aventures de votre voyage, et les circonstances qui vous ont retenu. »

Barclay fit le récit de tout ce qui lui étoit arrivé ; ce qui amusa et surprit beaucoup la compagnie. Madame Buckle fit quelques questions, et parut prendre plaisir à cette histoire ; mais on remarquoit au travers des efforts qu'elle faisoit pour être gaie, des signes évidens d'un chagrin concentré, qui faisoit un contraste remarquable avec ses dispositions apparentes. Du côté de la figure, madame Buckle étoit plus que jolie ; ses traits étoient petits, mais sa physionomie étoit

douce et spirituelle. La mélancolie qui se répandoit sur ses traits et sur toutes ses actions, la rendoit on ne peut pas plus intéressante. Barclay fut sensiblement affecté de l'état où il la voyoit, et désira vivement connoître la cause d'une humeur sombre qui sembloit si peu d'accord avec la douceur de son caractère. Ce ne fut que le lendemain que son désir fut satisfait.

Après dîner, on introduisit dans la salle un joli enfant, dans lequel Barclay ne tarda pas à découvrir le fils de madame Buckle. Il se jetta dans les bras de sa mère, qui l'accueillit avec toute la tendresse maternelle ; mais au moment où elle le dévoroit à force de le caresser, quelque souvenir fâcheux se présenta à son esprit, et un torrent de pleurs

inonda son visage et celui de son enfant. Le ministre et Pénélope ne purent être témoins de cette scène, sans éprouver les effets d'une tendre sympathie : personne au reste, ne pouvoit y être insensible, excepté madame Pawlet qui, comme tous ceux qui s'occupent des sciences exactes et abstraites, regardent avec mépris les émotions du cœur et les foiblesses de notre nature. Elle avoit façonné son cœur à l'insensibilité. Le lecteur peut envier sa situation; il en est le maître; pour moi, je ne donnerois pas un sou d'un pareil homme; peut-être n'en ira-t-il pas moins dans le ciel; car je crois que le diable lui-même seroit fort aise d'en être débarrassé.

« Ne vous abandonnez pas à la douleur, dit madame Pawlet à ma-

dame Buckle, vous ne savez pas le tort que vous vous faites. D'abord, vous ne recouvrerez jamais vos charmes ; car il est connu de tout le monde que le chagrin produit la pâleur de la peau, des affections œdemateuses, et des tumeurs squineuses dans les parties glandulaires. »

« Ma chère amie, lui dit son mari, ne parlez donc pas comme cela, je vous en prie. »

Le petit enfant fit ensuite le tour de la table, jouant et causant avec toutle monde, comme font ordinairement tous les enfans, lorsque leurs parens les admettent en compagnie. Cet usage, cependant, est condamné par beaucoup de gens, et sur-tout par les gens mariés, qui ne manquent jamais de faire pa-

roître les leurs toutes les fois qu'ils ont du monde. Pour moi, j'aime beaucoup les enfans, pourvu qu'ils ne soient jamais morveux, qu'ils ne fassent pas de bruit, et qu'ils ne soient pas les miens.

« Voilà un joli enfant », dit Barclay, en jouant avec lui tandis que Pénélope le tenoit sur ses genoux.

« Oui, monsieur Temple, reprit madame Pawlet ; l'enfant est fort bien, j'en conviens ; mais comment ne le seroit-il pas ? Le père et la mère sont d'une belle nature, et l'enfant doit être mathématiquement beau. »

« Mathématiquement » ? dit Barclay.

« Oui, répondit-elle ; de même qu'un nombre cube, multiplié par un autre nombre cube produit un

troisième cube, de même la multiplication de deux belles créatures doit donner pour produit une troisième belle créature. »

Il n'y avoit rien à répondre à cela ; Barclay fit une inclination ; madame Buckle et Pénélope se levèrent, et emmenèrent l'enfant avec elles.

Lorsqu'elles furent parties, le ministre, après avoir bu la santé des dames, raconta à Barclay l'histoire de madame Buckle, que le lecteur trouvera tout au long dans le chapitre suivant. Mon usage n'est pas de le tenir dans l'ignorance, je fais au contraire tous mes efforts pour l'eclairer; en conséquence, mon livre n'est pas du nombre de ceux dont John Clarke a dit « Qu'ils n'étoient bons qu'à nous chauffer, puisqu'ils ne pouvoient pas nous éclairer. »

CHAPITRE XIV.

Principes du roi Edouard, à l'égard des femmes d'autrui. — La petite-vérole. — L'auteur tueroit une femme plutôt que de la maltraiter. — L'oreille de Denis. — Une chanson. — Identité. — L'honorable monsieur Buckle. — Barclay lui rend une visite. — La différence d'un anglais d'avec un français en compagnie. — Le moyen de plaire à tout le monde. — Gregory et l'abbé.

MADAME Buckle, suivant le récit du ministre, étoit sa parente du

côté de sa femme, et avoit épousé l'honorable monsieur Buckle. En entendant prononcer ce nom, Barclay se rappela que Keppel lui avoit donné une lettre de recommandation pour une personne de ce nom, et qu'il ne l'avoit pas encore remise.

Il demanda au ministre si c'étoit le même, et celui-ci lui répondit qu'oui.

Monsieur Buckle étoit un homme de plaisir, et particulièrement livré à la galanterie, pour ne pas dire à la débauche. On dit qu'Edouard IV avoit autant et même plus de plaisir à coucher avec les femmes des autres, qu'avec la sienne. Quelque surprenant que cela puisse paroître, monsieur Buckle avoit les mêmes inclinations.

« Je crains, dit le ministre, que

monsieur Buckle ne soit un méchant homme » ; et quand le ministre disoit cela de quelqu'un, c'est qu'il en étoit sûr. Barclay voyoit clairement à la manière dont il racontoit certains faits, qu'il savoit, sur le compte de monsieur Buckle, des choses que son esprit de charité lui faisoit une obligation de tenir cachées.

Il avoit épousé madame Buckle par inclination, et elle à son tour, avoit la plus grande tendresse pour lui ; mais il y avoit à peine un an qu'ils étoient mariés, que la petite-vérole vint détruire la plus grande partie de ses charmes. Cet accident fâcheux lui fit perdre en un moment l'affection de son mari. Non-seulement il la négligea depuis ce moment-là, mais il s'oublia au point

de la maltraiter. Quelle lâcheté ! Je conçois qu'il est possible que la jalousie ou quelqu'autre passion violente puisse me porter à tuer une femme, mais rien au monde ne pourroit me déterminer à la frapper et à l'accabler de mauvais traitemens. Un village ressemble à cette cave souterraine que Denys appeloit son oreille. Il ne se passe rien ni au-dedans ni aux environs, qui ne soit connu à l'instant de tous les habitans. La cruauté de monsieur Buckle envers sa femme fut bientôt le sujet de toutes les conversations; et parmi les bons offices que cette circonstance inspira à ses charitables voisins, on distingua particulièrement une chanson composée par miss Phillis, dont sa mère s'étoit chargée de faire la musique, et que monsieur

Etienne eut l'insolence de chanter, en dînant chez monsieur Buckle, en présence de son épouse.

Madame Buckle supporta la mauvaise humeur et les brutalités de son mari avec toute la longanimité d'une femme qui se repose sur son innocence et sur sa vertu, du soin de sa justification, jusqu'à ce qu'enfin il introduisit dans sa maison une autre femme qu'il investit de tous les priviléges de sa femme légitime.

Madame Buckle se réfugia alors avec son enfant chez le ministre qui l'accueillit avec son humanité ordinaire, et qui lui promit secours et protection. Après avoir vainement tenté tous les moyens de conciliation, le ministre parvint à obtenir de monsieur Buckle une pen-

sion alimentaire de quatre cents liv. sterling pour sa femme, et ils se séparèrent. Depuis cette époque, celle-ci avoit fait sa principale résidence au presbytère. Mais la tendresse qu'elle conservoit pour son mari, avoit imprimé sur ses traits une teinte ineffaçable de mélancolie, et quelquefois on la voyoit pleurer pendant des heures entières. Dans ces occasions, mad. Pawlet poussoit l'insensibilité jusqu'à prendre la défense de monsieur Buckle, et s'efforcoit de prouver qu'il avoit agi sagement en se séparant de sa femme.

« Le docteur Watts observe, disoit-elle, que, lorsque la consomption a réduit un homme au dernier degré de pâleur et de maigreur, ou que la petite-vérole a défiguré ses traits, nous sommes les premiers à

dire

dire que notre ami n'est plus le même. Maintenant, continuoit-elle, que vous êtes précisément dans ce cas-là, je ne vois pas de quel droit vous prétendriez lui appartenir. Vous n'êtes plus la personne identique qu'il a épousée ; c'est l'identité qui fait la base de votre différend avec votre mari. Des atômes se détachent à chaque instant de vous : ce n'est plus le même sang qui coule dans vos veines ; et dans quelques mois ce sang sera encore entièrement changé. Ainsi, l'unique question qui reste à décider, est de savoir si vous avez l'intime persuasion que vous êtes la même personne. Locke fait dépendre la solution de la question sur la persuasion intime. » C'est par ces discours irréfléchis et mortifians que madame Pawlet abusoit quel-

quefois de l'extrême patience de madame Buckle, jusqu'à ce qu'enfin son mari la prioit sérieusement de finir.

Madame George Pawlet avoit aussi sa manière de commenter la situation de madame Buckle. Quelqu'un lui observoit qu'il étoit très-fâcheux que deux êtres aussi agréables ne pussent s'accorder. « Oui, répondit-elle ; ils ressemblent à deux airs charmans, qui font le plus grand plaisir lorsqu'ils sont entendus séparément, mais qui, chantés ensemble, feroient la plus terrible discordance. »

Lorsque le ministre eut achevé l'histoire de madame Buckle, Barclay lui répéta qu'il avoit une lettre de Keppel pour son mari, et il lui témoigna le désir de profiter de

cette occasion pour tâcher de les réconcilier l'un avec l'autre.

« Je souhaite de tout mon cœur que vous réussissiez, lui dit le ministre, mais je n'y vois aucune apparence. C'est un homme perdu de mœurs ; il est né dans ce pays, et depuis sa plus tendre jeunesse il s'est abandonné à un genre de galanterie que personne ne peut excuser. Que le ciel lui accorde le tems de se repentir ! » Ici le digne ministre fut obligé de tirer son mouchoir de sa poche, et de le porter à ses yeux, afin d'essuyer les larmes qui couloient sur ses joues. Il étoit évident qu'il étoit instruit de quelque mauvaise action secrète de monsieur Buckle, qui l'intéressoit assez pour qu'il désirât vivement qu'il se réformât, mais qui lui faisoit, en même

tems craindre que son repentir n'arrivât trop tard.

« Quoi qu'il en soit, dit Barclay, je ferai ce que je pourrai ; peut-être réussirai-je plutôt qu'un négociateur plus âgé et plus sérieux. »

« L'intérêt que vous prenez à cette affaire, dit le ministre, fait honneur à vos sentimens. Puisse votre médiation rétablir la paix entre deux époux ! »

Madame Pawlet fut pendant plusieurs jours occupée à lire et à disposer les remarques de monsieur Addlehead sur les prophètes. La bible polyglotte fut suspendue momentanément ; ce qui procura à notre héros quelques jours de vacance. Le lendemain matin, après que Gregory, qui venoit le raser tous les jours, se fut acquitté de son

petit emploi, et qu'ils eurent causé ensemble pendant quelques instans, Barclay partit pour remettre sa lettre de recommandation à l'honorable monsieur Buckle. Avant de sortir il eut la satisfaction d'apprendre de la bouche même de miss Pénélope, que son généreux dessein le rendoit, si cela étoit possible, encore plus cher à ses yeux. C'est avec cet encouragement, qui lui auroit fait affronter tous les périls, qu'il se disposa à entreprendre, pourvu que l'occasion le favorisât, une œuvre de bienfaisance et d'amitié.

En arrivant à la maison de campagne de monsieur Buckle, éloignée seulement d'un demi-mille du presbytère, Barclay fut frappé de la beauté et de l'élégance du bâtiment, ainsi que des dehors et des accom-

pagnemens. Une chaise de poste à quatre chevaux attendoit dans la cour. Un des domestiques, à qui il demanda si monsieur Buckle étoit chez lui, lui répondit qu'il n'en étoit pas certain, mais qu'il alloit s'en informer.

Un instant après le même domestique vint lui dire que son maître étoit à la maison, mais qu'il le prioit de vouloir bien attendre un moment qu'il eût fini une affaire qui l'occupoit. Barclay prit un siège, et le domestique se retira avec un air respectueux. Dix minutes s'écoulèrent avant qu'on vînt l'avertir que monsieur Buckle étoit prêt à le recevoir. Il employa ce tems à admirer l'ameublement et les ornemens du salon, qui lui parurent d'un

très-bon goût, et d'un luxe prodigieux.

Enfin, on lui dit qu'il pouvoit monter. En entrant dans la chambre, il apperçut monsieur Buckle en robe-de-chambre, assis sur un sopha, et à côté de lui sur un fauteuil, monsieur l'abbé Dupont, dont les manières complaisantes sembloient lui avoir conféré le don *d'ubiquité*, ou l'avantage de se trouver par-tout; au moins notre héros l'avoit-il rencontré dans tous les endroits où il étoit allé.

Tous deux se levèrent lorsqu'il entra, et monsieur Buckle le reçut avec beaucoup de politesse et d'aisance, Barclay lui remit sa lettre. Il paroissoit évident que du moment qu'il avoit été annoncé, il avoit fait le sujet de la conversation, et que

l'abbé avoit rendu inutiles toutes les questions qui pouvoient le regarder ; car, après avoir parcouru très-rapidement la lettre, monsieur Buckle la jetta sur le sopha, tendit les deux mains à notre héros et lui dit qu'il étoit enchanté de le voir.

A peine avoient ils été quelques minutes ensemble, qu'ils causèrent familièrement comme d'anciennes connoissances.

Monsieur Buckle devoit sans doute cette aisance aux divers voyages qu'il avoit faits en France et en Italie, où il s'étoit débarrassé de cette roideur et de cet abord repoussant qui caractérisent les Anglais dans les pays étrangers. Un Français est aussi libre avec les gens qu'il voit pour la première fois, que s'il les avoit connus toute sa vie ; mais

un

un Anglais, se trouve-t-il dans une compagnie étrangère, la première chose qu'il fera sera de se retirer dans un coin, où il passera son tems à faire des tours de force avec ses doigts ; et si, après douze heures de sa société, on lui arrache un oui ou un non bien franc et sans hésiter, on doit se croire très-heureux. Je crois que nos voisins doivent leur éternelle gaieté à la grande liberté avec laquelle ils conversent ensemble ; à leur promptitude à se porter par-tout où ils voient de la foule, et à la facilité avec laquelle, tenant leur tabatière à la main, ils entament une conversation sur ce qui se passe, avec le premier qui se trouve auprès d'eux. Tout cela leur fait oublier promptement les accidens fâcheux qui leur arrivent. Dès qu'un

Anglais, au contraire, éprouve quelques revers, il fuit la société; il cherche la solitude; il est rêveur et mélancolique, et tombe bientôt dans un tel état d'abattement, qu'il ne voit, pour s'en retirer, que de se pendre le plus promptement possible.

Monsieur Buckle étoit grand, bien fait, et d'une tournure élégante. Sa figure un peu pâle inspiroit de l'intérêt; il jouissoit d'un tempérament si excellent que, quoiqu'il fût âgé de quarante ans, il ne paroissoit pas en avoir plus de trente.

Barclay parut beaucoup lui plaire; mais, regardant à sa montre, il s'écria: « Ah! il est plus tard que je ne croyois. Je suis fâché, monsieur Temple, de vous quitter sitôt; mais j'ai une affaire qui me

presse ; cependant, je compte sur vous à cinq heures pour dîner. »

Barclay alloit répondre.

« Point d'excuse ; je n'en reçois point ; monsieur l'abbé vient avec moi. Si vous n'avez rien de mieux à faire jusqu'à l'heure du dîner, madame est ici ; elle se fera un grand plaisir de vous montrer les appartemens et le jardin, en attendant notre retour. »

« Vous êtes trop bon, répondit Barclay ; j'accepte votre invitation pour dîner ; mais je serai bien aise de profiter du tems qui me reste, pour aller quelque part où j'ai affaire, ce qui m'empêche d'accepter la seconde partie de votre offre obligeante. »

« Comme il vous plaira, dit monsieur Buckle ; mon systême à moi,

est de contenter tout le monde, et je crois que le meilleur moyen d'en venir à bout, est de laisser chacun faire ce qui lui plaît. Adieu; il faut nécessairement que je vous quitte pour le moment. »

Barclay retourna au village. D'après ce qu'on lui avoit dit de monsieur Buckle, il avoit pour lui le plus grand mépris; et comme nous sommes toujours disposés à nous représenter sous les couleurs les plus hideuses les gens que nous n'aimons pas, il s'attendoit à trouver un monstre, et non l'homme agréable et poli avec lequel il venoit de converser.

Barclay s'en vouloit presque de s'être laissé séduire par les apparences; mais les manières obligeantes de monsieur Buckle avoient produit

un tel effet sur lui, que, malgré sa conviction, aucune idée désavantageuse n'étoit venu troubler le plaisir qu'il avoit goûté dans sa compagnie. « Quel est donc ce talent enchanteur qui a le don de plaire, lors-même qu'il séduit et qu'il outrage ! »

L'humeur sombre dans lequel ces réflexions l'avoient fait tomber, ne lui permit pas de retourner au presbytère ; il résolut d'aller passer avec Gregory le tems qui restoit à s'écouler, jusqu'à l'heure du dîner, et de causer avec lui sur leurs anciennes affaires, dont le souvenir, quoique d'une nature peu gaie, ne lui étoit pas moins chère.

La figure de Gregory rayonna de joie lorsque Barclay entra dans sa boutique. Cette honnête créature

lui présenta la chaise la plus propre qu'il put trouver. Ne vous dérangez pas, lui dit Barclay, et ne faites pas attention à moi; si vous ne le voulez pas, je m'en vais. »

Gregory étoit occupé à faire une perruque. « Fort bien, monsieur, puisque vous l'exigez, je vais continuer mon ouvrage. Savez-vous pour qui je travaille? C'est pour monsieur Pawlet. Il n'a pas besoin de perruque, le digne homme; mais, Dieu le bénisse! il m'a commandé celle-ci uniquement pour me donner de l'occupation. »

« C'est un homme vraiment respectable, dit Barclay; mais en parlant de lui, vous me ferez le plaisir de lui porter une note de ma part, pour l'instruire que je ne peux pas dîner chez lui aujourd'hui, parce que je

suis invité chez monsieur Buckle. »

« Oui, certainement, répondit Gregory ; mais, monsieur, me permettrez-vous de vous demander comment vous avez fait la connoissance de monsieur Buckle ? »

« Pourquoi cette question » ? dit Barclay.

« Parce que, répondit-il, j'entends tout ce qui se dit dans le village, et l'on m'a dit, entre autres choses, que ce monsieur Buckle étoit un méchant homme. »

« Ah ! ah ! dit Barclay, j'en ai entendu dire autant. »

« Il y a, continua Grégory, un certain Français qui demeure à deux pas d'ici, et qui est souvent avec lui. Je lui ai fait la barbe ce matin. Je n'aime pas à dire du mal de personne ; mais Dieu me damne, sauf

votre respect, je dis que je ne voudrois pas avoir sa figure pour toutes les richesses de monsieur Buckle. Il m'a beaucoup parlé de vous. »

« De moi ! »

« Oui, de vous; mais il parle un si drôle de jargon, que je n'ai pas entendu la moitié de ce qu'il m'a dit. Quoi qu'il en soit, je ne lui ai rien répondu que je ne sois prêt à affirmer sous serment. Je lui ai dit que vous étiez un homme comme il faut, par votre naissance et par votre éducation; que quoique la fortune vous eût maltraité, vous aviez une âme qui vous mettoit en état d'aller de pair avec les plus grands seigneurs. »

« Vous auriez beaucoup mieux fait de vous taire sur tout cela », lui dit Barclay.

« J'aurois

« J'aurois peut-être mieux fait, comme vous dites, répondit Gregory avec vivacité ; mais il avoit l'air de vous mépriser, parce que vous êtes le secrétaire de madame Pawlet ; et, que Dieu le confonde, j'étois bien aise de lui apprendre à vous respecter comme vous le méritez. »

« C'est bon, c'est bon, dit Barclay ; je sais que vous avez de bonnes intentions ; mais je vous prie, dans la suite, de ne pas parler ainsi de moi. A-t-il ajouté quelque chose ? »

« Mais . . . lorsqu'il vit que je prenois fort mal la chose, reprit Gregory, il parla de vous en termes plus honnêtes, et il me demanda à la fin, si je ne pensois pas que miss Pénélope et vous pourroient faire un couple bien assorti ? »

« Ah! ah! s'écria Barclay, et vous lui avez répondu. . . . . »

» Qu'oui, certainement, répondit Gregory; et que Dieu vous protège tous les deux; je suis sûr que vous feriez ensemble un brave ménage. Après cela il me demanda si je croyois que vous y songeassiez. »

« Eh bien! »

« Eh bien, comme j'ai vu qu'il vouloit me tirer les vers du nez, je lui ai dit que non. Si quelqu'un doit aller au diable pour ce mensonge, j'espère que ce sera lui. »

« Comment! vous croyez avoir fait un mensonge, en répondant *non* à cette question? »

« Oui, sans doute, monsieur; n'ai-je donc pas des yeux tout comme un autre? Et vous, n'avez-

vous pas un cœur ? Comment pourriez-vous ne pas l'aimer ? »

« En vérité, je sens que cela seroit impossible, dit Barclay, en poussant un soupir. Je n'ai encore fait confidence de mon amour à personne ; mais j'ose croire que mon secret est en sûreté entre vos mains, Gregory, et que vous n'en parlerez pas. »

« Je périrai plutôt. Mais pourquoi en feriez-vous un mystère ? Miss Pénélope vous aime ; j'en suis sûr, d'après ce qu'elle m'a dit. Le ministre vous chérit également ; qui donc pourroit s'opposer à votre union ? »

« Keppel ! Keppel ! il y a longtems qu'elle lui est promise, et il l'aime aussi ! »

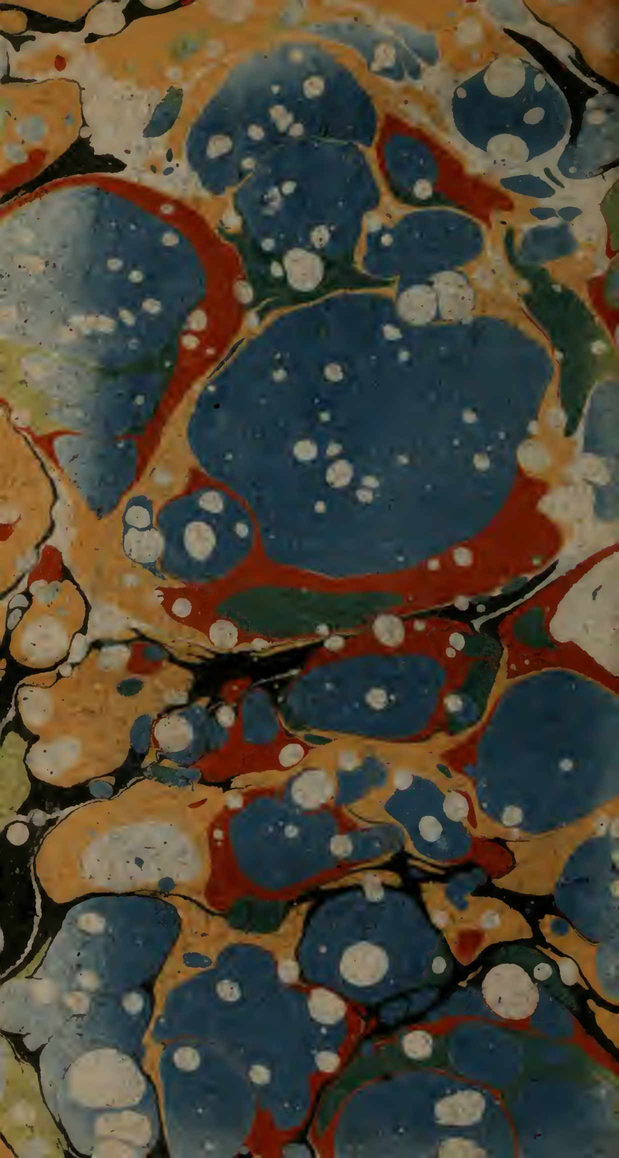
Ici, Gregory laissa tomber son

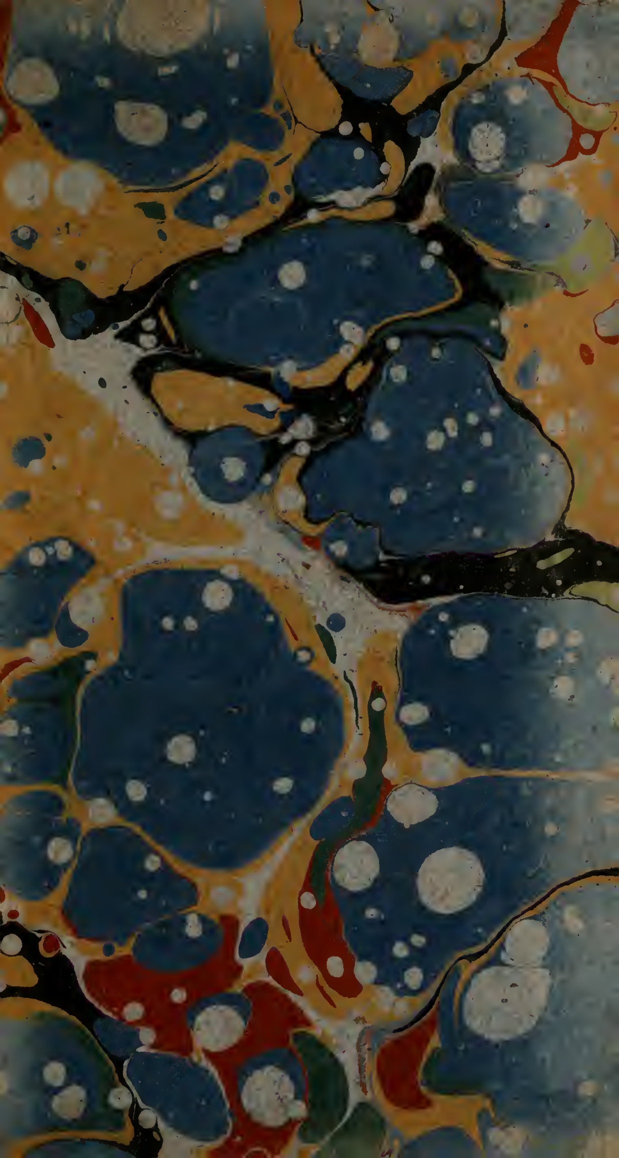
peigne de ses mains, et resta pendant quelques minutes, muet d'étonnement et de consternation.

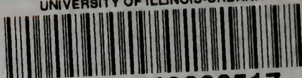
A la fin, se remettant un peu, il essaya de calmer l'agitation de Barclay, en s'efforçant de lui persuader, ce que l'autre n'étoit que trop disposé à croire, que Keppel étoit trop généreux pour ne pas se faire un devoir de sacrifier toutes ses prétentions au bonheur de son ami.

Barclay écrivit son billet, et après l'avoir donné à Gregory, qui le conjura à plusieurs reprises d'avoir du courage, il prit la route de la maison de monsieur Buckle, en réfléchissant le long du chemin, sur la conduite de l'abbé.

Fin du deuxième volume.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 042030517